

# **Aperçu sommaire sur la peuplade du territoire des Bwaka**

PECHEUR

Administrateur territorial principal

Gemena le 23 avril 1928



## Table des matières

<b>Chapitre I. Considérations préliminaires</b>	9
1) Deux mots d'histoire et de géographie	9
2) Situation hygiénique	13
3) Un mot de psychologie	13
<b>Chapitre II. La vie économique des Bwaka</b>	14
1) Les Bwaka au travail	14
Les Bwaka n'appartiennent pas encore au monde des travailleurs	15
Que dire de ceux qui subissent notre influence?	15
2) Leur régime alimentaire	16
3) De l'habillement	16
4) De l'ameublement	17
5) Du logement	18
6) L'agriculture	19
7) La pêche	20
8) La chasse	20
9) L'élevage	20
10) L'industrie : la forgerie, la poterie, la vannerie	21
CONCLUSION	21
<b>Chapitre III. La vie sociale des Bwaka</b>	24
Sur quelle base se groupent les familles et se constituent les agglomérations?	24
<b>I. Les Bobase</b>	26
1ière classe des Bobase (ne ti yê) – Historique	27
Les Boganamɔ	29
2ième Classe des Bobase – <i>Légende</i>	33
Les Bokuda et Bonzali	34
Les Bobabili et Bobakundu	37
Les Bobabili se répartissent en : les Boyuwa, les Bobandokole/ Bomberefo, les Bobabu, les Bobakuli etc.	37
Les Bobadono et Bombauli	39
Les Bobadono se répartissent en: Bobago, Bototo, Bominenge, Boyoro, etc.	
Les Bogindi et Bowêkara : les Bodokoli, les Bogbazima, les Bongabo	41
Les Bokada et Bowêsongo	42
Les Bobindu et Bombisa	44
Les Bokokore et Bobadjoro	44
Les Bosemboa	45
Les Bosumoka	45
Les Bowara	46
Les Bowêkara (voir pg. 35)	49
<b>II. Les Bowese</b>	50
1. Les Bodigia	50
1. Route Kalo-Gemena-Bozene	52

2. Route Bari-Yembongo (via Bwamanda)	55
3. En dehors de ces deux routes nous en trouvons des isolés	56
Conclusion	56
<i>Au point de vue géographique</i>	58
<i>Au point de vue social et politique</i>	59
2. Les Boyele	60
3. Les Bomandia : Bondaragba, Bopingina, Bodiyeuwa, Bondaki, Bodangania plus moins importantes (numér.) Boliebu, Bokandu, Bozomo, Boyafio	64
4. Les Bogâ : ceux de Karawa : Bogâ, Bombakabo, Bozunu et Bogene; sur la route Gemena-Bozene : Bombakabo, Bogâ; nord-est de Kalo : Bobangana (trois communautés)	68
5. Les Bumbia-Bogbena	70
Situation administrative actuelle	71
6. Les Bominenge	73
A. Descendants directs de Seminenge	73
1 <sup>ière</sup> ligne : Bowêgbala - Bondio - Bodoromo	74
2 <sup>ième</sup> ligne: Bokumu - Bombaliswe	74
B. Apparentés: Botira - Bodetwa - Bokandu	74/75
Les Bokandzi : Bayesekandzi, Boyaswe, Boyaswe, Boyagbagia, Bogbando, Boyagbayala	76
Conclusion	76
7. Les Bomere : 2 branches : les Bomere proprement dits et les Bonwêngore	77
Les Bomere : deux groupes : les Botabili-Bokona et les Botoro	
Les Botabili : les Boyalulia, Boyangmê, Boyagomoduwa, Boyagbarafo, Boyasekado, Boyangaduwa, Boyagbazara, Bosere, Boyanzibodo, Bobatele	
Les Botoro : les Boyasetoro, Boyaseberanga, Boyagolebia, Boyagbazudo, Boyagbafeta	
<b>III. Les Bokonga</b>	78
Légende	78
1. Les Bodebe	79
2. Les Bumbala	79
3. Les Borâ-Bwazi	80
4. Les Bombauro	81
5. Les Bokimbi	81
6. Les Bodenge	81
7. Les Bodili	83
8. Les Bodeme	84
9. Les Buzoko et Bobanga	85
A) Les Buzoko: Bomange, Bobanega, Bobandia, Bowêpe, Bodigende, Bokila	85
B) Les Bobanga : près de la Lua-Dekere sur la piste Sere-Bokode	86
10. Les Bokode-Bobiengeri-Borenu	86
Bokode: entre Karawa et Gemena : Boyanguu, Bombawilidua, Boyasekode, Boyadodo, Boyatundagi, Boyamanga, Boyagboko, Bobwamili	
Bokode mélangées de Bobiengeri et de Boronu sur la rive droite de la Shua	86
Bokode sur la Lua Dekere	87

11. Les Bobaguma-Boday	87
A) Les Bobaguma : Bonguna, Bogbalo, Boyasemo; Boyandukusi	87
B) Les Boday : Boyaseday, Boyasebambili, Boyangonda et Bobaga	88
Conclusion	89
<b>IV. Les Bogboso</b>	93
A) Les Bokenge : se distribuent entre : Bokengesuwe, Bozabarata, Bodongbèbara d'une part et Bogeremba, Bogwaka, Botutua d'autre part comme cadets les Bozagba, qui font bande à part	93
B) Les Bogose	94
1) Les affiliés: Boyasegosê, les Bosefio, les Bogabi. plus restreintes suivantes : Bowêbisi, Bosebanganza, Bosekura, Bosediya, Bohaha, Bowêkumu, Bobawiya	
2) Les apparentés : Bokada, Bodurumba, Boyawe, Boyase	
C) Les Boyambi : deux lignées	95
a) Borumbe : Bodaru, Bogeze, Bogazama, Bonguru.; Bosengwene : Bogerebara, Bogamana, Bobaguruwe, Bowêgbako.; Bogoro : Bodoguwa, Bondaboro, Bombete, Bobatongo, Bowologolo, Bowagolo	
b) Bodiyeuwa : Boburuti, Boketa les Bobangiro	
<b>V. Les Bogilima</b>	96
Légende	96
A. Les affiliés: Les Boyaseganu, Boyasambo, Boyawaza, Bogura, Bowêfio (Bongimi, Boyaratwa), Bobameya, Botakambia (Bodina), Botuwara, Boyagbara	97
B. Les apparentés: 1) Les Bomalanga	95
a) Les Bomalanga Gbaya : Boyamalanga, Bombasi, Bozade, Botimburuse, Boyasemawi	
b) Les Bomalanga Ngbaka : Bovula, Bogbofana, Bondogodoa, Boyakole, Bombala, Boyabadati	
2) Les Bobani	98
<b>VI. Les Bodangabo</b>	99
1. Les Bogbese	99
2. Les Bodangabo: Bobabitiko, Bozaranda, Bodambaranda, Bobagi, Boparanganda, Boyangima, Bokafara, Bobanzere et les Bosepwanga	99
3. Les Bodambule	101
4. Les Bonudana	101
<b>VII. Les Bomego</b>	101
Les Boyasemego	101
Les Bobutu	101
Aux Bobutu se rattachent les Bodubu qui à leur tour se partagent en Bokorowa, Boyasesamalo, Bobwamele	101
Sur le même plan que les Bodubu se trouvent les Boyawuko, Boyawolosê, les Bofurukole	101
Les Bokonzala : Boyagbayola, Boyasebô, Boyakindi, Bongewâ	101
Les Botorofio – Les Bosamba – Les Bogwebe – Les Bobagarawa	102
Les Bobito : Bokangadoa, Bodango, Bondoro, Bondama, Bogbakole	102
Les Bogbakole	102

<b>VIII. Les Bogeze</b>	103
Se classent parmi les Bogeze : les Boyasegeze, les Bogbafala, les Bondagi, les Boyasezeremo, les Boyazamo, les Bomasi, les Bokurubi	
Les Bomasi se distinguent en Bobaya, Bozeyaka, Boyasezo, Boyaborongana	
<b>IX. Les Bokarawa</b>	104
Au N. et N.E.: Boyasekarawa, Boyagbena, Botetenza, Boyawere, Bobatu, Bosebia	
Botumba, Bombwalo, Boyabaswe, Boyasewelemo, Boyawozo, Boyagbwawala,	
Bodokoni, Bobeakolo, Bokuruwa, Bokilimbere, Bobaranda	
Au S.E.: Boyasewebwago, Boyangabo, Boyakwaya, Bobazima, Bonyanzula,	
Boyanzenge, Bosedua, Bodango, Boduwadoro, Bombazere, Boyakoko,	
Bogbalademonia, Bogbakusa, Botigbo	
Situation au point de vue administratif	105
<b>X. Les Bobilisi</b>	106
1) Bobadi, Boyaboso, Bongama, Boyakia, Boyatudi	107
2) Bobisi, Boyaturugu	107
3) Bokusubu, Bodo, Boyagbwokoto, Boyabwati	107
<b>XI. Les Boyangonda</b>	107
1. Les Bumba	107
2. Les Botili	109
3. Les Bomboka	109
4. Les Bonduru	111
5. Les Bodara	111
6. Les Bobito	112
<b>XII. Les Furu</b>	112
Ceux de la Lua (en aval de Pakila)	
Ceux de la Debe	
Ceux de la Banga-Melo	113
Ceux de la Libala	
Conclusion (sur les Furu)	114
<b>CONCLUSION Générale</b>	114

## Chapitre I. Considérations préliminaires

### 1) Deux mots d'histoire et de géographie

La plus grande partie du bassin de la Lua, une importante région tributaire de la Mongala, par plusieurs de la Libala dans son cours presque entier, la Sumba, la Banga-Melo, la Saw-Dolo dans leurs sources entières, la Ngiri par ses sources de l'est, sont occupés par une peuplade qui répond au nom de Bwaka.

D'aucuns transcrivent NGBAKA, d'autres NGWAKA. Problème d'ordre phonétique que l'Administration a tranché en adoptant pour la pratique la transcription: BWAKA.

Il n'y a guère plus que 50 ans que ces Bwaka ont abandonné leur ancien habitat en A.E.F. pour gagner le bassin de la Lua. Ils ont laissé des frères de l'autre côté de l'Ubangi, ils font régulièrement mention de la rivière KEMO. D'après leurs dires les attaques continuelles dont ils étaient l'objet de la part des ZANGERE (ou YANGERE) auraient été la cause de leur passage de l'Ubangi qu'ils ont semblablement franchi entre FORT-POSSEL et KWANGO. Ces Zangere sont maintenant représentés sur l'autre rive de l'Ubangi par les GOBU.

La voie suivie par les Bwaka semble avoir été la vallée de la BEMBE, la vallée de la LIBIA, le couloir compris entre la LUA DEKERE et la LUA VINDU. Parvenus sur les plateaux qui donnent naissance aux sources de la Lua, ils rencontrèrent un groupe de Mongwandi commandé par le chef BAYA. C'était au moment de notre occupation en région de BANZVILLE et de son extension vers le sud.

Baya s'appliquait à procurer des récolteurs de C.T.C. Les Bwaka n'étaient pas d'humeur à lui donner satisfaction, mais n'employèrent pour lui résister que leurs armes habituelles: la fuite, la lutte par le vide... En face des colonnes du chef Baya, les Bwaka se dispersèrent dans différentes directions. Une notable partie descendit vers le sud, franchit la Libala et pénétra dans la forêt des sources de la Sumba, où ils ont vécu jusqu'à maintenant à l'abri de toute intervention.

La masse prit la direction S-O cheminant sur la crête de partage de la Lua et de la Mongala. Ils avancèrent en grand nombre jusqu'à Ekuta sur la basse Lua. Dès que le régime du C.T.C. y apparut, une partie rebroussa chemin à nouveau pour venir s'installer plus à l'abri dans le bassin de la Mbari et se groupa autour de deux 'leader' (parce que moins timides que ce troupeau sans pasteur): BWADO et BWAMANDA. Ils furent les premiers à se procurer des armes à feu et ainsi avaient pu inspirer confiance à ces populations affolées. Echappées aux mains des Zangere, voilà qu'elles tombent en face des visages pâles qui les terrifiaient bien davantage!!!

Bwado et Bwamanda furent pendant la période de l'occupation du bassin de la Bari considérés par les indigènes et par nous comme les deux seuls chefs de la région. Ils ne possédaient cependant absolument AUCUN titre qui pourrait ailleurs légitimer le pouvoir des chefs coutumiers. Leur autorité était née des circonstances et reposait uniquement sur leurs qualités personnelles. L'un et l'autre voyait groupé autour de lui des familles appartenant aux clans des plus hétérogènes.

Bwamanda n'était qu'un aventurier (sans prendre cependant ce terme dans le sens péjoratif). Il avait laissé son groupe bien loin au nord de la Libala et avec une poignée de ses frères s'était avancé jusqu'à Ekuta, était revenu vers la Pakila, la Pongo, puis enfin s'était

replié sur la Bari. Il y trouvait Bwado qui lui aussi était revenu des environs de la Pongo où le voisinage de Libenge se faisait sentir.

Ils ne firent figure de chefs parmi les Bwaka de la région que parce qu'ils leur ressemblaient très peu. Ils constituaient de rares exceptions dans ce troupeau d'êtres tremblants et se distinguaient de leurs congénères par un peu d'audace et de sens politique. Ils comprirent qu'il était préférable de s'accommoder de la présence des nouveaux venus que de prendre constamment la fuite. Bwado promit son concours à l'Etat en 1907 qui lui apparut alors dans la personne du Commissaire de District de l'Ubangi, aujourd'hui Colonel Bertrand, Membre du Conseil Colonial.

Le poste qui porte son nom fut fondé en 1908. Malheureusement Bwado ne survécut pas longtemps et mourut de la maladie de sommeil en 1913. Son successeur n'était qu'un Bwaka quelconque quoique son frère. Il n'était pas de taille à donner de la cohésion au groupement fondé par Bwado. Notre occupation amenait plus de tranquillité mais aussi apportait de nombreuses exigences que ces populations n'étaient pas préparées à subir. Elles profitèrent de la sécurité garantie par notre présence pour se disperser en grande partie vers le sud.

Bwamanda put encore faire figure de chef jusqu'en 1916. A mesure que la pacification de la région s'affirmait, que le Bwaka devenait moins craintif, d'autres s'enhardissaient à se présenter aux autorités territoriales pour les aider à apprivoiser leurs frères. L'ère des petites communautés était ouverte.

Tandis que la migration des Bwaka prenait en masse la direction S-O, une colonne suivie par KANGYANI, lieutenant du chef Mongwandi GBAYA reprenait le chemin de l'ouest, descendit la vallée de la Lua et remonta jusqu'aux sources de la Libia, elle s'émietta au travers de ces vastes savanes. Kangyani ne les lâcha pas et parvint à les regrouper en petites communautés qui acceptèrent son autorité reconnue en 1913 par l'investiture officielle. En 1924 elles furent soustraites à l'autorité de Kangyani. Quel profit ont-elles retiré de leur autonomie? Il est encore prématuré pour le déterminer, en tout cas on constate que certains dirigeants ont appris quelque chose à l'école de Kangyani et que parmi les Bwaka le sens politique pourrait être le résultat d'une éducation appropriée. Ils ne semblent pas avoir grand-chose à hériter de leurs ancêtres.

Une avant-garde de cette colonne qui fut plus tard soumise par Kangyani s'était avancée jusqu'aux approches de Libenge et s'était fixée autour des sources de la Pongo sous la conduite de DAMBWI, qui ne consentit jamais à se soumettre à Kangyani. Dambwi était aussi un de ces Bwaka d'exception qui montra un peu d'amour propre national, fit preuve d'énergie dans sa résistance à Kangyani. Les communautés qui suivaient sa fortune ne lui en savent guère gré, depuis qu'elles n'ont plus rien à craindre.

Au cours de ces pérégrinations, les unités sociales se dispersèrent aux hasards des événements dans les différentes directions. Ce fut un sauve-qui-peut général. Dès qu'ils n'eurent plus rien à craindre des Mongwandi, les querelles domestiques ne firent que continuer et s'accroître le brassage des éléments disloqués. Si les liens de parenté entre les groupes ne sont pas totalement oubliés, ils sont tellement relâchés que les fragments des clans qui se trouvent parfois à cent km les uns des autres ne cherchent pas à les renouer.

A vouloir procurer des déplacements nécessaires pour mettre sur pied une organisation basée sur l'identité des clans, on ne fera qu'aggraver la situation actuelle. L'ancienne composition des clans appartient au domaine de l'histoire et du passé définitivement aboli.

Quoique sa structure interne ait subi une perturbation profonde, la peuplade Bwaka présente encore une très grande homogénéité culturelle. Elle possède des caractères bien définis qui la distinguent nettement de ses voisins.

Quant à son unité TECHNIQUE au sens ANTHROPOLOGIQUE du mot, nous n'avons guère à nous en préoccuper. Peut-on même savoir rien de plausible à ce sujet? Qu'est une race humaine dans le sens restreint et purement matérialiste que des groupements historiques? Y a-t-il des races parmi les animaux domestiques? Plus ils sont soumis aux procédés d'élevage scientifique, plus leurs caractères raciques s'affirment, restent permanents.

Dans le règne humain on pourrait peut-être identifier des races parmi ceux qu'il y aurait lieu de qualifier de sauvages, la civilisation ayant pour effet d'oblitérer ces caractères raciques. Mais où sont ces sauvages? Nous rencontrons des exemplaires de cultures différentes de la nôtre.

On pourrait cependant supposer que la peuplade des Bwaka qui est l'objet de notre attention provient de deux centres de propagation différents. Ceux de l'est se disent les MBAKA authentiques, les autres, ceux de l'ouest, sont dénommés les BAYA (ou GBAYA?).

1. Distinction ethnique? Nullement. Il y a dans chaque groupe des éléments qui ont formé jadis un même clan.
2. Distinction culturelle? A peine... Les Mbaka ont le verbe plus haut, plus criard, plus fruste, plus querelleurs, un parler plus rude. Les Baya sont un peu polis, plus calmes, plus doux, déjà plus soumis et d'un parler plus doux. Se servent de la lance et du couteau pour régler leurs querelles moins souvent que ceux de l'est qui y ont encore fréquemment recours.
3. Distinction linguistique? Très légère. Il y a de part et d'autre des idiotismes locaux, mais ils se comprennent parfaitement entre eux malgré des différences qui ne sont nullement dialectales.
4. Allusion historique? Qui sait? Ces dénominations adressées de l'un à l'autre semblent comporter un sens de mépris. Ceux de l'est semblent appeler les autres Baya ou Mbaya ou Gbaya, peut-être parce qu'en grande partie ils ont été un temps sous la menace de Baya et qu'une partie (de l'extrême ouest) se sont laissés dominer par Kangayani, un homme Baya. Ils sont du reste mongwandisés, un peu plus avancés. Le terme de Mbaka que les Mbaya rétorquent à ceux de l'est semble inclure une idée de mépris telle que sauvage,...rustre.

Les Bwaka ont comme voisins au sud les Banza, de même qu'à l'est et à l'ouest. Ils font avec eux bon ménage. On rencontre d'ailleurs au sein des Bwaka de petits groupements Banza, mais qui se plaisent à se faire passer pour des Bwaka. Ils apprennent facilement le parler des Bwaka. Le contraire n'est pas vrai.

Leurs voisins du nord et du N-E, MONO et MABO leur sont moins sympathiques. Le vrai nom de Mabo est de Mbagga (Mbagga). Les premiers explorateurs de l'Ubangi les ont quelquefois confondus avec les Bwaka qui nous occupent. Ce sont cependant deux groupements bien distincts, au moins au point de vue culturel. Afin de marquer la différence qui les sépare, les Mbagga se disent Mabo, ou plus exactement MA-BO, et les Bwaka se disent MI-NA-GE-NDE, les deux expressions qui signifient de part et d'autre: 'je dis'.

La langue des Bwaka est parlée en AEF par les MANDJA qui ont fait l'objet de la monographie de Gaud. L'aire de sa diffusion s'étend au nord jusqu'à Fort Archambault.

Parler monosyllabique, dont le lexique est très riche et dans lequel l'accent de hauteur joue un très grand rôle au point de vue somatique. Nous classons donc les Bwaka dans le groupe soudanais. Quoiqu'il en soit de la valeur de ces distinctions des populations de l'Afrique tropicale et sub-tropicale (en négligeant celle de l'est) en Soudanais et Bantous, l'étiquette de Soudanais que nous appliquons à nos Bwaka ne permet pas de rien préjuger au sujet de leur stade d'avancement actuel sur la voie du progrès humain, non plus que de leurs aptitudes probables.

Les Bwaka habitent une région qui n'est pas sans ressources. Ils ont encore beaucoup à faire, pour ne pas dire tout, pour la mettre en valeur. N'ayant rien reçu de leurs aïeux que leurs bras et aussi...leurs jambes dont ils se sont servis davantage, ayant jusqu'à maintenant beaucoup couru et vagabondé, ils ont tout à recevoir de l'éducation que nous leur donnerons.

KALO, le chef-lieu de l'ancien territoire de Bwado et qui fut établi en 1917 après la levée du premier poste se trouvait assez bien au centre géographique du territoire. GEMENA, le chef-lieu actuel qui porte le nom de la population, correspond davantage au centre de gravité de celle-ci. Elle est en effet massée d'une façon prononcée à la crête de partage des bassins de la Lua et de la Mongala. Les Bwaka ne s'établissent généralement pas sur les rives des rivières profondes mais recherchent les sources.

Le nom du chef-lieu appartient à leur langue, qui signifie 'regroupement'. En effet il est le centre d'un vrai territoire ethnique, ses frontières fixées par l'Ordonnance du 8-1-'24, légèrement modifiées par celle du 3-9-'26, coïncidant virtuellement avec l'aire de dispersion des Bwaka.

Pourra-t-on pousser le regroupement jusqu'à reconstituer les subdivisions coutumières d'antan en ramenant les éléments dispersés dans différentes directions et constitués en différentes communautés autonomes?

Est-il désirable de pousser le principe de l'unité jusque dans la constitution des chefferies? L'homogénéité culturelle entre ces fragments de clans différents ne peut-elle pas suppléer au manque d'unité clanique?

La superficie du territoire est de 25.000 km carrés. Dans quelle proportion y trouverait-on des terres utilisables au point de vue pastoral ou agricole?

- 1) Au nord et à l'ouest de la Lua, terrain de savane, plaine de latérite.
- 2) Au S-O et au sud, région de forêt tertiaire où s'étendent de nombreuses clairières herbeuses qui gagnent rapidement les endroits moins humides. Il n'y aura bientôt plus de forêts que dans les marais.
- 3) Au S-E, nous trouvons encore de belles forêts de 'balu', mais fortement entamées par la cognée des Bwaka qui en saccagent des centaines d'hectares chaque année pour y jeter leurs grains de maïs.
- 4) A l'est et au N-E, les forêts de 'balu' dont on voit encore les derniers vestiges disparaissent à vue d'œil. Depuis cinq ans nous pouvons nous rendre compte avec quelle rapidité la savane remplace la forêt. La population Bwaka laissée à elle-même n'utilise pas mais gaspille la terre et la ruine. Dans les forêts marécageuses le copal se trouve encore en abondance. La région de l'est et du N-E (Karawa) semble devoir convenir à l'élevage.

## **2) Situation hygiénique**

La population donne une impression de bonne santé relativement à ce qu'on voit généralement en Afrique Centrale. La taille générale atteint une bonne moyenne. Les individus au buste bien découpé ne sont pas exceptions, le squelette est bien proportionné. Ils résistent médiocrement à la fatigue du portage. Armez-le d'une hache, le Bwaka fera rapidement de la besogne.

Le Rev. Tweed, de la M.E.U. à Karawa faisait part de son impression dans un rapport qu'il y a peu de malades chez les Bwaka. Il en donnait la raison selon lui, en disant que cela tient de ce que le Bwaka se baigne souvent. Le Rev. P. Peeters, de la M.C. de Bwamanda, n'est pas de son avis, il est plus pessimiste. Les plateaux plus élevés de la région de Karawa sont probablement plus salubres que les bas fonds de la Bari. En tout cas la maladie de sommeil n'est pas inconnue, ni la lèpre, ni le pian ainsi qu'une autre infection que les indigènes appellent 'zèlè koyo', affection cutanée qui présente les symptômes de la lèpre et réputée comme incurable. Les injections arsenicales en ont cependant raison. Les maladies vénériennes commencent aussi à se propager, celles qui affectent les voies respiratoires en emportent un grand nombre chaque année. Y en a-t-il un qui ne souffre pas des parasites intestinaux? Ils résistent bien aux blessures les plus graves qu'ils se donnent au cours de leurs querelles souvent sanglantes; malgré leurs remèdes qui bravent l'antisepsie ces blessures s'enveniment rarement.

Ce qui frappe le plus le voyageur en territoire Bwaka, c'est le nombre d'enfants qui égayent les portes des cases. Les Bwaka croissent et se multiplient. C'est à peu près tout ce qu'ils font jusqu'à maintenant. On peut dire que le reste de leur vie est orienté vers ce point unique. Le couple Bwaka n'a qu'un souci: peupler le plus rapidement possible son foyer. L'allaitement ne suspend pas les relations conjugales. La stérilité de la femme est une cause très fréquente de répudiation de la part du mari; de même que l'infécondité de celui-ci est une cause de divorce invoquée par la femme. Comme la femme Bwaka ne prend que le mari de son choix, elle le modifie quand elle constate que celui qu'elle a pris ne justifiera pas ses espoirs de maternité. L'expression 'mi ba wili' très souvent répétée par la femme nous donne aussi à entendre qu'elle a son mot à dire dans la fondation d'un nouveau foyer. Elle est loin d'être une marchandise qu'on livre au plus offrant. Si à la suite de circonstances elle a dû céder au caprice d'un frère ou du père, elle ne manquera pas de reprendre un jour sa liberté. Si les moyens anticonceptionnels ne leur sont pas inconnus, ils s'en servent rarement. Au contraire, ils ont continuellement recours à ceux qu'ils supposent accentuer leur fécondité.

## **3) Un mot de psychologie**

Leur émotivité est à la merci d'un seul sentiment: LA PEUR. Certes le Noir vit beaucoup sous l'impression du danger, mais le Bwaka se laisse intimider à l'excès. Comme tous les timides il est souvent fanfaron, mais très poltron dès qu'il voit que des manifestations d'hostilité ne nous impressionnent pas. La fuite est sa méthode de combat habituelle, il fait le vide devant nous. Voyez-vous cette foule brandissant au loin des lances, faisant des gestes de vous décocher une nuée de flèches, jetant des cris de hou...hou..., menaçante. Avancez, gardez seulement le bâton qui vous sert sur la route et regardez-les bien en face, et cette armée rangée en bataille se disperse comme une nuée de moineaux. Le lapin servirait très bien d'emblème au Bwaka, qui sont eux aussi prolifiques et craintifs... tout comme ce petit

quadrupède. Il n'est parfois méchant que par excès de timidité. Ajoutons à cela son inconstance, son manque absolu d'ambition. Natures très passives, une fois leur force d'inertie vaincue, ils nous savent gré de les avoir tirés de leur apathie.

Il faut les entendre quand on les convoque pour une prestation quelconque: c'est entendu, ils ne viendront pas, ils ont ceci ou cela à faire, ce sont des récriminations pendant plusieurs jours. Un matin, en voilà quelques uns qui prennent leur machette et tout le troupeau suit. Une fois au travail ils chanteront et témoignent d'une excellente humeur. Ils nous expriment même leur satisfaction d'avoir exécuté à cause de notre impulsion un travail dont ils étaient loin de se juger capables. Il importe avant tout de leur donner confiance en eux-mêmes. Ils ont peur de leur ombre pour le moindre effort à accomplir, peur de ne pas avoir suffisamment à manger, peur de l'eau quand elle est un peu profonde. C'est tout un travail que de passer une rivière avec une caravane quand la pirogue est nécessaire.

Une population de ce caractère ne fera un pas sur la voie du progrès si on ne pratique pas un peu à son égard le 'compelle intrare'.

Son imagination est très peu développée, sa littérature, légendes, récits historiques se réduisent à bien peu de chose. Sa mémoire est aussi pauvre que son imagination. Au cours des enquêtes en moins de 24 heures on nous donne des renseignements les plus disparates. Sa faculté d'invention est merveilleuse quand il s'agit de trouver un mensonge. Nous n'avons encore guère observé d'eux des manifestations d'intelligence soit au point de vue pratique pour l'exécution d'un travail soit pour suivre le raisonnement le plus élémentaire. Leurs discussions dégénèrent de suite en batailles et querelles. Ils vivent et agissent uniquement sous l'influence d'une sorte d'automatisme animal et social. Ce n'est pas chez eux qu'il nous sera donné d'assister le soir autour des feus à des causeries vraiment spirituelles au cours desquelles l'esprit de plaisanterie, de critique, de curiosité donne libre cours comme cela se passe chez les Zande par exemple. Le cerveau des Bwaka est aussi bas que leurs talons. Ils sont encore loin d'être préparés à recevoir une instruction livresque. Les écoles ne leur conviennent pas pour le moment. Ce sont des ateliers et des chantiers d'agriculture qu'il faut. Contentons-nous d'en faire des paysans sans prétentions. Nous verrons plus loin qu'il y a beaucoup à faire dans cet ordre d'idées.

## **Chapitre II. La vie économique des Bwaka**

### **1) Les Bwaka au travail**

D'après ce qui précède on peut déjà préjuger que le Bwaka se range parmi les peuples dits primitifs. Un être si craintif n'a guère évolué.

Mais il est un autre terrain et plus solide que celui des émotions sur lequel nous pouvons établir une comparaison. C'est celui du TRAVAIL et de la PRODUCTION.

En quoi se distinguent principalement les races arriérées des peuples civilisés? Il n'y a qu'à examiner de part et d'autre leur puissance de travail: leur faculté de produire du mieux être. De quel côté trouvons-nous un effort plus intense, manuel ou autre et surtout intellectualisé?

## **Les Bwaka n'appartiennent pas encore au monde des travailleurs.**

Celui qui parmi eux vit sa vie, c.à.d. celui qui végète, s'enfuit dans un coin de la forêt ou de la brousse, à l'abri de notre action, limite son effort à la conquête de ce qu'il y a d'indispensable à sa vie animale. Le brute n'en fait pas beaucoup moins.

### **Que dire de ceux qui subissent notre influence?**

Ils consentent à exécuter **collectivement** à la façon **grégaire** les travaux prévus par l'Administration en vue d'aménager et d'améliorer les voies de communications.

Cette tâche est toute nouvelle pour eux. Avant notre occupation, les Bwaka vivaient systématiquement éparpillés en petits groupes et isolés les uns des autres dans les forêts et les galeries des rivières. Ils prenaient grand soin de ne pas frayer les sentiers, qui, à travers mille détours, leur permettaient de se surprendre mutuellement et de se dissimuler les uns vis-à-vis des autres. Il n'y avait entre eux que de la défiance et de perpétuelles vengeances à assouvir et à redouter.

Jusqu'à maintenant, l'ouverture et l'aménagement des routes sont un travail à effectuer par la MASSE, l'effort individuel y est réduit à son strict minimum. Mais il y a aussi les impositions fiscales auxquelles il faut bien satisfaire. Elles comportent des exigences de labeur, requièrent un effort. L'impôt, n'est-il pas un stimulant au travail, le premier contrepoison appliqué à l'inertie du Noir. En réalité, est-ce l'individu ou la communauté qui subit cette obligation? En ce qui concerne le Bwaka, voici, je pense, comme il raisonne, au moins inconsciemment: s'il y en avait trop à négliger de s'acquitter de leur impôt, le **village** pourrait bien en pâtir; d'autre part il y a tout à gagner à se concilier les bonnes grâces de l'Administration et ne pas se risquer à subir les calamités de l'occupation de la troupe ou toute autre mesure administrative. On se dévoue donc en nombre suffisant pour écarter toute éventualité fâcheuse. Quoique la perception de l'impôt soit organisée suivant une formule individualiste, c'est encore la même mentalité **collectiviste** et **grégaire** qui agit sur l'indigène comme impératif pour assurer l'exécution de la loi.

Quand il s'agit d'un travail **individuel**, plus régulier, plus persévérant, plus éclairé et conscient, les Bwaka s'y montrent très peu disposés, ils y sont encore positivement réfractaires.

Une tâche exécutée **collectivement** et partant **machinalement**, un effort fourni sous la pression de l'entraînement de la **masse**, un coup de collier donné en passant n'est pas du vrai travail.

Il y manque l'élément formellement **humain**, la personnalité, c.à.d. cet ensemble de qualités individuelles et conscientes grâce auxquelles l'effort fourni mérite davantage son juste salaire. Là où l'élément personnel fait défaut, nous n'avons plus à faire qu'à un être anonyme, nous ne trouvons plus qu'une pièce de rechange quelconque. Les fourmis font aussi beaucoup de besogne, mais elles ne travaillent pas.

L'exécution d'une tâche quelconque ne donne droit à aucune rétribution, non pas tant en raison de l'effort dépensé qu'en proportion de l'intelligence déployée et de la volonté de persévérance qui se manifestent en vue de parfaire l'œuvre entreprise.

A ce compte, il est aisé de dénombrer les Bwaka qui travaillent réellement. AUTOMATISME SOCIAL, ROUTINE, INCONSTANCE, tels sont les trois angles qui encadrent leur activité.

Le travail exécuté par la majorité des Bwaka sous la pression de l'instinct de conservation, pour se procurer les deux récoltes de maïs annuelles, n'est pas de longue durée; quelques arbres à culbuter dans la forêt, le feu, la femme et les enfants font le reste.

L'effort requis pour se mettre à l'abri du fisc n'a rien de compliqué non plus. Le temps qui leur reste pour flâner au village et rôder aux environs en tendant leurs pièges au gibier se chiffre à un bon nombre de semaines sur les 52 de l'année.

Faisons aussi mention de la minorité qui délaisse le village pour se rendre dans les centres commerciaux pour y chercher le numéraire exigé pour se procurer leur acquit métallique et probablement la dot requise pour s'établir en ménage. Nous pouvons évaluer leur nombre à 500 environ, il varie constamment. Quantité négligeable en comparaison du nombre d'adultes valides que comprend la population.

Généralement ils refusent de prendre un engagement. Défiance indéracinable, on ne sait pas ce que ce papier peut entraîner comme conséquences! Ils tiennent surtout à se réserver la faculté de passer d'un centre commercial à l'autre, de changer d'employeur au gré de leur caprice et de prendre congé quand cela leur convient.

Les motifs ne manquent pas: un décès exige une visite de condoléances aux parents affligés. Comme la parenté est assez étendue, le cas se présente souvent. La cérémonie de la **gaza** (circoncision) doit avoir lieu dans le voisinage; on ne peut pas, sans manquer aux règles de la politesse s'abstenir d'aller danser et boire.

Leur inconstance n'a d'égal que leur esprit d'indiscipline. N'étant pas habitués à subir le commandement de personne dans le village, ils ne sont guère préparés à se soumettre au régime du champ de travailleurs qui les oblige à se trouver à l'appel à des heures déterminées et les astreint à un labeur soutenu et régulier.

Le travail n'est cependant pas de leur part l'objet d'un sentiment de mépris. A leurs yeux il n'y a ni gloire ni opprobre à travailler. Il n'y a de leur part que d'inaccoutumance. La femme est plus courageuse que le mâle. Il est facile de s'expliquer pourquoi cette main-d'œuvre ne s'aventure pas loin de son foyer. S'éloigner, c'est se lier. Leur timidité excessive en est aussi la cause, ils ont peur de tout, peur surtout de ne trouver pas ailleurs leur plat favori, peur de l'étranger en général. Ils apprennent lentement la langue véhiculaire, usitée dans le Bas. L'Offi.Tra. en a reçu à peine deux douzaines!!!

Les Bwaka sont particulièrement réfractaires au régime du salariat, non seulement pour s'expatrier mais aussi pour s'engager sur place. Nous n'utiliserons rationnellement cette source abondante de main-d'œuvre qu'en l'organisant sur la base d'une paysannerie particulariste.

Et encore dans cette voie il y a beaucoup à faire; ils ne sont guère agriculteurs. Ils le deviendront quand ils y verront leur intérêt. Nous traiterons ce point ultérieurement.

## **2) Leur régime alimentaire**

Il est peu varié. Le maïs constitue le fond de leur alimentation. Le grain est d'abord déposé à tremper dans le ruisseau voisin pendant 24 heures environ. Ce séjour en l'eau a pour effet de le ramollir et de provoquer un commencement de fermentation. Il est ensuite réduit en farine au moyen d'un mortier en bois. La ménagère jette des poignées de cette farine dans de l'eau bouillante jusqu'à ce qu'elle obtienne une pâte épaisse qui ressemble à une boule de

son. Servi chaud conjointement avec des légumes indigènes, ce mastic constitue le plat de résistance des Bwaka.

Ils sont en fête quand les légumes ont été remplacés par du poisson ou de la viande. En fait de poisson, ils ne trouvent généralement que des silures que les femmes ont pêchés dans les marais. L'huile de palme ou celle qu'ils retirent des graines de différentes curbitacées est utilisée pour préparer les légumes, le poisson et la viande. Quand ils n'ont pu se procurer du sel, ils se contentent des cendres des herbes marines, que les femmes ont fait brûler. Ils ne boivent pas en mangeant, ils prennent quelques gorgées d'eau après le repas. Les boissons fermentées extraites de différents palmiers ne sont absorbées que dans la soirée. Ces libations sont souvent suivies de danses et de querelles. Comme chez tous les Noirs, la pipe de tabac est très en honneur. Le chanvre commence à s'introduire.

Les Bwaka consomment peu de bananes. Ils s'en contentent surtout en voyage. Le manioc n'intervient qu'en moments de disette. Ils ont alors aussi recours à l'igname qu'ils se contentent de chercher en forêt. La géophagie est quelquefois pratiquée par des femmes enceintes qui avalent des morceaux de limonite réduite à l'état terreux. Ils l'appellent 'fê ta', pierre morte. Elles s'imaginent que cela donne de la force à l'enfant.

Les faits d'anthropophagie étaient dans le temps fréquents. Ce passé ne remonte pas bien loin, et il est très probable qu'ils n'y ont pas renoncé complètement. Au contraire d'autres populations, ils ne s'en cachent nullement. Ces faits ne semblent pas revêtir une forme rituelle. On se repaissait simplement de la chair de ceux qu'on avait occis dans une escarmouche. Ils affirment très sérieusement que ce plat était délicieux. Il suffisait d'appartenir à un autre village pour passer pour un étranger et ainsi d'être qualifié d'animal quelconque bon à être rôti à la première occasion. Bodigia et Bomandia se sont dévorés entre eux pendant les années 1912 et 1915, quoiqu'ils prétendent descendre d'un ancêtre commun: Wêse.

D'après eux le 'Wê' ou patriarche avait le privilège de faire rôtir la tête des ennemis tués et de déguster la cervelle avec les anciens 'passa wi'.

### **3) De l'habillement**

Comme tous les primitifs les Bwaka montrent plus de soucis de l'ornement du corps que du vêtement proprement dit. Ils se baignent fréquemment, mais ont aussi plaisir à s'enduire le corps de ngula avec de l'huile. Les tatouages offrent des dessins très variés. En général les mâles portent deux lignes de cicatrisation au front, qui se croisent. Il semble que la nouvelle génération y renonce de plus en plus. Plusieurs pratiquent l'extraction des deux incisives supérieures. On en rencontre qui ont la lèvre supérieure perforée et portent un chapelet de petites perles.

Ils se rasent souvent la tête, mais rarement sans laisser une partie de la chevelure, et, suivant les dessins les plus bizarres au gré de leur fantaisie. La femme se forme une calotte composée de petites tresses de cheveux. Les perles sont naturellement en grande faveur auprès des femmes; elles préfèrent la couleur bleue, les portent en ceinture autour des reins et en collier suspendu au cou. Les vieilles en ont plus qu'un kg.

Les élégantes portent plusieurs mètres de fil de laiton au cou disposé en spirales, de même au poignet. De même la partie de la jambe depuis le genou jusqu'au mollet disparaît sous les anneaux du brillant métal. Ajoutons-y plusieurs anneaux en fer à la hauteur de la cheville dont

l'une ou l'autre se développe en bourrelet creux qui fait l'effet d'une clochette. C'est d'un très bon effet les jours de danse pour attirer l'attention des jeunes gens.

Le vêtement se réduit donc au cache-sexe. L'homme se contente d'un morceau d'écorce d'arbre. Dans la partie ouest du territoire, la femme porte deux pincées de fibre de raphia suspendues par une cordelette à la hauteur de la ceinture. A l'est elle est encore à la mode de la feuille de vigne.

Nous avons vu que la masse de la population ne s'intéresse que très peu aux étoffes importées. Les Chefs et Capita se contentent généralement de défroques qu'ils reçoivent en cadeau à l'occasion de la vente de l'ivoire. Leurs épouses préfèrent encore les perles aux étoffes.

#### **4) De l'ameublement**

Il se réduit pratiquement à rien. Il va sans dire que les Chefs et Capita ont adopté la chaise longue; jusqu'à maintenant leur fabrication est des plus grossières.

L'indigène commun se contente d'un tronc d'arbre muni de plusieurs branches qu'il coupe à 50 cm du tronc. Les extrémités de deux de ces branches et celle du tronc lui offrent ainsi un appui suffisant et il se repose ainsi des fatigues de la journée. C'est même du luxe. La majorité isole son postérieur du sol au moyen du premier rondin venu.

Le lit est formé de trois bûches de bois tendre, grossièrement aplanies et reliées entre elles au moyen de lianes sur deux traverses de bois. Quatre chevilles de bois servent de trépied.

Dans maints endroits où ce matériel existe, ils se fabriquent une sorte de claie au moyen d'éclats de faux bambous.

Les Chefs et les Capita possèdent maintenant quelques malles importées acquises par la vente de l'ivoire. On ne voit guère qu'ils cherchent à se fabriquer des coffres en bois. Ils ne manifestent aucun soucis ou bien peu pour s'approprier des objets qui leur donneraient du confort. Si on les leur donne, ils les acceptent; mais s'imposer un effort pour les acquérir par eux-mêmes, c'est tout autre chose.

#### **5) Du logement**

Ils en sont encore au stade de la hutte faite de matériaux très périssables, conforme à leur genre de vie peu différente du nomadisme.

Leurs constructions se réduisent à un seul bâtiment qui est principalement un grenier, cuisine, dortoir. Tout en un.

Ils commencent à planter quatre poteaux en terre, à environ deux mètres de distance. Ces poteaux d'une hauteur de 1,50 m environ supportent une sorte de plancher qui déborde de la base de façon à mesurer 5 m de côté. Ce plancher sert de fond au grenier dont les côtés sont faits d'écorce d'arbre ou d'un treillis de lianes. Le grenier préparé, ils plantent en terre une série de perches, suivant une circonférence de 5 m de diamètre. Les extrémités supérieures des perches sont ramenées au centre et reliées entre elles. Des baguettes flexibles sont liées en travers des perches à 10 cm de distance. Le tout forme un treillis qui est couvert d'herbes sèches. Ce chaume est disposé par couches qui se recouvrent partiellement. Singularité, ils commencent par le sommet et soulèvent les extrémités de chaque couche inférieure. De la sorte la charpente de la case sert d'échafaudage.

Ces huttes ne durent guère plus d'une saison. Il arrive souvent qu'ils construisent une seconde case sur la première quand celle-ci commence à tomber en ruine. Ils cherchent alors un matériel de plus grande dimension et quand cette seconde est terminée, ils retirent les débris de la première.

Dans la partie ouest du territoire, où la population est un peu plus stabilisée, les Bwaka imitent la hutte mongwandi, formée d'un mur circulaire en pisé surmonté d'un toit conique.

Pour former leur village ils occupent les cases sans suivre un ordre bien précis ni d'alignement. La coutume du Bwaka n'a jamais été de se grouper en vastes agglomérations. Ils cherchent plutôt l'isolement, ainsi, disent-ils, on évite de se quereller. En fait, ils habitent peu les villages officiels situés le long des routes fréquentées. La plus grande partie de leur temps se passe dans une seconde case qui se trouve dans leur plantation de maïs. Celle-ci est souvent éloignée d'une heure ou deux de leur village officiel, bien cachée dans un coin de la forêt. On n'y a accès que par un sentier tortueux et souvent après avoir franchi un marigot ou deux. C'est là que le Bwaka se sent vraiment chez lui.

Tant qu'ils trouvent de l'espace pour établir chaque année une nouvelle plantation, l'ancienne tombant en jachère, le village officiel reste en place; mais ils ont l'air de s'en désintéresser de plus en plus au fur et à mesure que les cases y vieillissent, que les tombeaux s'y multiplient et que la mauvaise herbe envahit l'emplacement avec plus de persistance.

Un jour la rumeur se répand que l'endroit est devenu mauvais. Il suffit pour accréditer cette affirmation de la coïncidence de plusieurs décès survenant coup sur coup et surtout qu'ils se produisent dans l'une ou l'autre des principales familles. Ils sont rapidement d'accord sur le point de l'abandon de l'emplacement actuel; l'unanimité se fait plus difficilement sur le choix du nouvel emplacement. Il est rare qu'une scission ne se produise pas à l'occasion de ce déplacement et que, tandis qu'une partie va à droite, une partie se dirige à gauche.

## **6) L'agriculture**

Le Bwaka n'est pas agriculteur. Deux fois par an il se borne à jeter du grain de maïs en terre sans lui accorder beaucoup de soin. C'est au mâle qu'il incombe de saccager d'abord un coin de forêt; on attend 15 jours, 3 semaines, et à midi le soleil brûlant le feu intervient pour ouvrir une éclaircie; la femme répand les grains de maïs après la première pluie sans s'inquiéter des branchages que le feu a épargnés. Quand la plante aura atteint 50 cm elle pratiquera un sarclage sommaire; c'est de nouveau à la femme qu'il appartient de faire la récolte. Elle est du reste considérée comme étant la propriété de la femme qui en dispose beaucoup à son gré.

Le mari polygame doit ouvrir une plantation pour chacune de ses femmes. Quand il s'agit d'un chef notable, il se fait aider par ses clients ou ses futurs gendres.

Dans la plantation de maïs, la femme répand des graines de différentes cucurbitacées. Elle réserve parfois un coin pour des arachides et du sésame. Les populations de l'est commencent sensiblement la culture de ces deux dernières plantes pour répondre à la demande des commerçants établis dans la région. Les Bwaka n'entretiennent pas des bananeraies proprement dites; on voit des bananiers pousser à la grâce de Dieu dans les plantations en jachères, ils consomment la banane quand ils vont en voyage, en expédition de chasse, de pêche ou récolte du C.T.C. et copal, surtout comme appoint pour ménager la farine de maïs que la femme et enfants peuvent emporter. Ils s'intéressent encore moins au

manioc qu'aux bananes. Ils témoignent d'une indifférence complète par rapport aux arbres fruitiers, de même qu'ils n'ont jamais mis un palmier en terre de leur propre initiative. Ils vivent trop au jour le jour sans le moindre souci de l'avenir, en dehors de toute apparence de préoccupation de l'intérêt commun. Ils obéissent certes parfois à un esprit de solidarité quand il s'agit d'éviter un mal reconnu comme imminent, mais, ils y sont insensibles quand on leur propose un profit à se procurer ensemble à la longue échéance.

Nous ne parviendrons à vaincre leur inertie et susciter en eux des aptitudes agricoles qu'en faisant appel aux intérêts particuliers.

Le procédé des Bwaka pour obtenir leur récolte de maïs cause chaque année la dévastation de nombreux hectares de forêt.

### **7) La pêche**

Ils ne savent pas pêcher en eaux profondes. La pêche est principalement réservée aux femmes; le mari prépare l'opération en construisant des barrages dans les marais. Les femmes déversent une partie de l'eau. Quand il ne reste guère que de la boue, elles plongent leurs paniers très ajourés dans la vase et en retirent principalement des silures. Le produit de la pêche est fumé.

### **8) La chasse**

La chasse en commun n'est pas pratiquée. Les indigènes ne savent abattre le gibier, ne chassent pas continuellement. Ils n'en font pas une profession, mais plutôt un passe-temps. Contre le petit gibier ils se servent de la flèche. On en trouve encore qui savent abattre l'éléphant à la lance; ils deviennent de plus en plus rares. Ils préfèrent se servir des armes à feu. Les pièges sont aussi en usage; rarement les fosses.

En vue d'atteindre l'éléphant, ce que les tente le plus à cause de l'ivoire, ils suspendent une sorte de pieu qui porte un fer de lance à une extrémité, et un bloc de bois à l'autre. La suspension de l'engin est à déclenchement qui se commande par une liane qui barre le passage présumé de l'éléphant.

Ils chassent peu le buffle dont la viande est taboue pour eux, excepté pour les vieillards. Il en est de même pour l'antilope rayée.

Ils réussissent assez souvent à abattre le phacochère qui dévaste leurs plantations. Le chasseur s'approprie le produit de la chasse. La coutume de faire hommage au chef d'une partie du gibier n'existe plus guère. Si nous en voyons encore de temps à autre l'exemple, il s'agit plutôt de convenances personnelles entre le chef et le chasseur.

La plupart du temps le chasseur ne cède sa proie au chef que sous la pression de la réquisition administrative et contre paiement.

Dans ce domaine comme dans bien d'autres, l'esprit individualiste du Bwaka est manifeste.

### **9) L'élevage**

Le Bwaka est encore moins éleveur qu'agriculteur. A part les animaux de basse-cour ordinaires en Afrique noire, la poule rachitique et le canard, on ne rencontre par-ci par-là que quelques chèvres qui vagabondent entre les cases du village. Il ne leur vient pas à l'idée qu'un animal peut réclamer quelques soins. Cela s'élève tout seul.

Les droits de pêcher, de chasser comme de planter et de semer à tel endroit invoqué par l'un ou l'autre village ou individu ne peuvent être que très précaires. Sauf de rares exceptions, ils n'ont qu'un titre d'occupation récent à invoquer, rarement au-delà de 15 à 20 ans, souvent beaucoup moins. Ils s'en tiennent à une sorte de convention tacite en vertu de laquelle les environs immédiats de leurs villages leur sont réservés pour leurs plantations; pour la chasse et la pêche, du moment qu'ils ne se gênent pas mutuellement, ils s'étendent plus loin et ils tolèrent souvent entre eux une sorte de compénétration. En aucun cas les Bwaka ne semblent avoir la notion d'une étendue délimitée suivant nos méthodes cadastrales; ils ne visent qu'un point, un endroit central autour duquel ils rayonnent dans le cadre d'une circonférence plus ou moins étendue selon qu'ils ne rencontrent personne avec qui ils ne rentrent en conflit.

Nulle part les Bwaka ne manifestent un attachement, ni encore moins ne professent une sorte de culte envers la terre ANCESTRALE.

Ils ne se soucient plus de l'espace que du sol et n'ont rien du terrien. Les seules frontières qu'ils reconnaissent entre eux d'une façon bien nette ne concernent que les zones de nettoyage des routes.

En dehors, c'est à peu près NOMANS LAND, sauf à mesure qu'on s'approche d'un village.

## 10) L'industrie

L'industrie du Bwaka est à la hauteur de son agriculture. Ils ont cependant dépassé l'âge de la pierre polie. On rencontre parmi eux des **forgerons** qui ne manquent pas d'ingéniosité. Leur nombre diminue. Ceux qui survivent se spécialisent dans l'art de transformer les fusils à silex en fusils de piston. Les articles importés remplacent ceux qu'ils fabriquent.

La **poterie** est réservée à la femme. On ne voit nulle part se manifester un souci artistique; l'ouvrière ne voit que l'utilité de l'objet de son travail: la préparation des aliments ou le transport de l'eau.

La **vannerie** est pour ainsi dire inconnue. Ils se contentent de tresser de grossières corbeilles et paniers pour leurs transports de maïs. Il n'y a pas d'apparence de **tissage**.

Comme leur mobilier se réduit à rien, il est naturel qu'ils ne produisent rien non plus en fait d'ébénisterie. On en trouve cependant qui taillent très habilement une crosse de fusil. Il n'y a pas de doute qu'on trouverait parmi eux les aptitudes pour la menuiserie.

## CONCLUSION

Les Bwaka n'ont donc pas beaucoup de peine à se donner pour assurer leur subsistance. Ils sont de ceux qui se contentent de peu. Sont-ils pour cela plus heureux? Bonheur de la paresse, de l'inconscience, d'une existence larvaire. Quant à s'imposer un surcroît d'effort pour améliorer les conditions de leur existence, hausser le niveau de leur régime économique, élever leur standard of life, ils semblent bien loin d'y songer. Si nous devons compter dans la voie du progrès, même purement matérielle, nous pouvons encore attendre longtemps.

Que peut-il sortir du néant?

Sans une contrainte salutaire ils continueront à s'endurcir davantage dans cet état de fossilisation, résultat de siècles d'immobilité. Ils semblent bien plus au terme d'une régression qu'au début d'une évolution. Tout chez eux dénote bien plus la décrépitude que la jeunesse,

de l'humanité retombée en enfance. Est-il invraisemblable que les peuples arriérés ne soient pas simplement des rejetons dégénérés de la souche même primitive?

La cause principale de leur inertie économique provient en grande partie de ce que le peu d'activité qui leur reste est orientée dans un sens négatif. Au lieu de rechercher ce qui leur procurerait une existence plus confortable, ils ne sont préoccupés que d'échapper à la mort.

Toujours déprimés par la peur de mourir et jamais entraînés par le goût de vivre largement, au lieu de chercher à augmenter leur vitalité, toujours aux aguets pour dépister les innombrables agents qui, selon eux, menacent leur existence en resserrant de toutes parts autour d'eux le filet de la mortalité. Ils pensent bien plus aux remèdes et moyens préventifs comme aux abstentions qu'ils doivent s'imposer pour se distraire aux influences nocives qui les enveloppent qu'aux aliments eux-mêmes.

Cette constante préoccupation transpose leur existence dans le domaine de l'irréel, de l'hallucination, de la superstition.

D'une part terreur imaginaire des ennemis qui leur en veulent à mort et considérés par eux comme appartenant à un monde supra sensible et mystérieux, et méconnaissance absolue des causes réelles de leur misère physiologique. Ils vivent habituellement dans l'état de celui qui est possédé par une idée fixe, dont l'attention se consume dans le vide, et sous l'empire de l'abstraction, vivant, en partie du moins, en marge de la réalité.

A leurs yeux la mort est un défi porté à l'ordre naturel humain, une injure adressée au tréfonds de l'âme humaine assoiffée de pérennité. Chaque jour ils sont témoins de cet accident et chaque fois ils en éprouvent une véritable consternation et la seule explication plausible pour dénoncer le malfaiteur consiste à recourir à l'intervention d'un pouvoir occulte.

La cause de la mort et de la maladie étant d'ordre extranaturel, c'est également à ce monde que les remèdes doivent être empruntés. C'est pourquoi dans leur mentalité le médecin ne se distingue pas du magicien; les remèdes ne possèdent pas eux-mêmes de vertus intrinsèques et ne sont efficaces que par la valeur de la personne qui les administre. Par exemple: à l'occasion d'une blessure, on a recours à l'intervention d'un guérisseur qui a été lui-même grièvement blessé et qui après avoir été guéri par un précédent a reçu de lui l'initiation pour rendre le même service et opérer le même prodige en vertu d'un pouvoir qui se transmet du guérisseur au guéri qui devient à son tour guérisseur.

Cette obsession de la mort, de ses causes et de ses remèdes, surtout des préventions à lui opposer a pour résultat de se désintéresser en quelque sorte de la vie même. Dès son berceau le Bwaka est assis dans l'ombre de la mort. L'arbre que nous voyons pousser presque partout à l'ombre de sa case, le 'suri' au feuillage sombre dont il se dépouille à chaque saison sèche, classé par les botanistes parmi les légumineuses, fragile comme leur pot d'argile, cédant souvent aux coups de vent, peut leur servir d'emblème.

Ils n'ont d'autres dieux que leurs morts et ainsi vivent perpétuellement repliés sur leur passé; cette attitude est radicalement opposée à tout mouvement vers un avenir meilleur.

Au lieu de leur servir de stimulant vers le progrès économique, leurs croyances et leurs pratiques coutumières qui en découlent jouent plutôt leur rôle de principe de paralysie et constituent des empêchements dont nous devons les débarrasser.

La devise 'TRAVAIL ET PROGRES' ne sera qu'une étiquette illusoire tant qu'ils n'auront pas subi une transformation profonde et adopté une orientation nouvelle que seule une éducation lente et appropriée peut favoriser.

Si nous voulons les sauver en contribuant à notre essor économique, nous devons ouvrir devant eux les horizons de la vie, d'une vie meilleure, leur faire sentir la nécessité de progrès, les détacher de la routine somnolente, et de nombreuses coutumes pernicieuses.

Il nous importe de les gratifier d'abord d'une instruction qui n'aura rien de livresque, les soumettre à une pédagogie élémentaire qui aura d'abord comme objet principal de répandre dans la masse les premiers rudiments d'hygiène. La première notion à propager parmi eux se réduira à les induire dans la certitude que la cause des maladies dont ils souffrent et de la mort dont ils ont tant de terreur n'ont rien de mystérieux et qu'il leur appartient d'en supprimer un grand nombre: insectes nuisibles, eau de mauvaise qualité, aliments de fortune, dénuement de tout préservatif contre le froid etc. etc. L'enseignement d'un peu d'histoire naturelle est le premier dont ils ont besoin. La révélation du monde physique, de la réalité des causes immédiates des accidents qui leur surviennent pendant leur existence, est indispensable pour les amener des sphères du mysticisme vaporeux sur le plan du positivisme rationnel, assise stable de notre civilisation. Tel est le moyen logique de déraciner en eux les croyances aux mauvais esprits et génies malfaisants, aux sorciers, à la valeur de toutes les pratiques magiques en usage pour les conjurer.

La plaie de devins chargés de découvrir les nombreux ennemis disparaîtra. Tout l'appareil des épreuves superstitieuses, par le poison, l'eau bouillante cèdera plus rapidement que sous les coups de la répression judiciaire.

En pays Bwaka, l'établissement scolaire devrait commencer par être un centre d'éducation d'infirmiers ou plutôt de moniteurs hygiéniques. Ils ne se borneront pas à soigner les plaies et distribuer les drogues, ils auront un rôle doctrinal à remplir et travailler à ruiner le prestige des croyances superstitieuses des indigènes.

Nous ne persuaderons jamais la population de s'entourer de précautions hygiéniques que nous leur préconisons tant que la masse aura la conviction que les causes des maladies et de la mort sont d'ordre surnaturel. Après l'installation de ce que nous pourrions appeler la politique de l'hygiène, nous devons penser à l'éducation agricole et professionnelle de la nouvelle génération. Dans ce même ordre d'idées nous devons commencer par leur faire la démonstration que leurs champs sont fertiles dans la mesure qu'ils les cultivent et nullement en proportion des prières et offrandes adressés aux mânes des ancêtres.

L'apprentissage des métiers sera utilement accompagné d'expériences pratiques de mécanique; quelques applications très simples de la théorie du levier leur feraient saisir que la vigueur des muscles éclairée par le cerveau suffit à renverser les obstacles qu'ils considèrent insurmontables. C'est ainsi que les exercices de gymnastique devraient avoir le pas sur les leçons de lecture, d'écriture, de calcul et autres occupations scolaires. Avant d'en faire des lettrés, nous devons travailler à transformer leur mentalité mystique.

Nous ne pouvons établir les bases de leur prospérité économique future et secouer leur inertie ancestrale que sur les ruines de leurs croyances dans la dépendance où ils se trouvent vis-à-vis des forces occultes imaginaires. Ils ne deviendront réellement des travailleurs dignes de ce nom que dans la mesure où ils prendront conscience de leur valeur et renonceront à leurs superstitions déprimantes.

### Chapitre III. La vie sociale des Bwaka

Etant données les conditions si rudimentaires de leur vie économique, nous pouvons déjà soupçonner que leur vie sociale est aussi peu développée. A l'absence de communauté d'intérêt répond le manque de cohésion entre les groupements familiaux. La situation se résume en deux mots: niveau identique des misérables conditions de leur vie économique, défaut de hiérarchie sociale. Seuls se distinguent un peu de cette masse amorphe quelques individus qui ont tiré parti de notre occupation et par les avantages pécuniaires dont ils ont disposés, se sont fait une clientèle qui ne se soucie guère que de vivre aux dépenses de ces quelques parvenus. Ils ne leur sont d'ailleurs soumis que pour autant qu'ils trouvent leur avantage dans leur subordination. Il n'est rien dans cette situation qui soit basé sur un principe coutumier.

Même l'inégalité des sexes est bien moins prononcée ici qu'en maints endroits de l'Afrique Centrale. Règle générale, la femme prend le mari de son choix, un choix consolidé par le versement de la dot de la part de l'élu. Cependant, toute union établie sans le consentement de la femme est la plupart du temps éphémère.

Le foyer constitué elle en est la maîtresse; le grenier qui abrite sa récolte de maïs est à sa disposition et le mari qui dispose des animaux de la petite basse-cour sans son consentement doit essuyer souvent de belles colères. Avec le produit de sa récolte et de son industrie elle se constitue un petit pécule auquel le mari ne manque pas d'avoir recours pour parfaire la somme nécessaire à l'acquisition de son jeton métallique d'IC. Bien plus laborieuse que le mâle elle a conscience de sa valeur et sa soumission n'est que très relative à son égard. Elle est souvent plus courageuse et raisonnable que son poltron de mari. Elle assure la garde de la case quand celui-ci a pris la fuite à notre approche. Jusqu'à l'époque de notre occupation, le ménage Bwaka était en général monogame. Les polygames se contentaient de 2 ou 3 femmes, 5 au maximum. Actuellement nos nouveaux riches investissent leur capital dans un petit harem. La polygamie tend donc à augmenter; cette distinction de classe sociale qui s'accroît n'est nullement favorable au mouvement démographique, à la morale publique pas plus qu'à la cohésion des groupes qui se sont formés sous l'influence de l'Administration. La plupart des chefs investis ruinent l'autorité qu'on essaye de leur faire prendre par leurs accès de jalousie intempestive.

En général la famille Bwaka est encore saine et très solide, elle est au fond la seule institution qui règle leur vie sociale. Nous entendons parler de la famille au sens africain en tant que groupement patriarcal.

#### **Sur quelle base se groupent les familles et se constituent les agglomérations?**

La plupart des agglomérations un peu importantes qui existent actuellement sont issues des circonstances accidentelles résultant de notre occupation.

Sont-elles purement conventionnelles? Non, il a été tenu compte de la parenté suivant l'ordre patrilinéaire, mais aussi très souvent suivant l'ordre collatéral. Beaucoup se trouvent ici ou là chez leur **yamba** (oncle maternel) ou **masê** (beaux frères). Des agglomérations formées au début de notre occupation se sont scindées et les fragments se sont déplacés.

Ne peut-on attribuer aux rapprochements qui se sont opérés une cause plus interne, telle que des croyances d'ordre mystique, des influences totémiques? Nous ne le pensons pas. Les traces de pseudo totémisme qu'on pourrait retrouver parmi eux ne jouent aucun rôle dans la

composition des groupements. Dans leurs déplacements ils recherchent un endroit propice pour l'établissement de leurs plantations, la chasse ou la pêche et là où ils auront un espace libre autour d'eux, ils cherchent plutôt à s'isoler qu'à se grouper.

Pourrait-on tenter un regroupement de la peuplade sur la base du clan ou du tribu? Pas plus que le totémisme, la composition des clans et encore moins celle des tribus n'apparaît plus d'une façon bien nette.

Nous constatons que les groupes patriarcaux se donnent de plus en plus le nom commun auquel répondent tous les membres du groupe, des appellations qui se superposent sans que cette subordination des dénominations sociales indique une véritable hiérarchie des groupes. Ces dénominations communes indiquent-elles une descendance réelle d'un ancêtre patronymique commun? Cela n'est pas certain. Ne s'agit-il pas simplement de personnages légendaires que les populations vivant d'abord dans des parages ont adoptés comme objet d'une sorte de culte pour rendre compte de leur origine? L'instinct d'imitation et le souci de s'attribuer une origine lointaine et mystérieuse expliqueraient cette sorte de coïncidence onomastique. Généralement le nom de cet ancêtre légendaire est affecté du préfixe SE ou WE qui a été remplacé par BO quand il s'agit de la collectivité qui le réclame pour son ascendant suprême.

Un des plus vénérés de ces personnages porte le nom de BA-SE, les deux éléments sémantiques qui dans la langue comportent une idée de paternité. A côté de ces dénominations sociales dérivées de l'ancêtre patronymique, il y a aussi souvent des appellations plus récentes qui ne sont que des sobriquets ou des surnoms donnés souvent par des masê (beaux-frères), ce qui complique encore l'identification réelle des groupements.

Quelle est la portée sociale de ces différentes dénominations? L'homonymie entre telle réunion d'individus et de groupes est-elle une indication d'une certaine cohésion entre eux?

S'il s'agit d'individus unis entre eux par des liens de famille dans le sens de groupe patriarcal, la cohésion est indéniable, elle est même solide. Quand l'homonymie s'applique à une collectivité plus étendue elle ne semble pas impliquer une cohésion très notable. Des collectivités répondant à la même dénomination se trouvent souvent à des distances très considérables les unes des autres, et les relations entre elles sont nulles.

A quoi donc peuvent servir ces dénominations? Nous pouvons les utiliser au moins pour une distribution idéale de la peuplade qui nous permettra de répondre un peu à la classification des naturalistes qui distribuent le règne animal en espèces, genres, embranchements etc. Nous pourrions ainsi élaborer un certain nombre de courtes monographies qui auront pour objet de préciser les antécédents historiques, les situations géographiques, les conditions économiques et les tendances politiques qui caractérisent chacun des groupes en particulier.

Nous avons un double écueil à éviter: ni trop morceler le sujet, ni trop généraliser. Ce qu'il importe c'est d'obtenir une vue synthétique nette et précise de la peuplade.

Nous réduisons donc la multitude des dénominations entre lesquelles se répartit la peuplade de Bwaka à douze groupes que nous pouvons considérer comme irréductibles entre eux.

**1. Bobasê**  
**2. Bowêsê**  
**3. Bokonga**  
**4. Bogboso**

**5. Bogilima**  
**6. Bodangabo**  
**7. Bomego**  
**8. Bogeze**

**9. Bokarawa**  
**10. Bobilisi**  
**11. Boyangonda**  
**12. Furu**

Nous admettons sans difficulté que ces dénominations communes n'établissent aucun lien réel, dans un ordre politique si rudimentaire soit-il. Elles n'ont guère d'autre valeur que celle de simples étiquettes qui nous permettent une classification matérielle du sujet à traiter.

Le voyageur qui traverse le territoire pour la première fois est de suite frappé par la multitude des noms que les hameaux qu'il rencontre sur la route se donnent.

Au moins en vue de suivre un ordre géographique pour donner un aperçu sur chacun de ces hameaux, en suivant telle ou telle route ou piste, nous les avons groupés sous des dénominations plus générales qu'elles se donnent également quand on pousse son interrogatoire un peu plus avant.

Si on veut généraliser davantage il est permis de partager la peuplade en deux embranchements: les M'bakka proprement dits et les G'baya. Quelle est la valeur de cette distinction? Ethnique? C'est possible. Au point de vue géographie il est bien difficile de tracer une démarcation entre les communautés qui se disent M'bakka et celles qui se disent G'baya. Grosso modo, peut-on donner comme ligne de séparation le méridien passant par Gemena. Tout compte fait nous pensons que cette distinction entre les deux groupes est purement linguistique et culturelle. Les différences linguistiques qui existent de part et d'autre ne sont cependant pas suffisantes pour établir dans leur idiome une distinction dialectale. Il s'agit simplement d'idiomatiques régionaux qui ne déroutent personne. Au point de vue culturel, les M'bakka sont plus frustes, plus querelleurs, ont le verbe plus haut et le couteau et la lance plus souvent loués. Les G'baya sont plus calmes, bâtissant en général les cases plus durables, leurs femmes soignent plus leur parure et montrent un certain sens artistique dans l'arrangement de la coiffure. Cette distinction fournirait-elle une base pour le partage de la peuplade en deux unités administratives? Faute de mieux on pourrait l'utiliser. Il est incontestable que les Bwaka de Karawa s'inquiètent peu de ceux vivant à l'ouest de Gemena et vice versa.

## I. Les Bobase

Les Bobase se rangent parmi les Gbaya. Sauf quelques groupes peu importants qui se trouvent encore aux environs de Karawa, on ne les rencontre qu'à l'ouest du méridien de Gemena. Ils sont éparpillés sur la partie S.O. du territoire jusqu'aux approches de Musa.

Les Bobase se partagent en deux classes :

- 1) Les Bobase (ne ti yê), ceux qui se disent les vrais Bobase, les authentiques, les purs, ceux de première lignée;
- 2) Les Bobase qu'on pourrait appeler vulgaires, issus des générations postérieures du grand patriarche.

Les premiers sont ceux qui vraiment perpétuent le nom de Base. A la question qu'on leur pose : mo Bwaka bo ge nde? Ils répondent : Base kpo nga lè; nous sommes Base un.

Ceux de la seconde classe nous répondent par exemple qu'ils sont Bokuda, Bobadono, Bonzali etc., ce n'est qu'à une seconde question: li wê nè ku ti mbo ni a ge nde? quelle est votre origine plus haute? qu'ils s'affirment Bobase.

La première classe ne forme que le petit nombre; ce sont les élus, les privilégiés, la crème. La seconde classe compose la foule, le commun, la masse.

Les premiers sont les descendants immédiats de Base, issus de lui et de sa soeur Benebambuko qui eux sont tombés du ciel. Selon certains, Base et Benebambuko sont sortis

de Zukutu qui descendit du ciel, se reposa sur un rocher. Cela se passait à l'origine des temps lorsqu'il n'y avait encore que ténèbres sur la terre.

### **1<sup>ière</sup> classe des Bobase**

Les Bobase (ne ti yê) de la 1<sup>ière</sup> classe se répartissent entre cinq dénominations principales : les Bongandi, les Bombura, les Bokama, les Boganamo, les Bowêmonzo.

#### **Historique**

Ils ont franchi ensemble l'Ubangi, sont venus à la Liki, à la Libia, remontèrent vers les sources de la Lua Dekere, passèrent au sud vers la Lua Vindu, poussèrent ensuite vers l'ouest jusqu'à la rivière Botomi, franchirent la Lua Vindu pour atteindre la rivière Makaso (où se trouve actuellement le Chef Ser des Bogosê), s'installèrent au mont Bembe, glissèrent vers la Bari, franchirent de nouveau la Lua un peu en amont du poste actuel de Yembongo et s'avancèrent jusqu'à la Pongo. Sous la pression de notre occupation, ils regagnèrent la Lua qu'ils repassèrent à la hauteur du village actuel de Iti. Ils furent attaqués par Biaro (Banza?), remontèrent vers le nord aux environs du poste commercial actuel de Bokode et s'établirent un temps très court à la rivière Musenge. Ils y furent bientôt attaqués par Kangayani.

Sous la poussée des Mongwandi, ils se dispersèrent; les Boganamo en particulier abandonnèrent les autres et prirent la direction du sud. Kangayani parvint à regrouper les autres, les établit à la rivière Kambia et alla lui-même s'installer à Bobanga d'où il surveillait les Bobase et les astreignait au travail du caoutchouc.

Un notable des Bokama nommé Uru et un autre des Bombura Gidiba reçurent chacun un fusil de Kangayani qui en fit des auxiliaires pour soumettre les Bobase. Uru ne resta pas longtemps au service de Kangayani, il disparut bientôt emportant le fusil de Kangayani et vint s'installer avec une partie des Bokama aux sources de la rivière Guya, affluent du sud de la Lua Vindu. Gidiba fit mine de le suivre mais fut retenu à temps, par l'intervention d'un blanc installé à Bosobolo, et ensuite continua en bons termes avec Kangayani à maintenir les autres au nord de la Lua Vindu. Ils n'y parvinrent pas complètement; Bongandi, Bombura, Bowêmonzo et d'autres Bokama continuaient à venir grossir le groupe de Uru. Ils se trouvaient dans le voisinage de Bodetoa et bientôt se querellèrent avec eux. Uru les amena alors à leur ancien emplacement au mont Bembe, S.O. du massif de Kalo.

En septembre 1918 il fut investi chef de ce groupement de Bobase qui formait un mélange de Bongandi, de Bombura, de Bokama, de Bowêmonzo. Uru fut mis en avant par la collectivité parce qu'il était habitué à traiter avec les blancs. En novembre 1923 Uru mourut à Bembe. Après sa mort, on décréta que l'endroit était mauvais. C'était le moment où on parlait de regroupement des Bwaka, les Bobase qui étaient restés en petit nombre en territoire de Bosobolo sous la direction de Gidiba. Ils demandèrent de s'installer ensemble aux sources de la Tamba, ce qui leur fut accordé. Nous y trouvons maintenant une agglomération assez importante (relativement à ce qu'on voit généralement parmi les Bwaka). Ils opèrent une simple juxtaposition; personne n'apparaît qui soit capable d'assurer la fusion de ces différents éléments.

Ils sont tous d'accord que les Bongandi sont les aînés, puis viennent les Bombura, en troisième lieu les Bokama.

Un peu avant la mort de Uru un Bongandi du nom de Topili, reconnu unanimement par tous les Bobase comme le Wê (personnification de l'ancêtre) et qui jusqu'en 1923 était

complètement resté caché, sortit de son isolement. Il fit mine de s'intéresser aux affaires qui les mettent en contact avec l'Administration. Après le décès de Uru, il se mit d'avantage en avant, il n'aurait pas refusé de reprendre la médaille de Uru, qui n'était qu'un (tara be) cadet. Il ne tarda pas à disparaître presque subitement. Les Bongandi insinuèrent que le poison n'était pas étranger à sa disparition.

Le successeur de Topili en tant que Wê, un nommé Kungbwa, insista également pour prendre la médaille de Uru; ils ont fait mourir mon père, disait-il, on verra s'ils agiront de même avec moi. C'est le seul cas que nous ayons jusque maintenant d'un Wê qui se présente pour remplir les fonctions de chef investi; en général les Wê préfèrent se tenir à l'écart et se désintéressent, au moins apparemment, aux affaires du groupe en ce qui concerne leurs relations avec l'Administration. Le Wê est plutôt un personnage d'ordre sacré, objet d'une sorte de crainte révérencielle, revêtu de pouvoirs magiques et dont les malédictions peuvent attirer la maladie et la mort.

Avant notre occupation, c'est à lui qu'il appartient d'assurer un heureux succès aux armes de ceux qui se préparaient à attaquer un village voisin, il avait le privilège de faire rôtir la tête de l'ennemi qu'on lui rapportait.

En ce qui concerne Kungbwa, sa dignité de Wê, dont il est probablement déchu à cause de ses prétentions au pouvoir politique, ce qui aux yeux des indigènes n'est qu'un acte de servitude à notre égard, ne semble pas lui servir de grand chose pour établir son autorité sur les Bobase de son village.

Gidiba qui est à la tête des Bombura se prétend plus qualifié que lui pour remplir les fonctions de chef, de délégué du pouvoir de l'Etat dans leur façon de voir; d'après lui il a appris à l'école de Kangayani la manière de traiter avec les blancs et de faire travailler les Bwaka. (Nous traduisons simplement leurs arguments sans les apprécier.)

Les Bokama qui ont à leur tête Bitika, frère de Uru, confessent qu'ils viennent après les Bongandi et les Bombura, mais, disent-ils, c'est à nous que l'insigne du pouvoir a été remis par l'Etat à cause des services rendus par Uru; il n'y a pas de raison de nous le retirer.

Kungbwa avait à peine manifesté son intention de réclamer la succession de Uru qu'une vive opposition se déclara de la part des Bombura et des Bokama. Il s'en fallut de peu qu'on n'en vienne aux mains et que le village ne fût démembré. Le calme s'était rétabli et se maintient tant que dure le status quo provisoire.

Quel que soit la décision qui intervienne, il est très probable que nous serons obligés de l'imposer par la force. Il n'y aura aucun principe coutumier à invoquer pour faire taire leurs jalousies et rancunes fraternelles. Il ne pourra être question que de maintenir le principe de notre autorité en prenant le parti qui suscitera le moins de résistance. La situation se résume donc à ceci :

**Kungbwa** se montre totalement dépourvu des qualités les plus élémentaires pour le commandement. Sa dignité de Wê n'est nullement prise en considération par les indigènes des différents groupes dans cette querelle pour la médaille de Chef;

**Gidiba** compte de nombreux et de chauds partisans; il est doué de plus d'esprit de décision que Kungbwa; il a un peu appris à l'école de Kangayani la façon de commander. En fin de compte ce n'est que devant le prestige personnel que le Bwaka s'incline.

Les Bokama n'ont guère de représentant qui puisse s'opposer à Kungbwa. C'est certainement la désignation de Gidiba qui provoquera le moins de résistance. Nous ne voyons que lui à proposer pour l'investiture.

Importance du groupe :	H	F	E	T
	209	250	389	858

Chefferie minuscule nous dira-t-on? Elles ne dépasseront généralement pas cette mesure; quand elles l'atteindront!

### **Les Boganamɔ**

Les Boganamɔ qui se dénomment actuellement Bodigina se sont séparés du groupe primitif des Bobase, quand ils se trouvaient aux environs de la Lua Dekere et soumis à la pression de Kangayani. Ils franchirent la Lua Vindu, descendirent rapidement dans le bassin de la Bari et s'incorporèrent un moment dans le groupe hétérogène qui se forma autour de Bwado. Ce dernier incarnait la résistance aux Mongwandi. Au déclin de l'autorité de Bwado qui coïncidait avec la disparition de la menace des Mongwandi, les Boganamɔ franchirent la Bari, puis revinrent sur la rive droite dans l'angle du confluent de cette rivière avec la Lua. Ils y ont formé trois hameaux.

Un nommé Sewa est considéré comme leur soi-disant chef (mokonzi). C'est chez lui qu'on se rend pour payer l'impôt; c'est par lui qu'on est informé des desiderata de l'Administration. Mais qu'on donne suite à l'ordre le plus anodin partant de son initiative, cela ne s'est pas encore vu.

Nous trouvons dans le groupe Sewa des Boganamɔ-Bodigina (ne ti yê) ceux de la souche, des Bobisi, des Bogira, des Bobito, peu nombreux. Les trois premiers groupes y forment à peu près un mélange égal. Nous rencontrons par ailleurs des Bogira sur la route auto entre Fataki et Benga; ils forment une vague chefferie sous l'autorité de Mambongo, frère de feu Goyongo. Le nombre des contribuables n'atteint pas la centaine. D'autre part nous trouvons une communauté de Bobisi descendus récemment des environs de Zongo et qui se sont arrêtés non loin de la moyenne Lua à 30 km des Boganamɔ-Bodigina.

Les Boganamɔ sont les aînés d'un groupe qui comprend des Bodigina, des Bowêbindu, des Bogira, des Bobisi, des Bobito, des Bobaguru. Quand nous parlons de groupe, il faut entendre ce mot dans le sens nominal et non territorial.

Ces différentes dénominations sont loin de former une unité administrative. Il existe une agglomération composée de trois hameaux, mettons un village et deux groupes de cases peu éloignées du noyau central (principal) qui possède des représentants de tous les groupes. Elle est située sur la rivière Zagana affluent de droite de la Bari entre la Tamba et la Lua sur la route projetée Tamba-Iiti. Pour le moment elle reconnaît Sewa pour son chef (mokonzi). Alors nous trouvons des représentants de chacune de ces dénominations dispersés un peu dans tous les sens, soit formant une communauté distincte, soit faisant partie d'une autre où, comme c'est toujours le cas parmi les Bwaka, elle maintient sa distinction et son identité propre. Dans ce cas nous pouvons appeler le groupe Sewa ; nous avons donc des Boganamɔ qui reconnaissent pour leur capita Sembe. Nous trouvons alors un autre fragment de Boganamɔ qui ont pour capita Balambwi qui vit avec les Bobase de Kungbwa (aux sources de la Tamba) mais ayant construit ses cases un peu à l'écart. Ils se trouvaient jusqu'en 1923 près du village Bembe (sud de Kalo) avec les Bobase de Uru. Quand les Bobase ont quitté Bembe

pour l'emplacement actuel, ces Boganamɔ ont préféré suivre les gens de Uru que de rallier leurs frères. Sembe et Balangbwi ne sont pas plus l'un que l'autre qualifié par la coutume pour commander les Boganamɔ; ils sont l'un et l'autre des individus qui se sont mis promptement et plus directement en rapport avec les Blancs. Ce sont des chefs d'équipe pour le C.T.C. jadis et maintenant pour les autres travaux.

Les Bowêbindu, sont peu nombreux chez Sewa, ils ont cependant leur capita I Bangiro distinct et ont bâti leurs cases assez bien à l'écart. Alors nous trouverons la majorité des Bowêbindu sur la route auto entre la Paka et la Libia, capita : Sangu. Ils sont venus de Zongo et sont séparés de ceux de Sewa depuis très longtemps. Ceux de la génération actuelle n'en ont aucun souvenir.

Les Bodigina sont les plus nombreux chez Sewa; c'est pourquoi le village est communément connu sous ce nom. Ils ont pour capita Kode. On en trouve de nouveau chez Bobase de Kungbwa où ils ont pour capita Goboro.

Les Bobisi sont plus ou moins partagés également entre le village de Sewa et celui de Yamba. Ce dernier se trouve à la rivière Banda sur la route Balo-Balubi, il est venu de Zongo. Ils se connaissent sans avoir jamais vécu ensemble. Sewa lui-même est un Bobisi.

Les Bogira sont en majorité avec Sewa, capita : Zomo; les autres se trouvent entre Mambongo sur la route auto Fataki-Benga; d'autres chez les Bokuda de Mindu, d'autres chez les Bobabili de Wali.

Les Bobito et Bobaguru sont peu nombreux.

Cette communauté de Boganamɔ-Bodigina vécut jadis sous l'autorité de Bwado qui avait désigné Mombere pour être leur chef (mokonzi). Mombere se querella avec Bwado, franchit la Bari, revint près de la Shua où il mourut. Un peu avant sa mort, il désigna Sewa pour prendre la direction de la communauté et être son mokonzi. Sewa venait d'arriver des environs de la Lua Dekere, avec Uru des Bobase où ils avaient pu s'échapper de Kangayani. Uru s'était dirigé sur la Nguya où il rencontra Duwa, aussi un ancien prisonnier de Kangayani évadé et actuellement chef investi des Bodetwa. Sewa rechercha ses frères à la Shua. Mombere était Bodigina et Sewa Bobilisi, avons-nous dit. Interrogeant les indigènes sur les motifs de Mombere pour désigner Sewa pour le remplacer et leur demandant si par hasard son père ou un frère aîné avait été chef parmi eux, ils répondent : pourquoi y aurait-il eu des chefs dans ce temps, vu que l'Etat n'avait pas encore fait son apparition? Les Bodigina dont faisait partie Mombere, ni les Bobisi auxquels appartient Sewa ne sont pas les aînés. Ce rang appartient aux Boganamɔ. Actuellement Seganamɔ est représenté par un garçon d'une douzaine d'années du nom de Bakutu. Jamais du reste celui qui s'est jadis présenté aux Blancs pour être capita ou mokonzi n'appartenait à la souche de la communauté.

Faut-il maintenant écarter ces dirigeants, mokonzi ou capitans pour les remplacer par les représentants de l'ancêtre? A notre humble avis ce serait une erreur. Car:

- 1) Aux yeux des indigènes ce serait désavouer ces auxiliaires qui nous ont aidés à construire les agglomérations actuelles et ont servi d'intermédiaires entre la masse apeurée et l'Administration. Il est un fait certain que ceux qui ont pénétré les premiers en pays Bwaka n'ont trouvé qu'une population disséminée en forêt sauf pour le cas du groupe Bwado. C'était le moment de C.T.C. La population ne comprendrait rien au changement. Ces auxiliaires représentent aux yeux des indigènes ceux qui ont prôné la soumission et l'acceptation de travailler.

- 2) La population ne désire nullement que les dirigeants actuels soient médaillés et non qu'ils soient remplacés.
- 3) En général, ceux qui se présentent comme représentant l'ancêtre n'accepteraient pas l'investiture. Nous avons eu le seul cas de Kungbwa qui soi-disant pour mettre les Bokama et les Bombura en paix a demandé de prendre la médaille quoiqu' étant Base; il nous revient que conséquemment il a perdu sa qualité et qu'il est remplacé dans ce rôle.
- 4) Pouvons-nous espérer que ces auxiliaires ne rentreraient jamais dans les rangs? Malgré le peu d'autorité qu'ils ont sur la communauté dans son ensemble, ils se sont fait une petite clientèle qui tire profit de la situation actuelle.
- 5) S'il s'agissait de quelques cas isolés, peut-être on pourrait tenter l'aventure. Mais comme cette situation se présente identique à travers tout le territoire, il est facile d'imaginer quel désarroi on y provoquerait parmi la population. On trouve déjà qu'on a affaibli la cohésion qui existait jadis, par les nombreux déplacements qui ont eu lieu! Ces changements de direction produiraient certainement une catastrophe bien profonde.
- 6) Le fait de mettre à la tête des communautés le représentant de l'ancêtre lui garantirait-il plus de prestige pour l'administration de celle-ci? Nullement. Le respect et la vénération toute platonique du reste dont il est entouré repose sur des conceptions mystico-magiques qui n'ont aucun rapport et même sont opposées aux fonctions d'ordre politique.
- 7) Ces personnages représentent le conservatisme superstitieux et paresseux dans tout ce qu'il a d'opposé à nos principes de progrès moral, social et matériel. Je ne vois pas ce que les Bwaka y gagneraient ni nous non plus.

Revenons à nos Boganamɔ-Bodigina.

Sewa n'a guère l'étoffe d'un chef, cependant nous ne voyons que lui pour maintenir le peu de cohésion qui existe entre ces éléments, toujours prêts à se dissoudre.

En réalité Sewa n'est par rapport aux autres capitas que le primus inter pares. Aucun ordre venant de lui ne sera exécuté que lorsqu'on sait qu'il ne fait que transmettre le mot donné par l'Administration. Trancher une palabre? S'il y arrive, c'est qu'elle n'est guère compliquée. Au reste la population occupe peu le village officiel.

Si on arrive à l'improviste on trouve la plupart des cases fermées; les uns sont dans leurs plantations, les autres à la pêche ou à la chasse, d'autres en voyage.

Tout essai pour le remplacer ne sera qu'une cause de trouble dans la communauté. Si minime que soit son influence, c'est cependant lui qui est considéré comme faisant tête nominalement au moins. Avec le temps l'habitude de recevoir des ordres par son intermédiaire ne fera que se consolider. Il est encore d'un âge à pouvoir rester plusieurs années pour remplir le rôle de chef F.F.

Il n'y a pas à penser non plus d'annexer cette communauté de Boganamɔ-Bodigina à une autre voisine. Nous trouvons à peu de distance le village de Bobindu du chef Iti. Ce sont aussi des Bobase. Jamais les Boganamɔ n'accepteraient d'être rattachés aux Bobindu. Ce n'est que par hasard qu'ils se trouvent maintenant dans la même région. Les Bobindu sont venus de Libenge ayant franchi la Lua en 1924. Jamais ces deux communautés n'ont rien eu de commun dans la vie que l'appellation de Bobase. Iti ne parviendra jamais à mettre la moindre cohésion entre ces éléments. (Voir Bobindu pg 17)

Par contre nous pourrions rattacher aux Boganamɔ-Bodigina un hameau de Bokokore, venu des environs de Yembongo et installé dans un coin assez écarté sur la rive droite de la Bari.

Bongo, leur capita, consentirait à être rattaché à Sewa et à se rapprocher de Iti. Comme son hameau est d'un accès difficile, il se rapprocherait de Boganamɔ, se tenant à distance, se fixerait sur la route carrossable à la Tamba. Il va sans dire que ses rapports avec Sewa ne dépasseraient pas ceux d'une collaboration, pour les divers travaux, comme c'est le cas du reste pour les autres capitas. En dehors de cela, il n'y aurait rien de changé dans la vie de la petite communauté des Bokokore. Ils appartiendront officiellement à une chefferie. (Voir Bokokore pg 18)

Quant à la délimitation de leur circonscription territoriale, ils s'en soucient bien peu. Du moment qu'ils trouvent encore aux environs quelques bouquets de forêts qu'ils transforment en savane par leurs semailles de maïs, ils n'en demandent pas plus. L'avenir ne les préoccupe nullement. Ils ont tellement changé d'emplacements que d'après eux il est toujours sous-entendu que ne trouvant plus ou semer du maïs là où ils sont, on cherche ailleurs. Une fois la forêt remplacée par la savane, ce qui se produit rapidement, ils n'ont plus qu'à émigrer de nouveau. Une adaptation à un autre régime alimentaire ne se fera pas du jour au lendemain et n'ira pas sans aléas au point de vue de la santé, qui n'est pas brillante surtout dans la région de la Bari, Pakila et Lua.

La maladie du sommeil n'est pas inconnue, loin de là, parmi les Bwaka de ces régions! Nous en reparlerons en temps et lieux.

Y a-t-il espoir que ces différents groupes se déplacent un jour pour se fondre en une seule chefferie? Jamais ils s'y décideront d'eux-mêmes. Ils sont de plus en plus jaloux de leur autonomie. Du reste rien ne les incite à se regrouper; si théoriquement Bodigina, Bobisi et Bogira sont frères, en pratique les individus qui représentent aujourd'hui ces différentes dénominations s'ignorent totalement ou à peu près. Leur origine commune lointaine n'influence guère leur conduite; pour eux l'histoire ne dépasse guère la génération présente.

Il reste encore des représentants des Bobase de la souche primitive en territoire de Zongo sur la Bembe qui fut la voie de pénétration des Bwaka dans le bassin de la Lua. Ce sont les groupes des Bowêko dirigeant Gomoru et des Bombura dirigeant Yagbele. Ils fusionnent avec les Mono. Il n'y a guère que les Mongwandi pour lesquels les Bwaka ont peu de sympathie; avec les Mono et les Banza ils arrivent facilement à faire bon ménage.

Nous pouvons déjà constater que les Bobase, ceux-mêmes qui prétendent descendre directement du patriarche, ceux qui se disent les Bobase par excellence (dans ces groupes *tous* les indigènes indistinctement se disent Bobase à la première question qu'on leur pose sur leur qualité), font preuve de bien peu de cohésion. L'identité de dénomination qui n'est certes ni tribale ni clanique ne crée donc entre ces différentes communautés qu'un lien qui n'est guère plus qu'une pure étiquette.

Y en aurait-il d'autres que nous ne découvrons pas? Il est permis d'en douter. Si réellement il en existe, nous aurions affaire plutôt à des sociétés secrètes, étant donné que les liens qui unissent leurs membres sont tellement dissimulés!

En tout cas il n'y a entre ces collectivités ni communauté d'intérêts, ni communauté de sol, et entre plusieurs d'entre elles ni même relations de voisinage.

Là où ces communautés forment une agglomération d'une certaine étendue, nous rencontrons une juxtaposition, sans fusion ni organisation. On nous dira qu'ils ont une certaine notion du pouvoir politique, vu les nombreuses compétitions qui s'élèvent entre eux pour être

chef. En réalité ces prétentions sont d'ordre purement négatif. Ainsi Kungbwa ne veut être chef que pour ne pas avoir à obéir à Gidiba; il en est de même de ce dernier et de Bitika.

Qu'ils veulent réellement assumer la charge de commander au compétiteur, c'est le moindre de leur souci. Tout le monde ne veut commander que parce que personne ne veut obéir. Cet état d'esprit dénote l'absence de vrais chefs au cours de leur histoire antérieurement à notre occupation. En tout cas, ils n'ont jamais cité un nom.

Au cours de ces dernières années, ils n'ont connu que les chefs à caoutchouc. Actuellement sur 25 Bwaka il y en a un qui se dit chef, 2 ou 3 qui veulent être Capita, 4 ou 5 pistonniers, policiers, candidats messagers.

Nous pensons qu'à vouloir prolonger nos recherches pour trouver des dépositaires du pouvoir possédant des titres d'ordre indigène, nous risquons de laisser affaiblir parmi eux le sentiment et le respect de notre propre autorité. Nous ne pouvons nous conformer au Décret sur les Chefferies qu'en appliquant l'alinéa 2 de l'Art. 9 en ce qui concerne le Bwaka.

PROPOSITION concernant les Bobase du groupe primitif (ceux que nous avons dénommés de 1<sup>ère</sup> classe)

a) Les Bongandi, les Bombura, les Bokama forment une agglomération dont nous avodonné le chiffre de la population.

Gidiba semble le plus qualifié pour remplir le rôle de chef investi.

b) Les Boganamɔ-Bodigina comprenant des Bobisi et Bogira forment 3 hameaux comptant :

H	F	E	T
141	186	255	562

Sewa qui est leur dirigeant actuel, n'a nullement l'étoffe d'un chef. Le groupe n'est guère étoffé non plus. Lui réunir les autres Bobisi qui vivent à plus de 30 km au nord? Il ne faut pas y penser, encore moins les Bogira qui se trouvent à plus de 60 km, dont le groupe qui compte :

H	F	E	T	a le rang de chefferie.
92	95	108	295	

Sa situation doit être régularisée en ce que Mambongi qui figure comme chef doit être régulièrement investi comme successeur de Goyongo et qu'une nouvelle délimitation de la chefferie doit avoir lieu, vu que les indigènes qui en font partie se sont déplacés depuis l'ouverture de la route auto sur laquelle ils sont venus s'installer.

## **2<sup>ème</sup> Classe des Bobase**

Elle est de beaucoup la plus nombreuse et comprend les descendants issus de l'union de Base avec des femmes prises sur terre selon la coutume commune. La plus connue s'appelle Tokura et appartenait au groupe des Bokonga.

### ***Légende***

Base était parti à la chasse; au cours de sa randonnée, il rencontra une femme très belle qui écrasait du ngula à l'entrée d'une caverne. Base lui fit des propositions de la prendre pour épouse. Elle lui fit remarquer qu'il devait compter avec ses frères qui vivaient à l'intérieur de la caverne et lui demanda de revenir le lendemain pour lui donner le temps de mettre ses frères au courant de l'affaire. Base fut fidèle au rendez-vous. Les frères de Tokura qui jusqu'alors portaient leur sexe caché dans une moitié de calebasse réclamaient des pagnes-sexe en

écorce d'arbre (tulu) pour la dot de celle-ci. Base promet et revint bientôt avec la marchandise exigée. Armé d'un bâton, Base fit sauter les cache-sexe enalebasse et remit à chacun un pagne en "tulu".

Les principaux groupes de cette classe sont:

- |                              |                              |
|------------------------------|------------------------------|
| 1. les Bokuda et Bonzali     | 6. les Bobindu et Bombisa    |
| 2. les Bobabili et Bobakundu | 7. les Bokokore et Bobadjoro |
| 3. les Bobadono et Bombauli  | 8. les Bosemboa              |
| 4. les Bogindi et Bowékara   | 9. les Bosumoka              |
| 5. les Bokada et Bowésongo   | 10. les Bowara               |

Il est fréquent parmi les Bwaka de donner l'énumération des groupes apparentés (parenté spirituelle ou charnelle) par paire. Souvent aussi ils font intervenir deux jumeaux comme origine de ces groupes appariés et constamment en lutte entre eux.

### **Les Bokuda et Bonzali**

Les Bokuda-Bonzali se présentent comme les premiers descendants de Base par sa femme Tokura. Ho-Kuda : celui qui apparaît, sort vite, au début.

Sekuda est donc le nom de l'ancêtre; ils disent quelquefois Sembakuda.

Une première scission se produisit parmi sa progéniture et les membres de ce premier schisme prirent le nom de Bonzali.

Les Bokuda authentiques (ne ti yè) se partagent en deux lignées (nu pere).

La 1e lignée (nu pere kpo) comprend les :      la 2e lignée (mbe nu pere);

BOKUMBIA	BOYEMBE
Boguse	Boperewa
Bokobanda	Bodereduma
	Boyadabu

Il y a exogamie entre les familles d'une même nu pere, mais pas entre les familles des nu pere différentes. Des Bokobanda prennent des Boyembe et vice versa. Cette distinction n'a qu'une importance théorique, idéale et schématique.

Au point de vue géographique et de la distribution territoriale, il ne se semble pas qu'il est tenu compte de ces distinctions. Nous constatons un mélange fantaisiste dans chaque agglomération. Il semble que chacun se trouve ici ou là parce qu'il y a été amené par les circonstances ou ses pures convenances personnelles.

Les Bokuda sont actuellement répartis entre trois agglomérations principales et trois ou quatre hameaux. Elles sont loin de se trouver dans la même région. Désignons les provisoirement par le nom de leurs dirigeants actuels.

#### 1° Village Mindu

Situé près de Gemena. Comprend des familles des deux lignées et même des Bonzali et aussi quelques représentants d'autres clans qui se trouvent chez leur yamba (oncles maternels).

Population : H    F    E    T  
                  135  133 152420

Le fond de la population de ce village se trouvait il y a une vingtaine d'années aux environs de Bokula; donc près de la Mongala.

A cette époque (celle du caoutchouc) c'est un certain Simongo qui remplissait les fonctions de "Mokonzi" disent-ils; ce qui signifie parmi les Bwaka, c'est lui qui, le premier osa se présenter aux Agents de l'Etat et fut chargé de mettre ses frères au travail de l'époque.

Les Bokuda progressèrent graduellement vers l'ouest, eurent des établissements aux environs de Karawa, rives de la Libala, passèrent ensuite aux sources de la Banga-Melo (Bakata). En 1918 ils furent amenés par l'Administrateur de Bwado à l'emplacement actuel. Entre-temps Simongo était mort. Son fils Mindu prit la direction du groupement qui en 1922, quand nous l'avons connu, ne comptait guère plus d'une cinquantaine de contribuables. Depuis il s'est étoffé d'individus venant d'un peu partout, même de Karawa. Il en reste encore en assez grand nombre.

Mindu est un Bobania, tara be (cadet) comme disent les Bwaka. Depuis 1924 un petit hameau de Bokuda est venu se former à quelques km au sud du village de Mindu. Le dirigeant Gubu appartient à une autre lignée, est de la famille première : les Boyembe. Jusqu'en 1924, ils vivaient avec les Bodetoa à 15 km à l'est de l'ancien poste de Kalo. Gubu demande à descendre pour se rapprocher soi-disant de ses frères les Bokuda de Mindu. Il est évident que ce n'est qu'un prétexte pour se soustraire à l'autorité de Duwa, chef investi des Bodetoa.

Les dispositions de Gubu pour se soustraire à Mindu si ce dernier était un jour reconnu comme chef investi sont des plus problématiques.

Population du hameau Gubu :	H	F	E	T
	50	41	140	231

### 2° Village Takwemo

A 25 km au sud des villages du hameau Mindu-Gubu, passés plusieurs villages de Bodigia et Bombakabo, nous trouvons un autre groupement de Bokuda qui ont pour dirigeant Takwemo. Il y a longtemps qu'ils sont séparés des Bokuda du groupe Mindu.

Les anciens se souviennent des grandes lignes de leurs pérégrinations. Partis du nord des sources de la Lua Vindu, ils sont descendus sur la Libala (Karawa), passèrent successivement à la Debe, à la Bakata, à la Mambonga, à la Gobanga, à la Hendeke (aux environs de Budjala). Là à l'approche des blancs, ils reprennent en vitesse la direction du nord, atteignent la Banza. Ils redescendent vers le sud-ouest et se réfugient un moment dans les marais de la Bari; attaqués par Bwado, ils franchissent la Bari et continuent leur marche jusque vers Musa. Sur les indications de monsieur l'Administrateur Mascart, ils se reportèrent un peu à l'est de la rivière Gindo, où nous les avons trouvés en 1923. Dans le courant des années '24 et '25 ils remontèrent de nouveau un peu vers le nord, afin de s'installer en plein territoire des Bwaka. Takwemo, le dirigeant de ce groupe, est un Bokumbia, considérés par tous comme les aînés des Bokuda. Son influence n'est nullement plus considérable que celle de Mindu qui appartient à une famille cadette.

Population :	H	F	E	T
	48	59	103	210

### 3° Village Nzeka

A 50 km au minimum dans la direction de l'ouest nous trouvons un groupe de Bokuda-Bonzali, séparé de la souche commune depuis plus longtemps encore que ceux de Takwemo. Venus comme tous les autres des sources de la Lua Vindu, ils sont parvenus de bonne heure dans le bassin de la Bari où ils ont passé sous l'influence de Bwado et ensuite de Bwamanda.

Après l'époque du caoutchouc, ils se sont constitués en groupe autonome et vivent dans un coin écarté des principales voies de communication.

Population:	H	F	E	T
	66	60	80	206

A part ces trois principaux villages nous rencontrons d'autres groupes peu importants rattachés à d'autres villages au point de vue recensement. On pourrait aussi compter un assez grand nombre d'individus qui vivent dispersés au sein d'autres communautés, soit qu'ils restent là pour un an ou deux chez leur future belle-mère, dont ils préparent les plantations, soit qu'ils continuent à habiter chez leurs beaux-frères, soit qu'ils aient renoncé à leur village après la mort de leur père pour venir se réfugier chez leurs oncles maternels (yamba), cas très fréquent. Il reste beaucoup de ces Bokuda isolés en région de Karawa, parmi les Bogilima et les Bomele; on nous a même assuré qu'ils sont encore nombreux parmi les populations jadis soumises à Otto-Banza.

Comment organiser cette poussière? Pouvons-nous espérer qu'ils se déplaceront jamais spontanément pour se rapprocher les uns des autres? Nullement! Ils le voudraient que nous ne puissions pas l'autoriser. Ces déplacements ne pourraient pas se réaliser sans bousculer les voisins de ceux auprès desquels ceux qui se déplaceraient viendraient s'installer. Ainsi que les Bokuda de Tekwamo et de Nzeka veuillent se déplacer (rejoindre ceux de Mindu?) il faudra leur faire de la place en délogeant ses voisins les Bodigia. Pour caser ces derniers, il faudra en bousculer d'autres. Alors on pourrait justement parler de chaos! Nous devons partir du principe que tout le monde doit rester sur place; sauf de très rares exceptions, quand ils se déplaceront spontanément et qu'il s'agira de groupes minuscules. Il n'y aura d'autres alternatives que de consacrer en partie du moins l'autonomie actuelle ou d'essayer de grouper un peu en prenant pour bases les relations de voisinage???

- D'abord nous pourrions réunir les groupes Gubu et Mindu sous l'autorité de ce dernier. Il est vrai que cette autorité n'est pas très ferme dans son propre village et qu'au début Gubu ne verra pas d'un très bon oeil que Mindu lui donne un ordre quelconque. Il n'est cependant personne qui soit plus qualifié que lui, personne qui désire assumer les fonctions de chef de ces groupes de Bokuda, autre que Mindu. Cette réunion nous donnera :

H	F	E	T
185	174	301	660

C'est à peu près tout ce qu'on peut avoir en pays Bwaka; au-delà de ce chiffre, on dépasse le potentiel de ceux que nous aurons à investir comme chefs.

- Le groupe Takwemo est assez insignifiant; il a comme voisin des frères Bobase (Bobabili), dont nous traiterons au chapitre suivant et nous examinerons dans quel sens pourrait se faire l'union de ces éléments.
- Le groupe Nzeka, comme nous l'avons dit, se trouve dans un endroit assez écarté; on passe assez rarement par la piste dont il assure en grande partie l'entretien??? (Bwamanda-Tandala). A vouloir le déplacer nous rendons les communications entre ces deux points encore plus difficiles. Ses voisins les plus proches sont les Bumbia de Tandala. Il n'y a guère d'affinité entre Bumbia et Bokuda, et Tandala n'est guère capable d'annexer de nouveaux administrés à ceux dont il a la charge.

### **Les Bobabili et Bobakundu**

*Légende* : Sebabili est né le même jour que Sekuda, même plusieurs heures avant lui. Sa mère serait une Botuzu. Celui qui fut chargé d'aller annoncer l'heureux événement à Base, s'attarda dans les plantations à manger le fruit appelé par les Bwaka kore. Entre-temps Sekuda avait mis aussi un enfant au monde; le messenger chargé d'avertir Base de cette naissance ne traîna pas en route et arriva avant celui qui était chargé et parti avant lui pour annoncer la naissance de l'enfant de la Botuzu. A cause de ces circonstances Base donna à celui qui est né après mais dont la naissance fût annoncée la première le nom de Sekuda: Ho kuda (paraître avant). Le fils de la Botuzu fut appelé Sebabili, parce que le messenger chargé de sa naissance prit le chemin des plantations ( bili : plantations en jachère).

Les Bobabili se donnent aussi le nom de Boguru, qui est le plus communément usité. Sobriquet qui signifie: ceux qui ont du mépris pour leurs frères. Les premiers qui se séparèrent du groupe primitif prirent le nom de Bobakundu. Kundu est la partie de forêt qui sépare deux plantations. Un Bobabili trouva un jour une femme cachée dans un endroit semblable, en eut une descendance nombreuse, son nom consacra son origine.

Les Bobabili se répartissent en plusieurs familles :

- Les Boyuwa,
- Les Bobandokole/ Bomberefo,
- Les Bobabu,
- Les Bobakuli etc...

Les Bobabili forment en ce moment deux agglomérations : l'une placée sous la direction de Wali, est installée pour le moment à environ 10km au sud de la Haute Bari sur la route Gemena-Bozene.

Wali est Boyuwa quoique les Bomberefo soient les aînés, disent-ils généralement. Comme ce fut généralement le cas parmi les Bwaka, il arriva à la tête de ce groupe, parce qu'il préféra de se présenter aux blancs au lieu de prendre continuellement la fuite à leur approche; il fut récompensé par quelques cadeaux consistant en armes et défroques et s'employa à amener ses frères au recensement. Son groupe fit partie de la masse concentrée aux environs de Bwado vers 1907 à 1912. Après le décès de Bwado en 1913 le groupe émigra vers le sud, comme ce fut le cas pour bien d'autres. Wali avait l'air jadis de jouir d'une certaine influence surtout à l'époque où il n'y avait point grande chose à demander à l'indigène que de payer l'impôt et à dégager tant bien que mal la piste qui passait par le village une fois ou deux fois l'an.

Il se fait vieux et infirme et nous ne pourrions plus guère utiliser que sa bonne volonté qu'il ne parvient pas à imposer à ses indigènes. Cependant tant qu'il vit, il sera inopportun de le remplacer.

Population:	H	F	E	T
	280	385	558	1253

Si ces Bobabili-Bogoro sont constitués en chefferie, il faudra bien leur adjoindre les Bokuda de Takwemo. Accepteront-ils sans protester la combinaison? C'est peu probable. Cependant ces derniers sont si peu nombreux qu'ils ne peuvent pas prétendre former une chefferie à part. S'ils ne consentent pas à être annexés aux Bobabili, qu'ils rejoignent le groupe de Mindu. Voir page précédente.

Nous trouvons un autre groupe de Bobabili à plus de 100 km de là, aux environs de l'embouchure de la Pakila. Dirigeant Kingombe. Personne ne se souvient de la date de la

séparation. Ils n'ont comme voisins que des Bominenge et des Furu, avec lesquels ils n'ont que les rapports ordinaires entre Bwaka: échange de femmes.

Population:	H	F	E	T
	70	110	173	353

C'est peu pour constituer une chefferie.

Les Bobabili-Bobakundu se trouvent éloignés de l'un et de l'autre groupe de Bobabili-Bogoro. Ils n'étaient d'abord représentés que par deux petits hameaux installés sur la route Gemena-Bozene à proximité de Tandala. Depuis 1924 un autre groupe relevant jadis de Budjala est remonté plus au nord et a choisi un emplacement dans les environs mais à bonne distance; les Bwaka aimaient avoir de l'espace libre entre eux; ainsi, disaient-ils, on évite les disputes. Dowe le dirigeant de ce groupe porte la médaille de chef investi; la situation de la chefferie doit être révisée au moins au point de vue territorial et aussi au point de vue composition en lui agrégeant officiellement les deux hameaux primitifs. Dans ce cas il ne se présentera pas de difficulté.

Naturellement nous n'avons pas à compter sur Dowe pour ne remplir aucun office d'ordre de police par exemple. Dans ce coin, la pratique de l'épreuve de poison sévit avec une fréquence extraordinaire; les Bwaka font évoluer cette coutume dans le sens de l'exploitation et de l'escroquerie des peureux et ils sont encore légion. Jadis on payait souvent de sa vie quand le poison avait découvert la culpabilité de quelqu'un. Maintenant on se contente de bonnes espèces sonnantes.

Dernièrement un cas semblable se présentait parmi les administrés de Dowe qui ne quitte guère sa chaise longue. Je lui signalais qu'il devait rechercher les prévenus et me les amener. Je n'ai garde de m'en occuper, me répondit-il; pour que les pistonniers que j'y enverrai reçoivent des flèches ou des coups de lance? Vous pouvez y envoyer vos soldats! Mais tu es chef médaillé? Tu dois faire la police parmi tes indigènes. Blanc, ils sont trop méchants. Aux yeux de Dowe et de bien d'autres, la médaille de chef investi n'est guère que le signe d'une distinction honorifique. Ou bien ils l'utilisent exclusivement à leur profit personnel. Ils n'y tiennent que parce que, à leurs yeux, elle leur confère un droit sur l'ivoire, leur sert pour attirer les cadeaux des commerçants, quand leurs indigènes ont fourni quelques paniers de produits et s'entourer d'un plus grand nombre de jeunes femmes que les simples particuliers. Qu'ils aient le moindre souci de la communauté? On n'en voit pas d'exemple. Certes ils sont toujours disposés à la partialité envers leurs propres familles; ce qui ne contribue nullement à la bonne harmonie entre les divers éléments d'une chefferie.

Population :	H	F	E	T
	243	290	439	972

Nous nous rendrons prochainement sur place pour déterminer les limites de la chefferie; question qui les occupe très médiocrement; du moment qu'ils trouvent du terrain boisé aux environs de leur huttes pour y répandre leurs graines de maïs, ils sont satisfaits. Ils sont là, venus d'un peu partout, ils sont toujours prêts, si on les prend individuellement, à se diriger de n'importe quel côté, s'ils espèrent trouver mieux, ou plutôt s'ils espèrent échapper au mauvais sort qui les poursuit. Leur vie morale, ne se mouvant que dans un sens négatif, en quelque façon en reculons; ce qui détermine leurs démarches ce n'est pas l'appât d'un mieux-être, mais la peur d'un mal, 99% imaginaire. On ne peut mieux les comparer qu'à des moteurs qui tournent à vide et en sens inverse.

## Les Bobadono et Bombauli

Les Bobadono et Bombauli forment une importante fraction du groupe Bobase. Les Bombauli sont à leur égard dans la même situation que les Bonzali par rapport aux Bokuda et les Bobakundu par rapport aux Bobabili.

Les Bombauli représentent le premier essaim qui s'est séparé et a adopté une dénomination différente. Tous sont unanimes à proclamer leur identité originelle, mais personne ne se souvient de la date de la séparation. A-t-elle eu lieu de ce côté de l'Ubangi?

Les Bobadono sont les plus avancés dans la direction ouest et sud-ouest.

Ils se répartissent en :

Bobago	Bogare
Bototo	Bombiti
Bominenge (diff. du grand groupe qui se réclame de Wêse)	Bowendubu
Boyoro	Bobanu
Bongudu	Bobakira
Bomboso	Botuwa etc.

Dans quel ordre doivent se placer ces subdivisions? Ils n'en savent rien eux-mêmes, ou plutôt ne s'en soucient nullement. Leur unique détermination, c'est vivre autonomes sur un pied d'égalité.

Il n'y a pas longtemps qu'ils se trouvaient au nord de la Lua vers les sources venant des régions de la Libia (ils citent les rivières Likenze, Ligala, Pukulikora, Mafumo, Zuluba (source Lua-Vindu), Ngoro, Damba, Bomi (Shua) où ils rencontrèrent Bwado, Bari). Ils restèrent un certain temps avec Bwado. Déjà avant la mort de ce dernier, ils avaient continué leur marche, mais s'étaient séparés; les uns se dirigèrent vers la Kerengo, (Wali actuel), les autres prirent la direction de Pakila, pour aller trouver un des leurs, nommé Bombi-Sadi, qui ayant servi le Banza Mbiaro, possédait des armes à feu, le nouveau dieu de l'époque.

Ils n'avaient pas tous abandonné Bwado; en 1922, nous en avons encore trouvé quelques-uns auprès de son successeur Banza. Pour le moment l'exode est terminé.

Vers 1918 une chefferie fut constituée avec les Bobadono, qui s'étaient arrêtés vers l'embouchure de la Pakila. Le prénommé Bombi-Sadi reçut l'investiture qui le confirmait chef selon la coutume. Il y avait longtemps que son prestige s'était évanoui; il n'était plus le seul à posséder le fusil et on ne regardait plus comme un acte héroïque de se présenter devant un blanc. La chefferie n'a donc jamais existé que sur papier. Les différents dirigeants des autres groupes que celui de la propre famille de Sadi, traitent avec lui d'égal à égal; Sadi se soucie du reste très peu s'ils existent. Il vit comme un indigène quelconque.

Les choses auraient-elles marché autrement si l'on avait fait un autre choix? C'est peu probable; à moins qu'on ait trouvé quelqu'un qui eut été doué de qualités personnelles exceptionnelles. Ces groupements s'étaient produits aux hasards des circonstances, manquaient totalement de la moindre trace de la tradition.

Gagnerons-nous quelque chose à remplacer Sadi par un autre plus apte? Où trouver le chef capable de mettre un peu de cohésion entre ces petites communautés autonomes? Tous ces dirigeants se valent : ils sont aussi insignifiants les uns que les autres. Choisir en dehors de ceux qu'ils appellent "les hommes des blancs" parmi les représentants de la vie indigène intime ceux qui sont plus des "meneurs" que des chefs, nous devrions user de contrainte, pour leur faire accepter l'investiture.

Nous trouvons deux agglomérations de Bobadono sur la route Gemena-Bozene non loin de la rivière Debe, entre les Bodigia de Gangala et les Bumbia de Tandala. Ils faisaient jadis partie avec les Bobadono de la Pakila du groupe Bwado; ils en sont donc séparés par plus de 30 km. Quoique voisines les deux communautés de la Debe, qui ont chacune un dirigeant indépendant entretiennent entre elles des rapports qui sont loin d'être empreints de cordialité et de bonne entente. Jalousie et querelles très fréquentes.

Il n'y a que la force pour leur faire accepter un chef commun, notre intervention armée aurait certainement pour effet de disperser ces deux agglomérations qui jusque maintenant malgré leur rage d'autonomie se développent et travaillent, précisément en utilisant cet esprit de jalousie et d'émulation entre eux.

Nous rencontrons encore les Bobadono plus au sud, vers les sources de la Ngiri, très métissés de Banza, qui font partie de la chefferie dite des Lingo, chef Ambo. (Cette chefferie est composée d'éléments très variés; parmi lesquels à cause de cette même variété, il s'établit un certain équilibre.) C'est celle qui présente davantage l'apparence d'une chefferie.

Population :	H	F	E	T
Bobadono-Pakila (Sadi)	273	295	729	1297
Bobadono-Debe	174	160	336	670

Les Bombauli forment la première subdivision qui s'est séparée des Bobadono. Il y a longtemps que la séparation a eu lieu. Ils constituent en ce moment deux communautés distinctes installées sur l'ancienne route Gemena-Karawa sur la Bakata. En 1922 nous les avons trouvés sur la route Kalo-Mindu, un peu au nord de l'emplacement actuel de Gemena; ils avaient émigré depuis peu d'années de la région de Karawa. Ils ont été les derniers à utiliser les abris dans les arbres pour la protection des femmes et des enfants. Les exploits de Nengo qui dirigeait souvent ses fusils dans la direction de ces abris les amenèrent à les abandonner, ainsi que le voisinage de Nengo.

Quand nous avons connus les Bombauli en 1922, ils étaient encore très peureux, ils n'avaient bâti que deux hameaux, où on ne voyait guère de monde quand on les traversait. Une cinquantaine au maximum payaient l'impôt. Peu à peu ceux qui vivaient isolés dans les plantations ont rallié l'une ou l'autre des deux communautés installées non loin de l'autre mais qui maintiennent jalousement leur autonomie. Chacune a son dirigeant qui n'est guère qu'un nom autour duquel on se groupe. On est Bombauli de Bapwa ou de Babuku; c.à.d. que c'est à la suite de l'un ou de l'autre qu'on vient payer l'impôt et qu'on exécute les diverses prestations demandées à la population. L'intervention de Bapwa et de Babuku, dans la vie interne de la communauté est de plus réduite. Une fois libéré du souci de l'impôt et des autres réquisitions chaque individu vaque à ses affaires à sa guise. Dans la vie normale ces dirigeants ne se distinguent guère de la masse. Ils doivent eux-mêmes entretenir les plantations et chasser et pêcher, s'ils veulent augmenter leur menu d'un peu de viande ou de poisson. Ils ne participent à l'apport de la chasse ou de la pêche de leurs administrés que contre paiement, sauf dans le cas d'un rapport d'amitié ou de prévenances mutuelles. Le voisinage du Centre Commercial de Gemena et de Karawa ne fait que contribuer à accentuer chez les Bombauli cet esprit individualiste de «chacun pour soi » si conforme à la mentalité générale des Bwaka.

Population :	H	F	E	T
Groupe Babuku	84	66	118	268

Il serait souhaitable d'amener ces Bombauli à se constituer en une chefferie. Mais le moyen de les y décider?

Il ne faut pas compter sur l'un ou l'autre de ces dirigeants pour s'imposer à l'ensemble du groupe; je suis du reste persuadé qu'aucun d'eux ne voudrait tenter l'aventure. Ou bien il sera toujours au bureau pour réclamer notre aide et appui. Nous devons nous substituer à lui dans une telle mesure que je ne vois pas ce que nous pourrions gagner au change. Le résultat le plus certain c'est le trouble que nous allons jeter, non seulement dans la communauté qui ne voudra pas se soumettre, mais aussi dans l'autre. Il est à craindre que nous aurons à réprimer des querelles sanglantes; le moins qui puisse arriver, ce sera la dispersion des indigènes pour un temps assez long en forêt.

Trouver un candidat qui pourrait réunir les suffrages des deux groupes? Il est encore à naître. Nous avons la conviction que parmi les Bombauli il n'y a pas d'espoir de trouver en ce moment le personnage qui accepterait de se présenter comme le chef des deux groupes.

A défaut de coutumes anciennes établies concernant un pouvoir politique même embryonnaire, pouvons-nous faire mieux que d'utiliser les habitudes récentes contractées par ces communautés vers la reconnaissance de chefs qui à leurs yeux, ne sont que des délégués du pouvoir occupant? A trop vouloir patronner une autorité émanant des indigènes eux-mêmes, nous risquons de détruire le prestige qui entoure encore la nôtre. C'est la seule que le Bwaka respecte; a-t-il tort? (Nous ne parlons ici que d'une façon absolument concrète, nous plaçant exclusivement en face des circonstances locales, ne tenant compte que de la question du fait.) Comment sauvegarder la question de droit, le but de la politique étant de maintenir l'ordre et la tranquillité publique et d'assurer la paix générale? Il ne faut pas que notre essai d'organisation de ces groupements soit une cause de troubles qui pourraient s'étendre plus que nous pensons. Il y a des mouvements à craindre : les surprises de la contagion des foules!

### **Les Bogindi et Bowêkara**

Les Bogindi et Bowêkara forment une lignée distincte (nu pere). Les Bogindi qui prétendent être les aînés sont les moins nombreux. Les principales subdivisions sont les suivantes :

Les Bodokoli

Les Bogbazima

Les Bongabo.

Ils affirment tous sans exception que Segindi est un des premiers descendants de Base.

Nous ne trouvons actuellement que deux communautés de Bogindi et de peu d'importance: l'une est installée aux sources de la Tamba, l'autre à l'extrême nord-est du territoire non loin de Loko, donc à plus de 150 km de distance l'une de l'autre. Il n'existe du reste plus aucun lien entre elles.

Les Bogindi de la Tamba qui avant d'arriver à cet emplacement avaient fait partie aussi du groupement de Bwado furent constitués en chefferie en 1919. Un bon nombre de Bowêkara leur furent annexés; le chef Mboza mourut en 1924. En 1925 le village fut troublé par un meurtre (passionnel) commis par un Bogindi sur la personne d'un Bowêkara. En signe de solidarité les Bowêkara abandonnèrent le village pour aller rejoindre leurs frères installés plus au sud. Les Bogindi restés seuls ne forment plus qu'une communauté peu importante.

Population : H F E T

Ils se trouvent à proximité d'autres Bogbase (le groupe Kumbwa-Gidiba voir pp.4-6), mais ils n'accepteront jamais leur être rattachés. Ce voisinage est de date trop récente et la croyance en leur origine commune trop lointaine n'établit entre eux aucun lien réel d'ordre politique. S'il faut néanmoins les constituer en chefferie séparée, il n'y a qu'à investir le frère de Mbonza, le nommé Zau. Il ne serait pas étonnant que dans deux ou trois ans lorsqu'il y aura lieu de rebâtir le village, ils se déplaceront pour se rapprocher de la route carrossable actuellement en construction entre Bwado et Libenge. Les Bogindi de la Loko forment avec un mélange de Bokarawa une chefferie placée sous l'autorité de Lukusu. Au fond elle ne représente qu'un village dont le capita a été médaillé.

Population : H F E T  
118 128 227 473

Les Bowêkara sont actuellement tous rassemblés en plusieurs hameaux situés sur la route Bari-Bongi (tronçon Tamba-Lua). Les uns occupent cet emplacement depuis une dizaine d'années, les autres plus récemment venus de la rive droite de la Lua (territoire de Libenge), les autres du nord de la Lua (territoire de Bosobolo), d'où ils sont descendus avec Balubi qui avait été investi sous-chef de Kangayani. Ce dernier avait appris à l'école mongwandi la manière de s'imposer aux Bwaka. Balubi semblait qualifié pour être proposé à l'investiture de chef des Bowêkara, bien moins par des titres d'ordre indigène que par ses aptitudes personnelles. Nous pensons formuler ces propositions en ce moment et voici que nous apprenons sa mort. (Cfr addenda : Les Bonwêkara pp 41.)

Nous ne voyons pas pour l'instant celui qui pourrait avec quelque chance de succès être désigné pour remplir les fonctions de chef des Bowêkara. Il est plus que probable que chaque groupe, venu de directions différentes, sera bien décidé à maintenir son autonomie. Ils consentent facilement à se juxtaposer tout en maintenant des distances entre eux; quant à reconnaître une subordination c'est tout autre chose. La simple attraction sociale n'implique pas la sujétion d'ordre politique. Nous nous rendons prochainement parmi eux, pour examiner la situation telle qu'elle se présente après la mort de Balubi.

### **Les Bokada et Bowêsongo**

*Légende* : Un enfant de Base s'amusait à jeter des pierres aux passants et à saisir le pilon aux femmes et pendant cette distraction à regarder leur sexe et à y porter la main. Base lui adressa des observations en disant : "Mo de mo ne marra kada" (tu fais des choses indécentes), d'où lui vint son nom de Wêkada. Base se désintéressera de cette descendance.

Les Bokada sont dispersés aux quatre coins du territoire. Nous en trouvons d'abord un groupe au nord sur le tronçon de la route d'auto Paka-Libia, dirigeant Pombo :

H F E T  
77 67 81 225

Plus au sud sur la piste Bokode nous trouvons deux hameaux qui ont respectivement :

Sombo : 40 36 47 123

Yola : 18 33 29 80

Ces trois groupes appartenaient autrefois aux territoires de Bosobolo ou de Zongo; ils ont choisi chacun un emplacement à leur guise, en évitant de se mettre trop près les uns des autres, afin de bien manifester leur volonté d'autonomie.

A Bosobolo ils vivaient de la sorte divisés en petites communautés sous le haut commandement de Kangayani. Ce dernier disparu, tous ces capitais prétendent ne recevoir des ordres que de l'Administration directement. Il n'existe rien dans leur tradition qui puisse servir de ciment pour obtenir la cohésion de ces éléments.

Nous trouvons d'autres Bokada à l'extrême sud-est du territoire parmi les Bobilisi ; ils ne sont que très incomplètement recensés.

Nous comptons : H F E T  
57 66166289

Là ils vivent dispersés par groupes de quelques cases, il en reste certainement autant à recenser.

Est-il opportun d'employer la force pour les amener au recensement? Nullement, l'appareil militaire trop imposant ne contribuera qu'à les apeurer d'avantage. Il faut les traiter en même temps que les Bobilisi auxquels ils sont assimilés. Ils sont cependant très catégoriques dans leur affirmation, quand ils assurent appartenir au groupe Bobase et être apparentés aux Bokada du nord dont ils connaissent l'existence sans plus avoir de relations avec eux. Il faudrait pouvoir passer quelques mois au milieu de ces populations. Les apparitions rapides, en vitesse, que nous avons été obligé de faire parmi eux ne peuvent que les confirmer dans leurs dispositions de se tenir en marge du reste de la population. Quand ils verront que nous sommes bien décidés à obtenir d'eux ce que les autres Bwaka nous accordent, ils céderont aussi.

Enfin nous trouvons encore des Bokada à l'extrémité sud-ouest du territoire non loin de Musa. Ils vivent très dispersés dans leurs plantations, bien qu'ils possèdent parmi eux Wêkada, celui qui perpétue l'ancêtre. Le prestige que ce dernier croit posséder ne lui sert pas beaucoup pour s'imposer à ce troupeau dispersé. Ces Bokada n'ignorent pas l'existence de leurs frères qui vivent en région de Karawa (Bobilisi). Ils en sont séparés depuis si longtemps qu'ils ne songent guère à les revoir. Les conditions d'existence sont assez différentes de part et d'autres.

Leur recensement accuse : H F E T  
102 124 288 514

Il est plus que probable qu'ils ne sont pas tous recensés.

Les Bowêsongo forment un rameau des Bokada qui s'est séparé depuis très longtemps du tronc commun. Ils se sont donnés une autre dénomination pour bien donner à entendre leur désir d'autonomie dont ils jouissent depuis longtemps. Ils vivent dans le voisinage des Bokada du nord, mais n'accepteraient nullement d'être rattachés à l'un ou l'autre de ces groupes.

Population : H F E T  
52 50 70 172

### **Les Bobindu et Bombisa**

Au dire des Bobindu ils ne sont que les cousins des Bobase. D'après eux Zukusu est descendu du ciel avec sa femme Binda Binda et aurait donné naissance à Base et à Wêbindu.

Les Bobindu sont peu nombreux, la plupart se trouvent avec le chef Iti, passé du territoire de Libenge (rive droite de la Lua) en 1924. On en rencontre individuellement dispersés parmi les Bowêkara et les Bozoko de Dabwi. Il paraît qu'il y en a même chez le chef Wenga (territoire de Libenge).

Les Bombisa qui autrefois se trouvaient sur la route de Yembongo, un peu au-delà de Bwamanda, sont venus s'installer dans le voisinage de Iti, non pas tant pour rechercher Iti que pour éviter Bwamanda et échapper aux travaux de la route.

Ils accompagnent cependant Iti et prennent part aux travaux de route du tronçon Tamba-Lua. Vu l'élan général, ils n'oseraient pas faire autrement. Comme Iti ne craint pas d'avoir recours à la manière forte, il jouit d'une certaine influence dans son village. Il n'y a donc qu'à le maintenir à la tête des Bobindu, sans nous enquérir de ses titres au point de vue indigène. Pour régulariser leur situation, il est nécessaire de procéder à la délimitation de la chefferie. En 1924 ils n'ont fait qu'opérer le mouvement dont les Bwaka sont coutumiers. Ils ont émigré d'une rive à l'autre de la Lua-Vindu sans s'inquiéter de la superficie de terrain dont ils pourraient disposer. Du moment qu'ils trouvent un emplacement qui leur convient pour dresser leurs huttes et un peu de forêt aux environs, on s'installe; on verra bien dans la suite. Ils sont encore loin de l'idée d'une appropriation foncière même collective. Ils sont de ceux qui n'ont pas en ce monde de demeure permanente.

### **Les Bokokore et Bobadjoro**

Les Bokokore ne font qu'un avec les Bobadjoro ; cette seconde dénomination n'est qu'un sobriquet adopté par une partie de cette lignée de Base.

Sêkokore était fils de Wêngunda qui lui était aussi un rejeton de Base. Un jour qu'il procédait à l'opération de la "gaza" excision des filles de son village, il arriva en présence d'une qui était particulièrement remarquable par sa beauté, il en était très ému, le couteau (djoro) lui tremblait dans la main. Ayant perdu son assurance, il passa l'instrument à son voisin lui disant : "mo ba djoro" (prends le couteau), d'où leur nom Bobadjoro. Les uns s'en tiennent à la dénomination de Bokokore, les autres préfèrent le surnom de Bobadjoro.

Les Bokokore ne forment en ce moment que deux agglomérations peu importantes, une sous le dirigeant Bogbe, qui s'est constituée depuis 1923 avec des éléments venant un peu de toutes les directions, surtout de Bosobolo.

Population :	H	F	E	T
	38	29	34	101

Ils sont installés à la rivière Banda, sur la route Bwado-Bongi à 5 km de la rive gauche de la Lua. L'autre est groupée autour du nommé Bongo ; elle a émigré des environs de Yembongo en 1924 et s'est arrêtée sur la rive droite de la Bari, non loin de son embouchure dans la Lua. Il y a donc entre ces deux groupes une bonne distance de 30 km. Tout en affirmant leur parenté, ils sont aussi obstinés les uns que les autres à vivre séparés les uns des autres. Nous autres, disait encore dernièrement Bongo, quand nous sommes trop nombreux au même endroit ou trop près les uns des autres, nous finissons par nous battre. M'enquérant pour quel motif il en est ainsi à son avis, il me répondit : les gens qui ont le 'likundu' c.à.d. en leur langage ceux qui sont 'limi' ou 'dowa' parmi nous sont encore nombreux; c'est ainsi que nous nous tenons à distance pour ne pas 'tuer' nos enfants réciproquement; car, dit-il, si quelqu'un est 'limi' ou 'dowa', il est surtout dangereux pour ses propres frères et pour leurs enfants.

Population :	H	F	E	T
	42	55	90	187

Ces groupes formeraient à peine une chefferie à eux deux.

Sauf un petit groupe qui vit parmi les Bobabili de Wali et dont naturellement le capita Boybya, traite d'égal à égal avec Wali, les Bobadgoro sont dispersés à la frontière du District des Bangala. Un petit nombre semble vouloir se grouper autour du capita Kambeya à l'ancien emplacement des Banza Bulu dans le voisinage des Bokenge. On en rencontre en territoire de Budjala au delà des Bobilisi. Là ils sont mélangés aux Banza.

### **Les Bosemboa**

Les Bosemboa ne sont plus très nombreux. Venus comme les autres Bwaka, des sources de la Lua-Vindu, ils arrivèrent dans le bassin de la Bari. C'est là, disent-ils, que sous le commandement de Bwado nous avons commencé à travailler pour les Blancs. Le dirigeant des Bosemboa était alors un nommé Ndaba; ils reçurent les fusils de Bwado.

Un jour le fils de Ndaba, nommé Gwato encore en vie, fut accusé d'avoir eu des rapports avec une femme de Bwado. Il fut tellement maltraité ainsi que son père par les gens de Bwado, que les Bosemboa prirent la fuite. Une partie passa la Lua et alla s'installer au delà de Yembongo avec Ndaba et Gwato; une autre partie franchit la Bari et poussa jusqu'aux environs de Bwamanda sous la direction d'un nommé Bombi. Depuis lors ce groupe s'est rapproché de la Bari et s'est installé sur la Mabwa. Le groupe Gwato a repassé la Lua en 1924-25, il est allé s'installer dans le bassin de la Pakila sous prétexte que Bombi n'était autrefois qu'un capita de son père, mais principalement parce que Bombi était à l'écart des routes fréquentées, qu'il y avait peu de terrain propre aux cultures des maïs, ce qui était abondant dans le bassin de la Pakila où il trouverait en plus du copal en quantité. Il s'installait à côté des Bobadono, également Bobase.

Les Bosemboa comptent :	H	F	E	T
	166	175	415	756

Ils sont plus ou moins également séparés entre Gwato et Bombi. On en trouve qui sont individuellement dispersés parmi les Bozene où ils ont pris des femmes; il ne faut pas penser à réunir ces deux groupes sans employer la violence. Si nous y parvenions, nous n'obtiendrions qu'une juxtaposition. Le régime d'autonomie continuerait comme s'ils étaient éloignés les uns des autres avec quelques querelles à la clé.

## Les Bosumoka

Les Bosumoka descendent de Sebawêre fils de Base qui suivait Wêkada. Au lieu de Bobawêre ils prirent le nom de Bosumoka qui signifierait : nombreux au combat. Ils sont également répartis en petits groupes complètement autonomes. Avant 1924 il n'y avait que le groupe Ngamo installé dans l'angle du confluent de la Bari et la Lua.

Population :	H	F	E	T
	39	61	65	165

Après 1924 trois autres groupes émigrèrent du territoire de Libenge :

1° Wiligo avec 62 73 102 237

Il est porteur d'une médaille de chef, mais sans P.V. d'investiture. Il est venu se placer aux environs de Ngamo ; ce que celui-ci regarde d'un oeil de défiance. Tant que Wiligo se contente des gens de son propre village, rien à craindre.

2° Lena avec 44 41 79 164

Il s'est installé dans le bassin de la Pakila à côté des Bosemba de Ngwato, ne trouvant pas d'espace suffisant, disait-il, à côté des autres Bosumoka.

3° Kanazu avec 31 32 33 96

Il a préféré se rapprocher des Bowara de Dadua avec qui il est en bons rapports, que avec les Bosumoka, question de convenances personnelles, échanges de femmes et de bons procédés. Dadua est d'un caractère très pacifique. Kanazu l'accepterait comme chef. Naturellement cette autorité sera des plus douces!

Enfin on rencontre une minuscule communauté non loin de Musa. Ils sont mélangés aux Lingo du chef Angbo. Il est certain qu'aucun des dirigeants actuels n'est qualifié pour remplir les fonctions de chef du groupe tout entier. Nous n'avons aucun espoir d'en trouver un qui puisse se présenter muni des titres d'ordre indigène.... Ces différents groupes ont chacun une petite à part. Parmi les Bwaka quoique les anciens sont entourés d'un certain respect, on constate que la jeune génération se soucie très peu de ce qui s'est passé dans leur groupe avant leur naissance. Ils en sont tout entiers aux soucis de l'heure actuelle. Il est inutile de rechercher à renouer une tradition qu'il faudrait reprendre en se reportant au-delà de ces quelques dernières années. Que pouvons nous gagner à ne pas tenir compte des situations acquises?

## Les Bowara

Les Bowara se proclament aussi Bobase. Leur ancêtre est Sewe fils de Base. Ils prirent le nom de Bowara parce qu'ils furent les premiers à utiliser la houe 'wara'?

Les principales familles sont les suivantes :

Bowênda Bobafongo

Boyaba Bongiro

Bobambe Bogonza

Ils sont installés sur la Magangu affluent de droite de la Tamba, où ils ont bâti un assez beau village.

Dadua semble avoir assez bien d'autorité et l'exercer d'une façon paternelle. Il est porteur de la médaille de chef, mais le P.V. préparé à son sujet n'a pas été signé.

Ils sont venus du territoire de Libenge en 1925 sous la conduite de leur chef Dadua et de son capita Mbonza. On trouve d'autres Bowara en région de Karawa, mais ces derniers, quoiqu'ils

affirment être apparentés à ceux de l'ouest, prétendent appartenir au groupe Bokenge. Ils ne savent rien de Base. Ceux de l'ouest sont cependant unanimes à se réclamer de Base. Il est probable qu'entre eux il n'y a qu'une homonymie accidentelle.

Population : H F E T

153 174 273 600

Quoiqu'il en soit de la signification de la dénomination de Bobase et de la ténuité du lien qu'elle crée entre ses adeptes, il est incontestable qu'elle n'est pas absolument arbitraire et fantaisiste. Lors des déplacements qui ont lieu en 1924 (du territoire de Libenge à celui des Bwaka) les Bobase ont accepté d'occuper la bande de terrain comprise entre la Lua et la Tamba, et sur notre invitation quelques hameaux de Bokonga sont passés dans le bassin de la Shua, franchissant la Tamba pour faire place aux Bobase. Le bassin de la Shua étant particulièrement l'emplacement des Bokonga, ce qui n'est pas exclusif ...

Les Bwaka consentent encore assez facilement à établir entre eux des relations de voisinage en reconnaissance de l'identité de dénomination. L'opération n'est qu'une simple juxtaposition. Si on table sur cette communauté onomastique pour établir entre eux une subordination politique, leur esprit démocratique et égalitaire proteste de suite. Ce ne sera que très lentement, à la suite d'une éducation progressive que nous pourrons faire acquérir de l'autorité par le dirigeant d'un groupe plus important sur un autre groupe plus réduit. A leurs yeux il n'y a qu'une seule chose qui compte : le nombre.

Dans cette masse amorphe il n'est personne qui veuille obéir. Parce qu'il n'y a personne qui soit vraiment qualifié pour commander aux autres. De par la constitution de la peuplade il n'y avait à s'imposer et à se distinguer du commun du vulgaire que ceux qui étaient revêtus de pouvoir d'ordre exclusivement magique. Ils n'en profitaient que pour exploiter la timidité et la crédulité de la masse à leur profit personnel et à celui de leur famille. Non seulement ces pouvoirs n'ont rien de commun, mais aussi ils sont diamétralement opposés à ceux qui doivent s'exercer dans l'ordre politique, qui requiert un minimum de conception du bien commun à gérer et une certaine dose de courage de commander. C'est le côté personnel du chef.

Les personnes qui jadis l'imposaient à la masse au cours de la vie traditionnelle normale des Bwaka se souciaient bien peu du bien commun et n'étaient certes pas les plus courageux parmi eux. On ne voyait pas par exemple que le Wê se mette à la tête de ceux qui allaient attaquer le village voisin (toujours par surprise et embuscade cependant). Au point de vue moral ces personnages représentaient ce qu'il y a de moins recommandable, ce qu'il y a de plus opposé à nos conceptions et à nos principes. Ils constituent encore pour le moment ce que nous pourrions appeler "impedimenta" qui retardent le progrès de la population. Toutes ces petites communautés entre lesquelles se partage la peuplade ne constituent que des corps acéphales, munis d'une sorte d'automatisme social. La seule difficulté pour constituer des chefferies avec ces éléments provient de l'absence des chefs: les Bwaka manquent totalement cet élément qu'on pourrait appeler l'élite. Ils sont tous sur le même pied.

Il n'y a d'espoir que dans la formation des chefs par une éducation appropriée; ils ne sortiront certainement de la masse que par une sorte de génération spontanée. Leur avènement ne peut être que le résultat de notre intervention positive par une instruction adaptée à leur mentalité et aux différentes circonstances locales. Là et quand les Bwaka sentiront à leurs têtes des êtres supérieurs au point de vue moral et intellectuel, ils accepteront leur

commandement ; en attendant, nous aurons des chefferies sans chefs. Deux établissements scolaires conçus sur des bases très larges et étroitement adaptées aux circonstances locales qui réuniraient un certain nombre de représentants des différentes dénominations sociales et les formeraient spécialement en vue de leur rôle social et politique, constitueraient certainement un grand bienfait pour les Bwaka. Le groupe M'BAKK'A proprement dit pourrait avoir son institut, le groupe G'BAYA aurait le sien.

Il n'y a pas de chefs? Alors il n'y a qu'une ressource : c'est d'en créer. En ce qui concerne le passé des Bwaka, nous n'avons pas à faire des 'tabula rasa', elle existe. En fait de traditions politiques, le passé ne nous livre pas grande chose. Si on affirme que jadis ils ont eu certainement des chefs (sur quelle preuve je l'ignore), nous ne pouvons répondre que dans ce cas ils sont en régression sous ce rapport. Alors nous avons affaire à un état morbide, raison de plus pour leur appliquer un remède énergique, à longue échéance peut-être (et encore pas tellement), mais certainement conforme à la raison et à l'expérience.

Si les Bwaka sont vraiment des primitifs (ce qui ne nous semble pas), nous pouvons escompter des progrès plus rapides des stimulants de l'éducation que de la poussée de l'évolution. S'ils sont des dégénérés ou peut-être des êtres noués et menacés d'automatisme routinier, notre intervention est encore plus indispensable, dans le sens de leur rééducation. Notre présence assure à ces populations l'ordre, la paix et la sécurité. C'est un bienfait qu'ils apprécient quand ils se souviennent de l'état d'hostilité permanente qui existait entre eux il y a 15 ou 20 ans. Ce bienfait est cependant plutôt d'ordre négatif; on ne se bat plus, on ne se mange plus; cela ne suffit pas; si grâce à nous ils ne sont plus l' « homo homini lupus », ils doivent être plus hommes d'action productive du bien-être après avoir été des agents de la destruction et de misère économique. Quand on les entend raconter comment ils s'entretuaient entre eux on se demande par quel miracle il en est resté et se sont multipliés. Ils l'attribuent à la fécondité de leurs femmes. Nous pouvons y ajouter la cause de leur grande moralité sexuelle et une mortalité moins grande à cause d'une moins grande mobilité. Ils se contaminaient certainement beaucoup moins que maintenant.

Bref les Bwaka méritent bien qu'on entreprenne quelque chose de sérieux en vue de leur éducation. Tout ce que nous leur donnerons dans cet ordre d'idées, ils nous le rendront au centuple.

Nous pouvons en faire des travailleurs dignes de ce mot, malgré leur réputation de paresseux (que leur font en général nos factoreriers). Au fur et à mesure qu'une inégale répartition des richesses établira dans la population un peu de différenciation, une distinction de classes sociales, nous pouvons et devons leur préparer des chefs qui seront à la hauteur de la situation nouvelle.

Les populations de l'Uele, elles, ne manquaient pas de chefs de par leur constitution sociale et traditions historiques. Nous n'avons pas cru faire œuvre inutile en ouvrant des écoles pour les fils des chefs. Nous avons pensé que les stimulants de l'éducation pourraient très bien s'ajouter aux ferments de l'évolution. On ne donne qu'aux riches. Le dénuement actuel des Bwaka les rendrait-il dignes de notre faveur? Nous avons un petit exemple qui nous montre que l'éducation ne serait pas stérile parmi les Bwaka. C'est le cas de Balubi qui jadis commanda un petit groupe de Bowêkara sous la direction de Kangayani. Il tranchait fortement parmi les dirigeants Bwaka, on sentait qu'il avait appris quelque chose à l'école de Kangayani. Il n'avait pas peur de commander, ce qui est le cas pour les dirigeants Bwaka. Ils

crient, hurlent et fulminent quand nous sommes présents; après notre départ ils se calment bien vite. Kangayani savait s'imposer sans beaucoup élever la voix. Nous comptions sur lui pour prendre le commandement de tous les Bowêkara. Malheureusement il vient de mourir. Nous pourrions encore citer le cas de Sanza et même de Gidiba sur qui les méthodes mongwandi ont également fortement déteint. Que signifient vraiment les questions de race? Les hommes sont ce qu'on les fait.

### **Les Bowêkara (voir pg. 35)**

Les Bowêkara descendent de Base par son fils Sedima. Sedima était frère de Segindi. Les Bowêkara forment avec les Bogindi une guru na (guru na kpo) issus de la même mère, pratiquent cependant l'endogamie entre eux. Les liens de consanguinité ne leur paraissent donc pas si étroits.

Les descendants de Sedima portent le nom de Bowêkara, parce que celui-ci fut enterré au sommet d'une colline : kara.

A part des Bodima qui représentent la souche, ils comprennent les Bobana, les Bobwe, les Boguruse, les Bogondio, les Bodali, les Bodukara. Les Bowêkara ont encore des frères en A.E.F., où disent-ils, ils ont été fortement décimés par la maladie du sommeil.

Après être venus, comme tous les autres, par les sources de la Lua Vindu, ils atteignirent la Pakila. Attaqués par Mbiaro, ils remontèrent jusqu'à la Lua Dekere où ils rencontrèrent Kangayani. Cette rencontre les dispersa ; une partie, en majorité les Bobwe descendirent vers le sud et après bien de péripéties s'arrêtèrent sur la rive droite de la Lua en territoire de Libenge, d'où ils sont venus en 1924; ils ont pour capita Ndigaza. D'autres en grande partie des Bobana se dirigèrent à la suite de Tambula vers Bwado, puis se fixèrent entre la Tamba et la Lua. Ils furent rattachés à la chefferie des Bogindi de Mboza, ce que Tambula n'accepta jamais. Depuis la mort de Mboza et depuis que tous les Bowêkara qui jadis étaient fixés à la source de la Tamba avec les Bogindi ont abandonné cet emplacement pour rejoindre leurs frères, la séparation doit être considérée comme définitive.

Un groupe de Bowêkara avait consenti à subir l'autorité de Kangayani, qui avait su s'attacher Balubi, investi comme son sous-chef.

Déjà en 1922, avant la décision de constituer le territoire des Bwaka actuel, les Bowêkara restés en territoire de Bosobolo, abandonnaient Balubi pour fuir Kangayani, en réalité pour échapper aux travaux routiers dont on commençait à parler. Nous parvînmes à en repêcher 26 que nous renvoyâmes à Bosobolo. Ils n'y restèrent pas longtemps ; retrouvant leurs cases en ruine et leurs plantations en mauvais état, ils redescendirent mais cette fois furent plus prudents, se cachèrent individuellement dans les galeries des affluents de la Tamba. Quand ils eurent l'assurance qu'ils ne seraient plus obligés de remonter à leur ancien emplacement, ils se regroupèrent autour de Balubi qui, pasteur sans troupeau, avait pris congé de Kangayani, dont il conservait un bon souvenir. Il savait du reste traiter convenablement ses auxiliaires.

La mort subite de Balubi est ressentie par tous les Bowêkara; il était encore vigoureux et d'âge à présider longtemps à leur destinée. D'après les indications qu'ils nous ont données, il aurait été emporté par la grippe, il fut deux jours malade. Il n'y a pas longtemps un décès si subit d'un personnage de sa qualité aurait entraîné l'intervention du Wiso (devin) et l'enfouissement de deux ou trois malheureux vivants sur son cadavre. C'est au moins une coutume dont ils peuvent se passer.

Nous avons réuni les principaux chefs de groupes et notables. Il fut facile de voir dès le début de la réunion qu'elle était présidée par un certain Bagaza et que tous s'en remettaient à lui. Il résulte de l'entretien que s'il s'appelle Bagaza, c'est lui qui est Sedima, c'est à lui qu'on doit faire hommage de la peau de léopard. Il est donc le Wê des Bowêkara.

Nous avons demandé à Bagaza s'il voulait remplir les fonctions de chef investi. Il a formellement refusé. Il a ajouté qu'il préférerait jouir de la tranquillité que de risquer de se quereller avec l'un ou l'autre des capitans au sujet des travaux. Il a désigné Serumbe le fils aîné de Balubi comme étant le mieux qualifié pour recevoir l'investiture de chef des Bowêkara.

Actuellement les Bowêkara sont répartis en trois agglomérations fixées sur la route Tamba-Lua (qui sera bientôt rendue automobilisable) à peu de distance les unes des autres. Elles ont donc pour dirigeants Serumbe fils de Balubi, Moinda et Ndigaza. Ces deux derniers acceptent de reconnaître Serumbe comme le chef investi des Bowêkara. Ils savent du reste que cette reconnaissance ne les engage pas à grande chose et qu'ils continueront à vivre chez eux comme par le passé. Il dépendra aussi de Serumbe qui est encore jeune et des directions qu'il recevra de prendre petit à petit un peu d'ascendant sur les autres groupes. Au début il ne devra leur demander que le strict minimum.

Toute l'éducation de ces chefs est encore à faire.

Population	H	F	E	T
	186	204	197	687

Il est très probable que le chiffre des enfants est très incomplet.

## II. Les Bowese

Wêse est également un des patriarches légendaires dont se réclament un grand nombre de communautés Bwaka. Elles appartiennent toutes au groupe G'baya. Plusieurs de nos informateurs faisaient indifféremment mention du nom de Wêse et Wêto; d'aucuns semblaient même le confondre avec Seto. Wê, Sê, To sont des phonèmes qui en langue Bwaka expriment des idées essentielles. Wê implique une idée de primauté; Sê, une idée d'excellence; To, une de parole, de lumière, de chaleur.

Les Bowese comprennent les Bodigia, Boyele, Bomandia, Bumbia et Bominenge. Nous n'avons entendu personne en dehors de ces groupes faire mention de Wêse comme étant leur ancêtre le plus éloigné; par contre tous ces groupes depuis les Bodigia jusqu'au Bominenge le reconnaissent comme le point de départ des générations qui leur ont donné naissance. Quand on leur demande la provenance de Wêse, ils haussent les épaules. Ils sentent sans doute confusément aussi, qu'il faut bien commencer par un premier chaînon, sans quoi on ne partirait jamais et tout mouvement serait impossible. Primum movens immobile.

Cette appellation de Bowêse n'établit donc entre ces groupes qu'un lien d'ordre simplement idéal; elle ne constitue guère plus qu'une pure étiquette. Il existe un individu du nom de Zando qui prétend qu'il est Wêse, cette prétention n'est contestée par personne, vu qu'elle n'implique aucune conséquence. Zando-Wêse vit comme un indigène quelconque, nous n'avons pas constaté qu'il était l'objet d'aucune marque de respect. Dans la réunion dont il faisait partie, quand il a déclaré sa qualité, il était confondu au milieu du vulgaire. Les autres le

prenaient-ils au sérieux? On pourrait en douter. S'il s'était présenté bien équipé, en possession d'un bon fusil, chargé du renom de posséder une certaine qualité de "pata" et animé de la disposition de tirer les camarades d'un mauvais pas, il aurait certainement été plus entouré qu'il ne l'était. Les réalités du présent font bien plus d'impression sur les Bwaka que les titres d'ordre légendaire et mystique, remontant à un passé qu'ils considèrent comme définitivement aboli.

## 1. Les Bodigia

Les Bodigia procèdent de Wêse par son fils, Komba, surnommé par Wêse lui-même Têmbali, comme un frère de Komba nommé Dawili fut surnommé par son père Digbara. Ce dernier fut l'ancêtre des Boyele.

Légende: Wêse rapporta un jour de voyage un anneau en cuivre et des cauris, les cachant dans ses mains qu'il tenait sur ses genoux ; il invita Komba et Dawili à choisir ce qu'ils préféraient. Komba désigna la main qui contenait l'anneau en cuivre (laiton), Dawili avait choisi les cauris. Sur ce, Wêse déclara que Komba prendrait le nom de Têmbali et Dawili celui de Digbara. A propos de Têmbali une autre légende raconte qu'on trouva l'anneau en cuivre sur la couche de la mère de Komba immédiatement après l'enfantement de ce dernier. D'autres plus réalistes affirment que ce nom fut donné à Komba parce qu'il était clair de peau, que son corps était comme du laiton. Tê : corps ; mbali : laiton.

Tous les Bodigia en appellent donc à Têmbali dans les moments pénibles comme aussi pour s'encourager à surmonter un obstacle.

Que tous les Bodigia se réclament de Têmbali, ne prononçant que les dernières syllabes 'mbali hoy hi'??, que l'anneau en cuivre soit pour eux un vague signe de ralliement, cela ne comporte plus pour le moment aucune conséquence pratique; cette exclamation n'est plus qu'une habitude mécanique.

Les Bodigia se partagent en deux branches : les Botiênaga qui descendent de Sembase et les Bowêgbara qui sont issus de Sedigia ou mieux Sembadigia. Ces deux premiers rejetons de Têmbali seraient jumeaux.

Botiênaga : ceux qui ont de bonnes jambes; ceux qui sont toujours en route.

Bowêgbara : ceux qui bâtissent aux emplacements abandonnés par les autres (pour éviter le travail de défricher l'emplacement). Les Bowêgbara ou descendants de Sembadigia sont de beaucoup les plus nombreux, c'est pourquoi le nom de Bodigia a prévalu pour désigner toute la descendance de Têmbali.

Les descendants de Sembase comprennent : les Bombase, Bodumbili, Bobanzu, Bosoli, Bokonzu, Bombaregana, Bombafonga, Bogbili etc. Chacune de ces dénominations se subdivise encore : ainsi les Bodumbili comprennent les Boyenganda, les Bobaburunga, les Bodawilidua.

Les descendants de Sembadigia (ou Sedigia) comprennent: les Boduwa, les Bodiro, les Bombamo, les Bosekura, les Bobapara, les Bobito, les Borafio, les Bombati, les Bobafe, les Botoroka, les Bobisi, les Bogbasere, les Bombaura, les Bokakere, les Bwanzigi. Chacune de ces dénominations se répartit encore en plusieurs autres. Les Bodigia comme les Bwaka du reste font bien plus de cas des distinctions qui les divisent que des dénominations identiques qui les unissent. N'êtes-vous pas tous ceci ou cela, leur dit-on? C'est vrai, disent-ils, mais il y a des intervalles entre nous; bere go, sanga re, a boe : c'est vrai mais il y a un milieu entre nous,

une distance. C'est à cela qu'ils font le plus d'attention, la distance. Sous bien des rapports ils sont très portés vers l'individualisme, est-ce un mal?

L'histoire des Bodigia est celle de tous les Bwaka. Après s'être concentrés aux sources de la Lua Vindu à la suite de leur passage de l'Ubangi, ils se dispersèrent dans tous les sens sous la menace des Mongwandi. Actuellement ils sont éparpillés dans le bassin de la Bari depuis l'ancien poste de Kalo jusqu'à proximité de Yembongo, jusqu'à la frontière sud du territoire dans la direction de Budjala. On en trouve même un groupe à 25 km de Likimi au sud des Bobilisi, un autre au nord-est du territoire non loin de Loko et enfin encore un autre sur le tronçon de la route Paka-Libia vers Bosobolo. Ils ne forment partout que des hameaux de 40, 60, 80 contribuables au maximum, ils dépassent rarement la centaine. Plusieurs dirigeants de ces hameaux sont d'anciens capitas ou pistonniers de Bwado... Ils n'ont d'autorité que celle qu'on leur reconnaît en tant que porte-parole de l'Administration. L'un d'entre eux fut reconnu comme chef investi. Il n'oserait cependant pas faire preuve de plus d'initiative que les autres qui n'ont pas cette faveur. Deux hameaux qui avaient été placés officiellement sous son autorité se sont du reste déplacés petit à petit sans que Pwa (le chef en question) puisse intervenir. Ces derniers recherchaient un emplacement plus à leurs convenances et en cela ils ne prennent conseil que d'eux-mêmes.

Passons-les rapidement en revue. Nous les désignerons provisoirement par le nom du dirigeant actuel. Les Bwaka ne font jamais mention de noms de localités, sauf celles qui sont exclusivement administratives. Ils ne disent pas : je vais ici ou là, mais chez un tel. Vu le mélange des dénominations sociales, nous ne pouvons suivre qu'un ordre géographique, territorial en prenant les routes comme bases.

### **1. Route Kalo-Gemena-Bozene**

1° A 10 km au sud de Kalo, Pwa, Bobanzu, Bodumbili, Bobahere 118 H.

A 20 km au sud de Pwa, Bawê, Bokonzu 62 H.

Pwa a reçu l'investiture en 1918. Bawê qui officiellement dépend de lui s'en soucie autant que s'il n'existait pas. Les propres indigènes de son village le traitent d'une façon identique. Ce n'est pas lui qui tranchera la palabre la plus anodine.

2° A 8 km au sud de Gemena, après avoir passé les Bokuda, nous trouvons une suite de hameaux de Bodigia, absolument autonomes.

Buma : groupe des Bodumbili 16 H.

Giboro : groupe des Bodumbili et Bobahere 37 H.

Dungia : groupe des Bombayu et Bombaura 40 H.

Bango : groupe des Bobanzu, Bodumbili, Bombasê etc 101 H.

Baranga : groupe des Bosolo, Bobafongo, Bombayu 83 H.

Ces minuscules communautés vivent dans une indépendance complète, les unes vis à vis des autres et au sein de chacune règne la plus grande liberté d'allure. Chacun vaque à ses propres affaires à sa guise sans avoir à ne compter avec personne. Il n'existe entre elles aucun lien politique si ténu soit-il.

Buma avec ses Bodumbili ne s'est venu s'installer sur cette route que depuis un petit temps. Baranga faisait partie jadis du groupe Bwado.

3° Passons la Bari, 12 km plus loin nous trouvons un hameau de Bokondzu enclavé entre des Boyele et des Bumbia.

Dirigeant : Belema, jadis avec Gangala 40 H.

Les Bokondzu devraient rejoindre ceux de Bawê ou vice versa, mais le moyen de les y contraindre! Car il y a de part et d'autre la même obstination à ne pas vouloir se rapprocher de ceux qui sont incontestablement leurs frères. Chacune de ces communautés considère que son intérêt consiste à rester là où elle se trouve. C'est un fait que si par exemple on leur demandait de se déplacer pour une simple raison administrative, comme pour occuper tel tronçon de route à entretenir, on obtiendra encore leur consentement. Quand il s'agit de former avec d'autres dont ils sont séparés une unité politique, ils sont intraitables.

4° Continuons cette route jusqu'à la rivière Debe ; après avoir traversé plusieurs villages de Bumbia, Bogbena, Bobani, Furu, nous rencontrons trois communautés très mélangées de Bodigia.

a) Salateforo : groupe des Bobakere, Bombamo, Boduwa etc. 166 H.

En réalité il est Bomandia ; après la mort de son père, il est revenu au village de ses yamba. Il jouit d'une certaine influence.

b) Gangala : groupe des Bokondzu, Bobito, Bombati, Bwanzigi, Bonbafé, Boduwa etc 206 H.

Ces éléments ne sont que des fuyards qui jadis gagnaient le territoire de Budjala pour se soustraire à l'autorité administrative de Bwado. Gangala y reçut une médaille de sous-chef sans autre formalité. En 1915 il fut soupçonné d'avoir participé au meurtre d'un soldat et d'avoir pris part au repas qui suivit. On n'avait retrouvé qu'un bras et l'armement du soldat. Dans son propre village il jouit d'une certaine autorité; question d'habitude. Elle lui est cependant contestée par un certain Balia qui se dit Sembadigia et revendique la dignité de Wê. Il est facile de voir que Balia ne recherche qu'une chose : avoir sa part lors de la vente de l'ivoire. Pour remplacer Gangala par Balia il faudrait écarter Gangala du village; et ce serait sans aucun profit sinon au détriment du peu de cohésion qui existe encore.

c) Ngado : groupe des Bosekura, Botoroka, Bombafé etc 85 H.

Ces trois communautés fixées aux sources de la Debe, auxquelles elles étaient attachées jusqu'à ces derniers temps à cause du copal qui y est très abondant vivent dans une autonomie absolue.

Entre Gangala et Salateforo, les rapports sont assez amicaux, mais avec Ngado, il n'y a que de la défiance et de la jalousie. Ngado vient chez Gangala pour payer l'impôt au moment de la perception, le collecteur ne pouvant pas s'arrêter dans chaque hameau ; après cette apparition on ne l'y revoit plus, sauf quand il y a une réclamation au sujet d'une femme à présenter. Cette réclamation, ce n'est pas à Gangala qu'on la présente, mais à l'Agent de l'autorité de passage. Malgré les rapports amicaux qui existent entre Salateforo et Gangala, il est plus que probable que Salateforo n'accepterait pas d'être considéré comme le capita de Gangala. A plus forte raison, nous pouvons prévoir que toute tentative qui aurait pour but d'englober ces trois communautés en une seule chefferie comportera très probablement comme corollaire l'occupation de l'une ou l'autre et la relégation des plus réfractaires. Cette mesure désarmera-t-elle les esprits? Nous ne le pensons pas. Son application comporte le grave inconvénient que ce sont encore les innocents qui payent pour les coupables. A l'apparition de la troupe les coupables se dispersent en brousse et ce sont les voisins qui doivent pourvoir au ravitaillement.

Nous n'avons pas à nous illusionner de l'espoir de ne découvrir jamais la personne qui serait acceptée par tous. L'histoire de ces communautés explique très bien cette situation; Ngado

se trouvait à cet emplacement (c.à.d. dans cette région) quand Gangala rôdait aux environs de la Bari et Maidonga, puis descendit vers Musa. La communauté de Salateforo est composée d'éléments très disparates également. Ce n'est guère que par les hasards des circonstances qu'ils se trouvent maintenant aux sources de la Debe.

Il n'y a donc que l'alternative de consacrer officiellement cette autonomie; vu la prolifération des Bwaka et la tranquillité que nous leur garantissons, il y a espoir que chacun de ces groupes se développera; ou d'imposer un chef qui serait considéré comme délégué de l'autorité de l'Etat, sans qu'il soit tenu compte d'aucun titre d'ordre indigène. Notre volonté clairement manifestée leur tiendra lieu de raison. L'autorité de l'Etat est bien plus solidement assise que nous pensons parmi les Bwaka. Ils sentent qu'elle est la seule.

Depuis quelque temps un certain Walia qui jusque maintenant habitait le village de Gangala, montre des velléités de former son groupement à lui. Il se réclame de sa dignité de Wê Bodigia. Il serait l'aîné des Boduwa qui forment la souche des Bodigia, ainsi surnommés parce qu'ils ont été décimés par la maladie comme cela arrive aux chèvres (duwa).

Jusqu'à ces derniers temps ce Walia était complètement resté dans l'ombre; passant son temps à chasser l'éléphant à l'occasion. Dans sa jeunesse il a vécu dans le groupe de Bwado. Il rejoignit ensuite les Bodigia du groupe Pwa au mont Gumba, les suivit encore à la rivière Mugila quand ils prirent la fuite devant la bande de Wengo. Quand les Bodigia remontèrent près de Kalo, Walia descendit vers le sud et s'adjoignit à un certain Valo qui avec une bande de Bumbia-Bogbena tenait la brousse à la limite du territoire de Bwado et Budjala. Plus tard il alla rejoindre Gangala qui réfugié au nord du territoire de Budjala n'était encore guère inquiété par personne. Quand nous avons fait la connaissance de Gangala en 1922 il n'était guère question de Walia qui passait inaperçu. Ce n'est que depuis peu qu'il essaye de se mettre à la place de Gangala. Ce qu'il le tente ce n'est pas précisément la perspective de prendre la direction du groupement, mais ce qui le mécontente ce sont les procédés de Gangala à son égard. Il trouve vraiment que Gangala l'ignore un peu trop quand une vente d'ivoire a lieu. Il admet encore moins de devoir rien remettre à Gangala s'il lui arrivait d'avoir lui aussi de l'ivoire à vendre. (C'est du reste une usurpation de la part de nos soi-disant chefs de s'approprier ainsi en grande partie l'ivoire des indigènes. La coutume ne justifie rien de semblable.)

La question étant soulevée, le village de Gangala est fortement menacé de se dissoudre et de se réduire aux parents immédiats de Gangala. Il paraît que ce n'est pas tant Walia qui veut se mettre en avant que les indigènes qui cherchent à l'opposer à Gangala. Nous assistons ici au phénomène du remaniement perpétuel que subissent les agglomérations des Bwaka. Neuf fois sur dix ils obéissent en cela à des considérations d'ordre personnel. Dans le cas présent la dignité de Wê de Walia n'est certainement qu'un prétexte. Quand il s'agissait du groupe des fuyards qui descendait de Kalo et de la Bari, Gangala était à l'ordre du jour. Maintenant à cause de ses maladresses et de ses rudesses comme aussi de son égoïsme il a cessé de plaire. Du reste il devient vieux; Walia est plus vigoureux que lui et on le sait assez habile à abattre l'éléphant à la lance.

Le mouvement séparatiste prendra d'autant plus facilement corps que Ngado, l'ennemi de Gangala depuis toujours, s'est déclaré partisan de Walia. Qu'est-ce qui les retient là où ils sont? L'idée de la terre ancestrale? Elle est inconnue aux Bwaka. La case? Ils ont vite fait de la remplacer, elle ne dure pas plus qu'un an. Les champs défrichés? Chaque année il faut en

ouvrir de nouveaux. Que ce soit dans le voisinage des anciens ou à quelques 25 ou 50 km plus loin cela importe peu.

Les Boduwa dont Walia passe pour le principal représentant ne sont pas tous installés à la Debe. Nous en trouvons un autre groupe sur la route Libenge-Bosobolo à environ 12 km de la Libia. Ils se trouvaient avant 1924 en territoire des Banda parmi les Gombe. Ils ont pour dirigeant un certain Seremali. Etant venu dernièrement à Gemena, Seremali se rendit en visite chez les Boduwa de la Debe. Il y a été reçu comme un vieux cousin qu'on n'a jamais vu et qu'on fête d'autant plus joyeusement qu'aucun grief du présent ne vient assombrir la poésie du passé. Que les Boduwa de la R.A. se décident à descendre jusqu'à la Debe, pour se réunir à leurs frères? (une distance de 200 km à franchir) il ne faut guère y penser. Nous ne pourrions guère le permettre non plus si par impossible ils voulaient tenter l'aventure. Mais sommes-nous certains qu'ils ne la tenteront pas. Les Boduwa de Serembali sont adaptés à la savane, ils ne se risqueront pas dans la région marécageuse de la Debe. Ils opéreraient comme cela a été le cas ailleurs une juxtaposition, rien de plus. Leur déplacement n'est donc pas souhaitable. Il est à prévoir, il est vrai, qu'ils ne resteront pas indéfiniment sur la R.A., mais s'ils descendent ce ne sera que graduellement.

## **2. Route Bari-Yembongo (via Bwamanda)**

1° Passons la Bari en venant de Bwado, nous trouvons une communauté de Bodigia Bombati (en grande partie) dirigeant Kuma, ancien pistonnier de Bado.

Ces Bombati, au nombre de 108 H.

appartiennent au groupe des Bowêbara, sont apparentés aux diverses dénominations qui se trouvent à la Debe. Il y a du reste de nombreux Bombati aussi à la Debe; Kuma ne groupe donc pas tous les Bombati. Au fond Kuma ne groupe rien du tout; ses indigènes sont surtout attachés aux palmiers vinifères de la galerie de la Bari dont ils ne sortent que le soir. Même les femmes sont spécialisées à la récolte du vin de piki qui est ensuite écoulé sur les villages voisins et surtout vers les centres commerciaux de la Bari et Bwado. Aussi la maladie du sommeil n'est pas inconnue parmi eux.

2° A 12 km de Bwamanda, c.à.d. à 40 km de Bombati nous rencontrons un hameau de Bodigia-Bwanzigi; dirigeant : Djambite, 55 H.

Ils jouissent pour le moment de l'autonomie complète; c'est en grande partie Bwamanda qui les installa à cet endroit. Bwamanda ayant un peu joué le rôle de Bwado dans la boucle intérieure de la Bari. Cette petite communauté vit assez unie; elle contribue pour sa part à entretenir le passage de l'Indaye où la digue doit être consolidée chaque année. Même si on entreprend un jour un travail moins éphémère, sur une base plus solide, des réparations seront toujours nécessaires. La présence de ce hameau à cet endroit comporte donc une utilité particulière.

3° Avançons pendant une dizaine de km ; après avoir dépassé un hameau de Bobarama (Bondaragba-Bomandia) et un autre de Bominenge, nous touchons un nouveau hameau de Bodigia-Bwanzigi; dirigeant: Kemba: 66H.

Ici la proximité de Yembongo se fait déjà sentir davantage. Kemba donne son nom à l'agglomération, mais il saute aux yeux de suite que son autorité n'est que nominale. Ses indigènes vont, viennent et trafiquent avec Yembongo à leur gré et continuent à vivre là plutôt qu'ailleurs simplement par la force d'habitude. Ils s'acquittent de leur impôt dès le

début de l'année. Les travaux routiers sont exécutés en temps voulu et s'il faut cultiver le coton ils s'y mettront sans qu'on doive rien attribuer à l'intervention du dit Kemba. Qu'on ait affaire à lui ou à un autre, les choses n'iront ni mieux ni pire. Le tout est de savoir ce que l'Etat veut. 'Bisu Belgi' y entend-on répéter! Le Bwaka y disparaît même devant la langue véhiculaire! Dans une génération il aura cédé!

4° Faisons un dernier pas vers Yembongo ; 5 km avant d'y arriver nous touchons une autre communauté de Bodigia, des Bombaregana; ils appartiennent au groupe Botiënaga et sont étroitement apparentés aux Bobanzu de Pwa (entre Kalo et Gemena), dirigeant: Bale 67H. La situation y est la même que chez les Bwanzigi de Kemba. Ce monde vit dans la sphère de Yembongo; chacun gagne sa vie individuellement par le trafic de ses produits de cueillette ou de basse-cour. Il n'y a rien d'autre de commun entre eux que le fait d'avoir leurs cases au même endroit et leurs plantations dans les mêmes parages. Ils se mettront encore d'accord pour l'époque de la "gaza"! De vie politique? Néant.

Bale comme tous ses pareils n'est guère qu'une sorte de crieur public qui annonce l'arrivée du collecteur de l'impôt, de l'Agent territorial qui procède à la réfection et l'aménagement des pistes et routes. Ne peut-on remplacer ces sortes de messagers à demeure, par des éléments qui de par la coutume jouissent d'une autorité plus intrinsèque sur la population? Ces personnages n'apparaissent nul part. Que pourrions-nous gagner à la charge? Nous pouvons affirmer ceci : c'est qu'en général la population ne souhaite pas de changement parmi ce personnel actuellement reconnu comme faisant office de dirigeant au sein de ces petites communautés, comme en général, nul part, personne ne désire les supplanter. Certes nous avons par ci par là des cas comme celui de Walia qui excipant de son titre de Wê a l'air de vouloir revendiquer la charge de diriger la communauté, de se substituer à Gangala. Il n'y a là au fond qu'une question d'intérêt et d'animosité personnelle. Ngado qui appuie aujourd'hui Walia contre Gangala s'insurgera contre lui aussi du jour où il considérera que Walia ne satisfait pas à ses visées personnelles. Mais n'anticipons pas. Nous n'avons pas fini avec les Bodigia.

### **3. En dehors de ces deux routes nous en trouvons des isolés**

- 1) Piste Kalo-Malo, une communauté de Bodigia-Bombauro-Bombayu ; dirigeant: Gadoko 51 H.
- 2) Extrême sud du territoire au delà des Bobilisi, une communauté de Bodigia-Bodumbili-Bokondzu; dirigeant : Ndata 28 H.
- 3) Extrême nord-est, au delà des Bokarawa de Wokoro, une communauté de Bodigia-Bokondzu-Bobanzu-Bosokili; dirigeant:Kwahô 24 H.

Nous pouvons classer parmi les Bodigia encore les Bombili de Bemba, fixés à l'extrême sud-ouest du territoire. Ces derniers ont perdu d'avantage encore tout contact avec le reste du groupe des Bodigia. Jusqu'en 1924 les Bombili vivaient en assez bonne harmonie avec leurs voisins, Bakpwa, etc..., sous l'autorité de Bemba. Depuis que Bemba n'a plus que ses Bombili, il paraît que cette autorité n'en est pas renforcée. Nous ne connaissons guère la situation de ces Bombili, n'ayant pas encore eu l'occasion de les voir sur place. Bemba a fait une visite au poste de Gemena.

Les Bwanga font également partie des Bodigia. Séparés de ces derniers depuis longtemps, ils n'en portent plus usuellement le nom. Ils ne font mention des Bodigia que si on les

questionne sur leur origine. Il n'en est pas de même de ceux dont nous avons traité plus haut. Bodigia est leur nom courant; ce n'est que lorsqu'on pousse l'interrogation plus loin, leur demandant quels Bodigia ils sont, qu'ils se donnent pour Bobanzu, Bodumbili, etc.

Les Bwanga forment en ce moment deux communautés très éloignées l'une de l'autre. L'une est fixée sur l'ancienne piste de Kalo-Malo à 40 km de Kalo. Elle a comme dirigeant Daduwa, compte 87 H. La vie de cette communauté est celle de toutes ces formations Bwaka. Daduwa porte le nom de chef! Quand le collecteur d'I.I. est annoncé, il le fait savoir à ses indigènes; si l'un ou l'autre ne peut compléter la somme nécessaire, il suppléera à ce qui manque quand c'est pour lui un sujet intéressant, qui lui rend service à l'occasion. Quand Daduwa a été invité à prendre part à tel ou tel travail, il fait son possible pour y amener son monde, mais dès qu'ils ont vacances, chacun s'en va à ses affaires; l'un dans sa plantation, l'autre en forêt, un autre en visite. Quand on arrive au village à l'improviste (ce qui n'est jamais que relatif) on y trouve peu de monde.

Ces Bwanga se trouvent dans le voisinage de Bodigia-Bombauro-Bombayu de Gadoko. Peut-on tenter de former une chefferie au moyen de ces deux communautés? Personne de Gadoko ou Daduwa n'acceptera de céder le pas devant l'autre. Trouver quelqu'un qui s'impose aux deux groupes, il ne faut pas y songer. Ces communautés vivent autonomes et indépendantes l'une de l'autre depuis trop longtemps.

L'autre communauté de Bwanga se trouve sur la rive de la Lua en aval de Paila et fait partie des administrés de Bemba, elle compte seulement une quarantaine d'adultes mâles valides; son dirigeant Balimbali traite naturellement avec Bemba plutôt d'égal à égal qu'avec un chef. Il n'y a pas non plus à envisager de ramener les Bwanga de Balimbali avec ceux de Daduwa. La séparation de ces deux groupes est antérieure à la génération actuelle.

Pour en finir avec les Bodigia nous devrions aussi traiter des Bomere. Ce groupe plus important que les Bwanga ne fait mention des Bodigia que comme origine lointaine! Ils reconnaissent tous cette origine cependant mais ne s'identifient en pratique que sous la dénomination de Bomere.

La masse des Bomere se trouve à Karawa, aux alentours du poste où ils sont très nombreux. Nous en trouvons un autre groupe au sud-est de Gemena à proximité de la rive droite de la Banga Melo enclavé par des Boyambi. Enfin nous en rencontrons à l'extrême sud-ouest du territoire non loin de la rivière Zata. Nous savons qu'ils sont là; l'occasion de passer par leur village ne s'est pas encore présentée. Nous avons besoin de revoir ceux de Karawa pour vérifier quelques points de détails.

Nous pouvons déjà affirmer que vu leur situation aux alentours du poste l'individualisme sévit parmi eux d'une façon plus intense qu'ailleurs. On trouve aussi pas mal de Bomere isolés parmi les hameaux de Bodigia. Il n'y a pas de doute qu'ils ont une origine commune mais combien lointain!

## **Conclusion**

Il n'est pas difficile de résumer la situation des Bodigia. Elle présente actuellement une multitude de minuscules collectivités éparses à travers tout le territoire.

### ***Au point de vue géographique***

Il est impossible de parler de la circonscription territoriale des Bodigia. Il faudrait peut-être remonter au temps où ils se trouvaient en grande partie massés aux sources de la Lua Vindu. S'y trouvaient-ils simultanément? Il est plus que probable que non.

Si nous interrogeons chaque communauté en particulier au sujet de son territoire nous constatons qu'elle ne revendique aucune étendue de terrain déterminée. Nous devons même reconnaître que telles qu'elles existent à l'heure actuelle, ces petites communautés ne se sont constituées que subséquemment à notre occupation et au fur et à mesure que celle-ci s'est étendue. A notre arrivée dans la région les éléments qui composent ces collectivités vivaient en grande partie disséminés en forêt. Pour ces éléments c'était fait preuve de soumission que de se grouper à un point donné à la suite du premier venu qui moins peureux que les autres s'était risqué à se présenter à un représentant de l'autorité territoriale. Cette preuve de soumission était surtout évidente à leurs yeux quand on s'installait le long d'une piste fréquentée par les Agents de l'état. Il ne leur venait pas à l'idée de s'enquérir de l'étendue du terrain dont ils pourraient disposer. Ils trouveraient toujours bien aux alentours un coin de forêt à détruire chaque année pour y répandre leurs grains de maïs. On se réservait du reste la ressource de déménager quand il faudrait aller trop loin.

L'agriculture étant strictement individuelle, même au sein d'un même ménage polygame, les droits de la communauté comme telle sur les terres agricoles sont des plus imprécis. Depuis bientôt 6 ans que nous vivons parmi eux, nous n'avons jamais eu connaissance d'une contestation entre deux communautés au sujet de terres cultivables. Chaque indigène ne s'en remet qu'à son propre arbitre dans le choix du coin qu'il s'approprie momentanément; l'année suivante, il continuera dans le voisinage des anciennes plantations ou choisira dans une autre direction sans avoir à ne compter avec personne.

Les terres de chasse? Néant. La communauté comme telle ne chasse pas. Le Bwaka même en général est très peu chasseur. Ils commencent un peu à s'initier à ce métier, la viande se vendant hors prix; il s'agit seulement d'individus qui se spécialisent dans ce genre d'occupation. Leurs parcours n'ont rien de déterminé; il va sans dire qu'ils ont tout intérêt à ne pas trop s'éloigner de leur village. Mais s'ils ont dans des villages assez éloignés de celui de leur résidence des amis ou des parents auprès desquels ils peuvent se ravitailler au cours de leurs chasses, ils ne se font pas faute d'aller très loin. Il n'y a de contestation que lorsqu'il s'agit d'un éléphant, mais alors ils arrivent en foule et se reconnaissent tous les droits les plus imprévus. Il est facile de voir qu'ils sont tous inventés pour les besoins de la cause. Le cas résolu on ne reparle plus de ces droits territoriaux. En réalité les Bwaka ne s'entendent que sur une limite territoriale, c'est celle qui détermine la zone de nettoyage des routes et des pistes caravanières; en dehors de cela c'est le no man's land.

En ce qui concerne les communautés des Bodigia, il n'en est pas une qui occupe l'emplacement où elle se trouve actuellement depuis plus de quinze ou vingt ans. Et c'est le plus grand maximum! Pour plusieurs d'entre elles leur installation à l'endroit actuel est de date très récente. Il n'en est pas une qui affirmerait jamais qu'elle ne se déplacera plus. Ce n'est pas parmi eux qu'on entend parler de terre ancestrale!!

Il n'existe donc aucun lien territorial qui crée une apparence de communauté d'intérêt entre ces éléments épars et dispersés à des distances considérables. Ne peut-on espérer qu'elles ne tendront pas à se rapprocher? Nullement. La tendance est bien plus dans le sens inverse. Nous ne demanderions pas mieux que de pouvoir écrire le contraire; ce serait manquer de

sincérité. Il y a toujours encore l'espoir que nous soyons dans l'erreur et que nos vues manquent d'objectivité! Plaise à Dieu.

### ***Au point de vue social et politique***

Nous avons beau être aux aguets et surveiller toutes les manifestations de leur vie sociale et politique, nous ne parvenons pas à rien découvrir qui dépasse leur cercle de chaque communauté et au sein de chacune de ces collectivités nous devons bien admettre que chaque individu organise sa vie sans tenir compte ni de son voisin ni du dirigeant du village ou hameau. Il n'y a guère que la "gaza", circoncision ou excision, qui introduise de temps en temps une manifestation de vie sociale. Mais dans les hameaux de peu d'importance (et les grandes agglomérations disparaissent de plus en plus) elle n'a pas même lieu chaque année. On ne fait preuve d'une apparence de solidarité que lorsque les membres d'une communauté donnée ont été invités à exécuter tel ou tel travail imposé ou seulement proposé par l'Administration. Mais personne ne se fait illusion et il est bien entendu même par le dernier des indigènes que le dirigeant du village n'intervient en l'occurrence que comme simple porte-parole de l'Administration. Si la vie politico-sociale est réduite au strict minimum, disons qu'elle n'existe pas, au sein de ses minuscules collectivités, elle se ne manifeste pas davantage de l'une à l'autre.

Tous ces différents hameaux de Bodigia, appartiendraient-ils à la même dénomination, seraient-ils fixés à la proximité les uns des autres s'ignorant totalement sur le plan politique? S'ils cessent de s'ignorer c'est pour chicaner. Il leur arrive parfois de traiter les dirigeants entre eux assez amicalement; mais ce n'est pas en tant que dirigeants de leur communauté mais en tant que simples particuliers.

Gangala s'entend généralement assez bien avec Salateforo; mais il arrive aussi que le jeu se gâte.

Seremali, dirigeant d'un hameau de Boduwa fixé sur la R.A. près de la Libia s'est rendu en visite chez Balia qui se dit le Wê des Boduwa à la Debe, les deux extrémités nord-sud du territoire. Cette démarche ne dépasse pas en importance celle que s'imposent chez nous des cousins qui se retrouvent. Ce n'est pas parce qu'on est cousin qu'on va s'affilier au même parti politique. Chez les Bwaka non plus la parenté ne comporte aucune association d'ordre politique. Ce n'est pas parce que Seremali a été bien reçu par Balia que sa communauté de Boduwa abandonnera son emplacement actuel pour s'acheminer ...?... seront pas près de la Libia sur la R.A., mais quand ils se déplaceront ce ne sera certainement pas dans le but d'aller rejoindre des frères qu'ils n'ont jamais vu ni connu (à part Seremali tout récemment).

La question de regroupement de ces collectivités est assez complexe. Il n'y a pas que le point de vue de l'apparement, proche ou lointain et assez souvent hypothétique à envisager. Les facteurs économiques entrent aussi en jeu : telle communauté est adaptée à la savane, telle autre à une région de forêts et marais.

Il existe des différences assez notables dans ce monde de 25.000 km<sup>2</sup>. Les antécédents qui ont rempli ces derniers 50 années sont très variés; les relations contractées au cours d'itinéraires divergents sont disparates; les femmes qui jouent un rôle important dans la vie des Bwaka ont leurs attaches de différents côtés. Pour les Bwaka, il n'y a pas que les parents dans l'ordre patrilinéaire, l'affinité qu'on prend souvent davantage en considération. Tel dirigeant préférera se rapprocher de son *kefe* ou de ses *yamba* que de ses propres frères. Toute

tentative de notre part qui aurait pour but de provoquer des déplacements de villages ou hameaux constitués n'aboutira qu'à jeter inutilement l'inquiétude parmi la population. Nous devons renoncer à tout espoir de les voir se déplacer spontanément en vue de reconstituer des unités qui n'existaient qu'antérieurement aux souvenirs de la génération actuelle.

Nous pourrions convoquer toutes les réunions que nous voudrions; ils resteront tous sur leurs positions. Certes il y aura encore des déplacements; mais pas sur la base clanique ou tribale, mais territoriale. La tendance est de s'approcher des grandes voies de communication et de s'échelonner suivant cette disposition linéaire, par petits groupes de cases qui n'abritent guère qu'une douzaine de mâles adultes. La sécurité est plus facilement assurée le long de ces voies de communication. Cela leur permet de s'isoler davantage les uns des autres, tout en faisant preuve de soumission à l'égard de l'Administration. C'est auprès de ces derniers que le rendement est de loin supérieur en fait de travail. Nous y trouvons la vraie mentalité du paysan où tout le monde travaille. Ces isolés sur les grandes routes représentent les éléments les plus soumis. Ayant conscience de la carence de l'autorité parmi eux, ils acceptent tout naturellement la notre.

Mais, nous dira-t-on, la situation actuelle ne peut perdurer plus longtemps. Dans quel sens faut-il la modifier?

Mais est-il bien d'une modification foncière qu'il s'agit? N'est-ce pas plutôt d'une modification de forme? Eriger en droit des situations de fait. Faire entrer la population dans l'organisation officielle de la colonie, par la constitution de la chefferie. Le décret qui régit la matière et dans son esprit et dans sa lettre ne vise pas à innover, au contraire, il ne permet que de consacrer une organisation traditionnelle préexistante.

Nous avons exposé plus haut la situation actuelle des Bodigia. Nous confessons qu'en fait d'organisation c'est plutôt rudimentaire. Il semble cependant que ces conditions présentes sont assez conformes à leurs traditions; aussi leurs traditions impliquaient normalement une organisation plus parfaite, c'est que des circonstances en ont fait dévier le cours. De toute façon nous pouvons prendre la situation actuelle comme l'aboutissement normal ou dévié d'un ensemble de conditions antérieures et la considérer comme leur organisation préexistante à consacrer. Il y a longtemps du reste que nous avons exprimé la conviction que toute modification considérable de la situation actuelle ne serait qu'une cause de troubles fertiles en dangers pour nous et en misères pour les Bwaka.

## **2. Les Boyele**

Les Boyele sont aussi dispersés que leurs frères les Bodigia.

Légende : Wêse étant allé en voyage en rapporta un anneau en laiton et des cauris.<sup>2</sup> S'étant assis, il appela ses deux enfants jumeaux Komba et Dawili et les invita à choisir chacun un des objets qu'il tenait caché en ses mains, Komba désigna la main qui tenait l'anneau en laiton et les cauris restaient à Dawili. Désormais, dit-il à Komba, tu t'appelleras Têmbali, et toi Dawili ton nom sera Digbara. Mbali : laiton ; têt : corps! Gbara : cauris di??

Dawili-Digbara prit une femme nommée Yele d'où ses descendants se réclament de Digbara et s'appellent Boyele. Ils ne trébucheront pas contre une racine, ils ne feront pas un faux pas sans clamer le nom de Digbara. Il faut avouer que cette habitude machinale ne crée aucun lien d'ordre pratique entre les individus qui y sont soumis.

Les Boyele appartiennent à la branche des G'baya. Les anciens se souviennent encore d'avoir habité aux sources de la Lua Vindu et ont gardé la tradition de leur passage de l'Ubangi. Les Boyele se répartissent entre un grand nombre de dénominations dont nous citons les principales en leur groupement, suivant ce que les Bwaka appellent "Nu père" "Guru na" (lignée?).

1. Bopare, Bobamere, Bowêko, Botombo, Bobereku  
(Les Bobamere qui se sont assez bien multipliés se divisent en Bodingipana et Boyakoti);
2. Bowêngonda, Bozabili, Bombata, Bozongo;
3. Bosamuwa, Bonamo, Bomawi;
4. Bogbulu, Bogute, Bosawa, Botiwi, Bodiemo.

Cette distribution est purement idéale, c'est à dire qu'il n'en est pas tenu compte en pratique, ou si peu, dans la formation des groupements qu'on pourrait appeler traditionnels? qui se sont constitués, dissous, reformés, modifiés, reconstitués, démembrés au cours de ces dernières années à la suite de circonstances, de l'entourage: pression des voisins et notre intervention; internes; querelles domestiques, décès attribués à l'influence de ceux qui sont "limi" ou "duwa" .....?..... jettent d'autant plus dangereux qu'ils sortent des plus proches parents!

A l'heure actuelle nous trouvons les groupements suivants que nous désignons par le nom du chef ou dirigeant.

1. Gwasindi, chef investi, se trouva à la tête d'une communauté de 221 H. comprenant surtout des Bobamere, Bowêko, Bobereku, Bozabili, même des Bosawa dont les frères se trouvent en majorité en région de Karawa. Gwasindi a bâti son village à 15 km environ au sud de Tandala: donc en région de Bozene. En réalité c'est son messager qui gouverne la chefferie.
2. Bombi, notable Bowêngonda dont le village à un quart d'heure de Tandala se trouve à la tête d'un mélange d'une cinquantaine de mâles représentant plusieurs dénominations. En 1920, lors de la création de la chefferie des Bumbia, chef Tandala, qui lui, est Bogbena, ....?... les Boyele de Bombi furent rattachés aux Bumbia. Les Boyele de Gwasindi n'étaient pas éloignés de Tandala, mais à ce moment dépendaient de Budjala. Bombi consentait à être considéré comme un capita de Tandala, parce que, disait-il, il ne connaissait que les autorités de l'Ubangi (Turugu). Il savait du reste qu'il ne s'engageait à rien en acceptant l'obligation de regarder Tandala comme son chef. Maintenant que les Boyele de Gwasindi appartiennent à Gemena, Bombi n'est plus disposé à se laisser annexer à Gwasindi. Pourquoi? Question de priorité coutumière? Nullement. Question de situation acquise. Il a vécu indépendant jusque maintenant; il ne voit pas pourquoi il ne continuerait pas. Quoique tous deux Boyele, Bombi n'a pas plus d'attache vers Gwasindi que pour Tandala; avec ce dernier il traite amicalement à cause des anciennes relations de voisinage; avec Gwasindi les rapports sont assez rares et tendus. Je ne vois pas par exemple qu'on oblige les Boyele de Bombi à aller payer leur impôt chez Gwasindi, dans le cas où on voudrait les incorporer à la chefferie des Boyele de Gwasindi. Il y aurait certainement de la résistance qui n'irait pas sans un déchet du rendement de l'impôt et des autres manifestations économiques qui entraîneraient l'intervention de la Force publique.

3. Goboro, notable Bopare, se trouvait en 1924 aux portes de Budjala où il avait formé un village assez important composé en majeure partie de Bopare et un dosage de représentants des Bombata, Bozongo, Bozabili etc., où il avait été investi chef en 1921. Le village se trouvait enclavé parmi les Banza et Mongwandi. En 1924 il fut invité à remonter un peu au nord, pour passer à l'intérieur du territoire des Bwaka; il aurait préféré rester où il était. Convoqué à Budjala par monsieur le Commissaire de District des Bangala, il refuse de se présenter; il fut alors révoqué. Cette mesure ne le dispose pas à choisir un nouvel emplacement. Son village vient à peine d'être rebâti aux sources de la Toro. Ces Boyele étaient descendus depuis peu en territoire de Budjala, vers 1908; 1910 ils se trouvaient encore entre la Lua et la Tamba, passèrent plusieurs années aux sources de la Bari. Ils s'étaient séparés des autres Boyele à la Makwa (50 km au nord de Karawa). Goboro groupe en ce moment environ 190 H. La communauté n'a pas gagné en cohésion par ces déplacements; il paraît que Goboro aime à passer ses loisirs au jeu de hasard (quel est le Bwaka qui ne joue pas?). Un certain Morea tente de le supplanter et de se mettre à la tête de la communauté. Il faudrait voir la chose sur place! Souvent ces prétentions chez les Bwaka ne passent pas une lubie passagère; quand on a l'air de les prendre au sérieux, ils se défilent. Le cas de Morea doit être celui de tant d'autres! Affirmation d'insubordination à l'égard du dirigeant du moment, quant à vouloir réellement se charger de la direction de la communauté, ils s'esquivent. Ils se contenteraient de quelques adeptes! La question n'est pas de vouloir commander, mais de refuser d'obéir, d'être traité en subordonné. Au fond, que ce soit Goboro ou Morea, la chose est parfaitement indifférente à la majorité des indigènes.
4. N'duma, notable Bomawi fut investi sous-chef de Goboro. Il se trouve à la tête d'une petite communauté composée principalement de Bomawi auxquels sont mélangés des Bosamuwa et Bonamo et encore d'autres. Il se trouvait auprès de Goboro à Budjala et se déplaça plus spontanément que Goboro; il a rebâti son village aux environs de la Toro. Pour le moment il est sous-chef de personne. Cette subordination était du reste tout à fait théorique.
5. Nzewa, Bosamuwa, s'intitule aussi chef (mokonzi) d'une quarantaine d'individus, les uns Bosamuwa, d'autres Bomawi et d'autres encore. Il vivait, il y a trois ans, dans la boucle marécageuse de la Bari tout à fait à l'écart. Il en est enfin sorti pour se fixer sur la route Gemena-Bozene entre les Bado (Banza) et des Bumbia. C'est dans ce hameau que Wôyele, appelé Dongoyo, réside. Indigène totalement insignifiant, qui n'a pas l'air de se soucier le moins du monde de ce que font ceux qu'il appelle pompeusement ses enfants. Il les a mis au monde, c'est tout. Il n'y a pas si longtemps qu'il vit dans un hameau des Boyele; il tentait encore à la pratique du Wê vivre à l'écart. Nous n'avons toujours pas à compter sur lui pour tenter une concentration des Boyele. Ces différentes communautés ont donc dépassé la Bari et sont avancées jusqu'aux sources de la Saw. Ils nous ont cité les rivières suivantes comme marquant l'itinéraire parcouru: Ngoko, Makwa (N. Lua Vindu), Vene af. sud Naminenge, Masamba, Kalo, Ngoromba (E.Kalo) Kamandi, Nguya, Bodiba, Makaso (Sere), Kombo (Sources Tamba), Basambia (S. Gemena) Dongo Kerengo (Wali), Gazuma, Toro, Saw (Budjala).

Nous trouvons les autres en région de Karawa; rive de la Banga, sources de la Kongu, route Karawa-Likimi et enfin à plus de 50 km au nord de Karawa près des Banza de Businga.

6. Gowe (décédé en avril 1927) est aussi un représentant assez bien connu des Boyele; il groupe des Bogbulu et des Bosawa. Son histoire est assez typique. Il se trouvait d'abord aux abords de Karawa. Ayant pris une femme Furu du groupe Bobandu, il vint rejoindre son beau-père Hopea qui se trouvait installé aux sources de la Banga. C'était au moment de l'apparition dans la région des Blancs de Libanza. Gowe qui avait déjà vu d'autres blancs en région de Karawa, servit de parlementaire ; il s'initia rapidement à la connaissance de la langue véhiculaire. Les Bobandu ne demandèrent pas mieux que de lui laisser le soin de traiter avec les nouveaux arrivés. Il en reçut des cadeaux, en particulier des armes à feu; il se posa vite en personnage. Apprenant qu'un des leurs se distinguait sur la Banga, Bogbulu et Bosawa vinrent le rejoindre. Petit à petit son autorité? , c.à.d. la crainte de ses pistonniers s'étendit parmi les voisins: Bolende (Bokonga), Bodei-Bogaguma (Bokonga), Bominenge (Bowêse), Bodango (Furu). Ces derniers étaient tous fixés sur la rive gauche de la Banga. Il passe bientôt sur la rive droite occupée par les nombreuses communautés de Boyambi, pour y organiser la récolte du C.T.C. Les Boyambi ne montrèrent pas beaucoup de docilité et les émissaires de Gowe furent souvent accueillis par des nuées de flèches. La poudre eut finalement raison de leur opposition: les Boyambi préfèrent récolter du C.T.C. plutôt que de ramasser constamment leurs cadavres et de voir les produits de leurs basses-cours et leurs jeunes femmes prendre la route du village de Gowe.

La fin du régime du C.T.C. mit les Boyambi à l'abri des incursions de Gowe qui continua à être considéré comme le chef des Bogbulu-Furu, Bolende et Bominenge. Bodei et Bodangu s'étaient aussi séparés. En 1923 son autorité n'était déjà plus que nominale sur les Furu. On vivait sur les anciennes relations avec Mopea; celui-ci mourut en 1926, Gowe le suivit l'an dernier. C'est la rupture des liens entre Bogbulu et Furu; ces derniers sont décidés à reprendre leur vie à part. Bolende et Bominenge préfèrent rester avec les Bogbulu plutôt que de rallier leurs frères; les Bominenge et plus à l'est les Bolende, ne veulent pas entendre parler de rejoindre leurs frères ... Il n'y a pour prendre la direction de cet amalgame Bogbulu-Bolende-Bominenge qu'un cousin de Gowe, Sapere. Le fils de Gowe est trop jeune. Un neveu de Gowe, fils de son frère aîné, serait assez âgé, mais il réside à la mission de Bominenge où il préfère rester.

7. Zazambo est à la tête d'une cinquantaine de Bosawa qui jusqu'à ce dernier temps tenaient la brousse le long de la piste Gemena-Karawa plus ou moins à la hauteur de Bokode. La nouvelle route que nous venons d'ouvrir entre Gemena et Karawa passe à proximité de leurs hameaux; ils ont pris part aux travaux et se domestiquent un peu. Ils ne se trouvent guère qu'à 25 km de ceux de feu Gowe. Mais le moyen de les décider à les rejoindre! Mieux vaut ne pas essayer. Rien dans leur passé ne justifierait cette mesure. Le temps que l'exécution de cette mesure prendrait!
8. Eraka se trouve dans la même situation avec une quarantaine de Bosawa à plus de 50 km au nord de Karawa où il est voisin des Banza du territoire de Banzyville. Inutile aussi d'essayer de le faire descendre pour rejoindre par exemple ses frères les Bogute.

9. Yomo se trouve à la tête de 78 Bogute fixés à 12 km environ de Karawa sur la route de Likimi. Il visitait fréquemment Gowe, mais les rapports ne dépassaient pas les relations de parenté. Yomo qui devient vieux et infirme ne tardera pas à disparaître non plus. Les nouvelles générations se soucient de moins en moins d'un rapprochement des communautés éparses en des collectivités politiques plus étoffées.

Il saute aux yeux, que nous n'avons aucune base territoriale pour opérer une concentration d'éléments dispersés à de si grandes distances. Comment parler à leur sujet de circonscription territoriale? Où sont les terres des Boyele? Qui pourra répondre au nom de cette entité qui n'a de commun qu'une appellation basée sur les données d'une tradition aussi vague que de nulle importance au point de vue pratique.

Faut-il s'adresser à chacune de ces minuscules communautés?

- a. Partout elles témoignent de l'indifférence la plus absolue à ce sujet. Si on leur demande où sont leurs terres de culture, ils indiquent d'un geste la direction de leurs plantations de maïs souvent assez éloignées des cases; en attendre des vagues indications de limites! c'est peine perdue. Du reste au sein de chacune de ces minuscules collectivités chaque individu cherche son coin dans une indépendance complète. Du jour où il ne trouvera plus ce qui lui convient en fait de terre de plantation, il ira s'adjoindre à une autre communauté; adjonction qui ne comporte qu'une simple juxtaposition.
- b. Quels titres pourraient-elles invoquer concernant telle ou telle étendue de terres? Souvent elles ne les occupent que depuis peu de temps.

Est-ce qu'il existe une organisation administrative des Boyele?

Sur les 9 collectivités il y a un chef régulièrement investi Gwasindi qui se repose entièrement sur son messager.

Gowe, décédé, sera facilement remplacé, aucune contestation.

Goboro révoqué? Ne peut guère décemment être réinstallé.

Nduma qui est sous-chef de personne! n'a pas 100 contribuables.

Partout ailleurs ce sont des Capitas qui se disent Mokonzi. Liens de rattachement politique entre ces collectivités? Ils n'apparaissent nulle part. Communauté d'intérêts sociaux ou économiques? Partout le particularisme effréné. Espoir de réunion? Aucun.

### **3. Les Bomandia**

*Légende*: Wêse se promenant en forêt rencontre un enfant qui mangeait un fruit qu'il ne connaissait pas encore. Il demanda à l'enfant où était son père; l'enfant répondit qu'il n'avait ni père ni mère. "Quel est le fruit que tu manges?" C'est le Ndia, répondit l'enfant. Wêse prit l'enfant chez lui; lui donna dans la suite une femme qui mit au monde deux jumeaux. A l'un Wêse donna le nom de Mandia, à l'autre celui de Wêgâ. Bomandia et Bogâ sont donc deux frères ; pour le moment ils vivent assez séparés. Les Bogâ se trouvent en grande partie en région de Karawa; les Bomandia étaient avancés jusqu'à l'approche de Budjala. Ils ont bâti une succession de villages assez rapprochés les uns des autres; ce qui ne signifie pas que la cohésion sociale soit plus forte entre eux qu'ailleurs. Leur dernier mouvement tendait à s'éloigner des sources de la Bari pour échapper à l'Administration de Kalo et ainsi ils se tassaient dans la direction de Budjala.

Les Bomandia se partagent en plusieurs dénominations dont les principales sont : les Bondaragba, Bopingina, Bodiyeuwa, Bondaki, Bodangania ; moins importantes (numériquement) Boliebu, Bokandu, Bozomo, Boyafio. Nulle part on ne trouve une communauté complètement homogène; il y a partout un dosage variable des représentants des différentes dénominations.

1° Bondaragba : Très dispersés. Une communauté fixée aux sources de la Bari compte 94 contribuables qui reconnaissent deux chefs : Nabana et Bango. Chacun a sa bande à part, bien distincte. Il en reste encore beaucoup isolés entre les marais où la Bari et la Bita prennent leurs sources.

A l'extrémité de cette traînée de villages et hameaux Bomandia, nous retrouvons de nouveau une poignée de Bondaragba, à très peu de distance du village Mongwandi (Taliba).

Apparentés aux Bondaragba sont les Bobarama qui forment une communauté de 47 hommes adultes fixée sur la route Bari-Yembongo, un peu au delà de Bwamanda.

Apparentés aussi aux Bondaragba sont les Boibirra qui vivent tout à fait dans un endroit écarté entre la Bari et la Mabwa. Ils viennent payer l'impôt quand on passe sur la route Gemena-Bozene. Il n'est du reste pas opportun de les faire sortir de cette région. Mieux vaut de les y laisser et de les visiter de temps en temps en leur faisant ouvrir une piste pour avoir accès par là. Il est dangereux de faire le vide quelque part; on n'y parvient pas et ces endroits deviennent alors de vrais refuges de fuyards.

2° Bopingina : Aussi scindés en deux communautés. La première et la plus importante est voisine de Bondaragba de Nabana et Bango. 105 contribuables. Chef : Kumba.

3° Bodiyeuwa : Suivent les Bopingana tout en intercalant entre un petit hameau de Boliebu et un autre de Bokandu dont nous parlerons plus loin. Les Bodiyeuwa qui sont en nombre de 134 contribuables reconnaissent pour leur chef Alata jadis investi puis révoqué à la suite d'une querelle avec d'autres Bomandia, les Bondaki, au cours de laquelle le père de Alata fut tué, ce qu'il ne pardonne pas à Ngema, leur chef. Alata ne voit guère ses sujets sauf quand il les accompagne dans les galeries des rivières voisines qui abondent en palmiers vinifères méthodiquement exploités par cette industrielle population!

4° Bondaki : Ils forment une communauté de 115 contribuables. Elle a comme chef: Ngema. Les pièces préliminaires de son investiture furent jadis préparées à Budjala, mais le P.V. ne reçut jamais de signature.

5° Bodangania : Ils sont encore moins nombreux que les Bondaki (88 contribuables). Leur chef Ndaba pour qui les pièces d'investiture furent aussi préparées et restèrent en litige, mourut en 1925. Son frère Kobi s'adjudgea la médaille que portait Ndaba. Il n'y eut aucune contestation à son sujet.

Entre les Bopingana et les Bodiyeuwa nous trouvons deux insignifiantes communautés : une des Boliebu et une autre de Bokandu; leurs capitas se présentent chez Alata au moment de la perception de l'impôt. A part cela, autonomie complète.

Entre les Bopingana et les Bodiyeuwa nous trouvons des Bozomo et des Boyafio et un hameau de Bomandia "ne ti yê" comme ils disent : les Bomandia par excellence, ceux qui descendent en ligne directe de Semandia. C'est du reste parmi eux que réside celui en qui Semandia continue à subsister, il s'appelle Zando, mais il fait remarquer qu'il est Semandia; il est porteur

de la cloche traditionnelle, et d'une plaque en fer en forme de losange un peu courbée qui s'appliquait contre le bras gauche et constituait le signe de Wê. Il les portait! C'est à dire, qu'il les sortit d'un sac qui contenait en même temps les objets les plus hétéroclites. Nous n'avons pas remarqué que cette exhibition en imposa bien quelque peu à l'assemblée; au contraire, nous avons cru surprendre sur quelques visages une ébauche d'un sourire assez significatif. La rouille avait fortement attaqué ses insignes; il était facile de voir que son pauvre prestige était bien éclipsé en face de l'éclat des médailles que portaient Ngema et Kobi qui cependant sont loin d'être Semandia en personne!

Zando ensevelit de nouveau ce vestige du passé parmi le bric à brac poussiéreux de son sac. Quand l'assemblée se sépara, Zando s'en alla comme il était venu : seul. Ngema, Kobi, Alata et même d'autres étaient au moins accompagnés par quelques porteurs de chaises-longue, de fusils et de fez. Cette scène était à nos yeux symbolique. Ce serait humilier dangereusement le prestige acquis par l'Etat que de vouloir réhabiliter les derniers tenants d'un passé définitivement aboli aux yeux de la majorité des indigènes.

Cette scène avait du reste reçu son commentaire anticipé au cours de la même réunion. Nous avions demandé à Kemba, Dirigeant des Bopingina, qui est l'aîné, c.à.d. le plus âgé de ces chefs et ne semble pas encore atteint d'amnésie cérébrale, de nous résumer l'histoire de ces communautés Bomandia au cours des 25 dernières années.

Kemba nous fit surtout la narration de leurs déplacements successifs. Il nous apprit que les Bomandia se trouvaient d'abord à la Lua Dekere, vers la source (Dekambati), passèrent ensuite à la Ngoko (emplacement de Bundu actuel) puis aux sources de la Lua Vindu, de là à Kawandi (Gagaya actuel), Badiba (affluent de la Nguya) sources Banga-Melo. Là ils firent la connaissance des Blancs de Libanza qui ne parlaient que du C.T.C. Ce travail était peu dans les goûts des Bomandia et voulant éviter les incursions des bandes de Gowe, ils s'avancèrent vers les sources de la Bari. Alors ce furent les Blancs de Bwado qui firent leur apparition, ils infléchirent leur marche vers Budjala. Je m'efforçais de les retenir dans la sphère d'influence de Bwado et plus tard de Kalo; à ce moment Budjala les attirait, nous dit Kemba. Il ajouta : de Budjala il vint un Blanc qui avait beaucoup de médailles de Chef; ceux qui avaient été mes capitas et ne s'étaient jamais présentés aux Blancs que sur mon intervention en reçurent une. Moi j'étais plus éloigné de Budjala étant resté en arrière du groupe Bomandia et ainsi je fus oublié. Kemba nous traduit la mentalité des Bwaka de l'heure présente. La médaille, c.à.d. l'investiture de chef est une reconnaissance de leur bonne volonté et des services rendus pour seconder nos vues d'ordre économique. Si nous essayons de leur faire comprendre que nos projets à consacrer leur organisation traditionnelle par l'investiture de ceux qui jadis étaient les dépositaires de l'autorité "sui generis" attribuée aux "Wê" ils n'y comprennent plus rien et il est facile de voir qu'ils ne nous prennent pas au sérieux. Jusque maintenant l'Etat ne s'est appliqué à élever sur le pavois que ceux qui entrent dans ses vues de progrès et de travail et sachent d'y entraîner les autres. Que dorénavant les honneurs soient attribués à ceux qui jusque maintenant sont restés à l'écart et représentent la vie indigène dans ce qu'elle a de plus opposé à notre raison d'être au milieu d'eux! C'est là un scandale auquel ils ne s'attendaient pas. Ils ne nous envisagent que sous un seul aspect : le travail. En effet non seulement à ses propres yeux, mais aussi aux yeux de ceux qui ont déjà été favorisés de la médaille, Kemba est bien plus qualifié pour l'investiture que Zando à qui personne ne conteste

sa dignité de Wê. Il est du reste plus que probable qu'il n'aura plus de successeur; il en sera comme en bien d'autres endroits ou le Wê décédé n'est plus remplacé.

Organisation administrative existante des Bomandia

Alata chef de Bodiyeuwa, Bozomo, Bokandu, Boyafio ; Ngema chef de Bondaki; Ndaba chef de Bodangania : ils reçurent la médaille. Les pièces ne furent pas signées. La médaille fut retirée à Alata à la suite d'une querelle avec les Bondaki. Depuis lors Ndaba est mort et son frère Kobi s'est adjugé la médaille. Kemba de Bopingina attend toujours la sienne.

A part Kemba, tous ces chefs et capitans des communautés Bomandia acceptent sans enthousiasme d'être rattachés à Gemena. Ils étaient habitués déjà à traiter avec Budjala et nous devons bien avouer qu'ils n'ont rien compris du changement. Au point de vue économique c'est avec Budjala qu'ils traitent et leurs relations sont aussi suivies si pas plus avec les Banza et Mongwandi des rives de la Saw qu'avec leurs frères les Bwaka; au point de vue linguistique, ils perdent plus en plus leur identité. La génération actuelle adopte avec empressement la langue véhiculaire du Fleuve; quand les femmes s'y décideront et cela viendra, elles commencent du reste, il en sera bientôt fait de l'idiome Bwaka. Quand ce lien d'ordre linguistique sera brisé, que restera-t-il de commun aux Bwaka? Pas même cette appellation commune. Le schisme linguistique entre eux est déjà bien visible; les populations qui économiquement sont tributaires de la Lua s'assimilent de plus en plus le Sango et celles qui sont attirées vers la Mongala adoptent la langue du Fleuve. Et remarquons que cette partie de la colonie n'a presque pas été touchée par notre occupation commerciale. Jusque maintenant notre action industrielle et agricole y est nulle. Que dire de notre occupation administrative gouvernementale? Elle y est également rarifiée. Le fait est qu'on trouve encore à l'heure actuelle des indigènes qui n'ont pas encore vu des blancs et cela au centre du territoire!!! à mi-distance à peu près entre Gemena et Karawa! Qu'advient-il quand notre occupation sera plus dense et plus effective dans tous les domaines, surtout dans le domaine agricole? Le progrès des langues véhiculaires s'accroîtra d'autant pour reléguer l'idiome Bwaka aux limbes de l'oubli. Ce n'est pas la connaissance de quelques phrases usuelles que les fonctionnaires ou agents peuvent acquérir qui retardera la disparition de l'idiome Bwaka au moins parmi la portion de la population qui est plus immédiatement en contact avec nous. Mais ne devons-nous pas fonder plus d'espoir sur les efforts des Missionnaires pour fixer l'idiome Bwaka et le sauver de la mort? Malgré tout le respect et la sympathie que nous inspirent ces efforts, nous devons à la sincérité d'avouer que notre optimisme à ce sujet est très refroidi.

- 1) La difficulté intrinsèque qui caractérise l'idiome Bwaka; elle dépasse de beaucoup celle que présente le Zande et probablement aussi le Ngbandi.
- 2) Les ressortissants de cet idiome sont relativement peu nombreux en comparaison des Azande par exemple
- 3) La disparition des efforts et peut-être aussi le manque d'unité de vue d'ensemble sur l'idiome et l'adoption des procédés de transcription phonique.
- 4) En pratique nous allons avoir plusieurs centres d'étude de cet idiome; et chacun aura d'autant plus raison à son point de vue particulier que l'idiome présente des particularités locales qui justifieront ses vues personnelles sur le mécanisme, la morphologie du dialecte

et son système de transcription. L'intercommunication entre ces différents centres ne permettra pas de vraie coopération. Chacun en sera réduit à son effort individuel.

- 5) Le manque de continuité dans l'effort à chaque centre. C'est sur cette matière que la tradition doit être bien plus orale qu'écrit. Il ne suffira pas qu'un missionnaire qui succède à son confrère rentré en congé ou emporté par la mort s'empare de ses notes et manuscrits ou même premiers essais d'imprimés pour s'approprier de suite sa connaissance du Bwaka, la plus grande partie du travail est à reprendre. Quoi qu'on puisse écrire sur un sujet semblable, on est forcé d'emporter le meilleur avec soi; la partie vraiment vivante de ces dialectes.
- 6) Si l'étude du Bwaka avait présenté un plus grand caractère d'uniformité, son avenir nous aurait paru plus assuré. Dans les circonstances actuelles nos espoirs sont peu fondés de voir faire oeuvre durable. Nous ne pourrions qu'applaudir aux louables efforts qui auront été tentés pour prolonger un peu son existence.

Les Bwaka eux-mêmes manquent de l'esprit nécessaire à la conservation de leur idiome. Ils sont loin de posséder cette fierté nationale des Azande, si favorable au maintien de leur identité, sinon ethnique, au moins politique, qui se concrétise dans la langue locale. Il n'est pas un Bwaka qui ait l'air de trouver un point d'honneur à déclarer cette particularité onomastique. Il n'y a pas de quoi non plus. Il est plus que probable que cette dénomination n'est due qu'à notre présence. De plus leur particularisme effréné n'est pas fait pour réagir contre l'abandon de leur parler ancestral.

Ne devons nous pas souscrire à cete observation que me faisait un jour quelqu'un qui connaît passablement les Bwaka : « Ce territoire ethnique des Bwaka, est-il autre chose qu'une simple région linguistique? Nous devons bien avouer que l'unité ethnique de ceux que nous groupons sous la dénomination de Bwaka est loin d'être établie et le serait-elle jamais? Ceux que nous qualifions d'être Bwaka sont bien peu empressés à nous éclairer à ce sujet. »

Il faudra nous en tenir à la région linguistique, et à ce point de vue l'unité ne s'affirme pas encore tellement que nous ne puissions y tailler des zones distinctes. C'est surtout au point de vue linguistique que peut s'établir la distinction entre Bwaka et Gbaya. A côté de ceux-ci nous pouvons encore identifier les Bayangonda, qui s'appellent ainsi parce qu'ils ont adopté l'idiome de leurs voisins les Yango. Toutes les communautés fixées au nord de la Lua se servent aussi d'une langage assez différente de ce qui se parle au centre. Ce lien linguistique était ce qu'il y avait de plus étroit entre les Bwaka; il tend aussi à se relâcher.

Tout ceci nous mène loin des Bomandia nous dira-t-on? Pas tellement. C'est la situation des communautés groupées sous cette étiquette qui nous a suggéré ces réflexions. Déjà, autrefois nous avons dû constater leur manque absolu de satisfaction d'apprendre qu'ils dépendraient désormais comme tous les Bwaka d'un seul centre d'administration. Cette nouvelle de la formation d'une seule unité administrative de tous les Bwaka les laissait parfaitement dans l'indifférence. Plutôt non, ils voyaient d'un assez mauvais oeil d'être détachée de Budjala. Etre réuni administrativement à leurs frères de Kalo présentait pour eux une mince consolation. Ils continuent du reste à traiter avec leurs voisins: Banza et Mongwandi du territoire de Budjala comme par le passé et leurs relations avec ces derniers sont plus suivies qu'avec les Bwaka; ils y prennent des femmes et l'idiome de ces dernières devient la langue maternelle des Bwaka.

Nous disions plus haut que ces communautés Bomandia sont groupées sous une étiquette; elles le sont cependant aussi au point de vue territorial et c'est même une exception de trouver ainsi une succession si longue de communautés qui répondent à la même dénomination sur une seule piste. Cette contiguité territoriale n'est guère révélatrice d'une cohésion spéciale. Chaque communauté affirme sa vie à part comme si elle avait à faire à des étrangers dans son voisinage. On pourrait même dire que les querelles n'en sont que plus fréquentes. Il est aussi à remarquer que l'abus du "piki" y est particulièrement répandu. Il est vrai qu'ils ne le consomment pas entièrement; ils en écoulent en quantité chez leurs voisins les Mongwandi qui le leur payent en bonne espèce. C'est un de leurs revenus pour payer leur impôt disent-ils.

Intérêts communs : sociaux : la « gaza » dont ils sont des fervents,  
économiques : néant.

#### **4. Les Bogâ**

Les Bogâ sont sur le même pied que les Bomandia; Semandia et Wêgâ étaient jumeaux.

Des Bogâ sont issus : les Bombakabo, les Bozokora, les Bozunu, les Bogene, les Bobangana.

Dispersion

Nous trouvons aux portes du poste de Karawa une agglomération dans laquelle sont représentés : Bogâ, Bombakabo, Bozunu et Bogene.

Elle a été constituée en chefferie en 1914 sous l'autorité de Kumutwa qui appartient au groupe de Bogene. Ces derniers sont loin d'être les aînés, ce qui n'a pas empêché Kumutwa de rendre jadis des services sans doute. Pour le moment il devient vieux et commence à rentrer en enfance.

Depuis que des enquêtes sont ouvertes sur la composition des groupes et leur priorité, un certain Sebara du groupe Bogâ cherche à se substituer à Kumutwa sous prétexte qu'il descend de la souche dont sont issus tous ses cadets, dit-il. Les choses marcheraient-elles mieux que maintenant? Pas d'une jota. Sebara aurait contre lui tous les partisans de Kumutwa et rien que la famille immédiate de Kumutwa représente déjà un petit groupe. Tout ce que nous avons pour le moment ce sont plutôt des partis, des coteries, des clans, si on veut, mais dans le sens de cabala. Sebara aurait-il tous les Bogâ avec lui? Peut-être au début; question de se débarrasser de Kumutwa.

Voyons les groupes séparément.

**Les Bogâ :** A part ceux de Karawa, nous trouvons une minuscule communauté de 33 contribuables, fixée sur la rive droite de la Bari (sources) en suivant la route Gemena-Bozene; donc à 20 km au sud de Gemena. Dirigeant : Sarakusu.

Pour en rencontrer de nouveau, nous devons descendre 30 km plus au sud jusqu'à la rivière Endeke, enclavé parmi les Bomandia. Groupe un peu plus important; contr. 171 parmi lesquels, sans doute, sont comptés des éléments hétérogènes. En 1921 la constitution de cette communauté en chefferie fut proposée sous l'autorité de Kuba. Le P.V. n'a pas été signé. Comme ses semblables des Bomandia, Kuba a accepté de mauvais gré d'avoir été rattaché administrativement à Gemena. On ne l'y voit jamais et il ne se présente pas davantage à Bozene. Ses attachés sont également du côté de Budjala. Moralement parlant, il ne fait guère partie du territoire.

**Les Bombakabo** : A part ceux de Karawa, nous trouvons une autre communauté fixée sur la rive gauche de la haute Bari à 25 km au sud de Gemena sur la route de Bozene. Dirigeant Danga, contr. 107. Encore très frustes, en grande partie disséminés dans les plantations.

**Les Bozokora** : Forment deux hameaux situés sur la rivière Tugili à 75 km environ de Karawa. Comptent en tout 82 contr.

**Les Bozunu et Bogene** : Seulement à Karawa.

**Les Bobangana** : Portaient primitivement le nom de Bokaraga, ont reçu dans la suite celui de Bobangana qui signifierait (?) ceux qui habitent dans les cavernes.

Les Bobangana forment trois communautés bien distinctes fixées au nord-est de Kalo qui ont pour dirigeants Tali, Bali, Baga. Ce dernier a été investi S/chef de Gagaya, chef de Bogilima. Les affinités entre Bobangana et Bogilima n'ont rien de particulier au delà de la commune appellation de Bwaka. L'intervention de Gagaya dans les affaires des Bobangana se réduit exactement à zero. Il en est de même de celle de Baga dans les deux autres communautés de Bobangana et chez lui son autorité ne dépasse pas le coin occupé par les cases de ses femmes.

Population Bobangana : 153, partagés plus ou moins également en trois. La situation des Bogâ n'est pas plus brillante que celle des Bomandia. Ils sont plus dispersés que ces derniers et impossible d'envisager un rapprochement.

Il n'y a donc pas lieu de parler à leur sujet de circonscription territoriale. En ce qui concerne particulièrement les Bogâ nous constatons l'éparpillement depuis la Tugili jusqu'à la Endeke. Les Bomandia proprement dits sont plus groupés, mais nous sommes en face d'une simple juxtaposition sans la moindre apparence d'organisation. Ce n'est certainement pas en faisant appel à Semandia-Zando que nous parviendrons à infuser un peu de cohésion entre ces éléments enragés de particularisme. L'influence du Wê parmi les Bwaka est définitivement annéanti. Elle s'exerçait dans un domaine très spécial et trop étranger aux contingences actuelles. Il serait parfaitement inutile d'essayer de la ressusciter.

## 5. Les Bumbia-Bogbena

Wêse engendra successivement d'une femme Bogosê deux fils auxquels il donna les noms de Dagoro et Batinzabere.

- A. Dagoro eut un fils nommé par lui Dibaso. Dagoro qui était un grand chasseur mourut après avoir mangé du phacochère (ngbia). Dibaso et ses enfants s'abstinrent dans la suite d'en manger et prit le nom de Wêngbia d'où suivit celui de Bumbia pour ses descendants. A part les Bumbia (ne ti yê) de la ligne directe on compte ceux des lignes collatérales; Bowêsomotura, Bombauro, Bowêpa, Bobageregbia, Bowêngonda, Bombamo.
- B. Batinzabere ne resta pas longtemps auprès de Wêse et se mit à voyager. Il arriva un jour dans le voisinage du village de Wêkada, il connaissait le moyen de franchir les rivières les plus profondes en allongeant ses jambes à volonté; il s'était installé au milieu de la rivière où les femmes de Wêkada avaient établi leur barrage pour prendre le poisson et ainsi il mangeait le poisson au fur à mesure qu'il passait. Wêkada fut informé de la chose par une de ses femmes et il se rendit sur les lieux, armé de trois lances. Il en jeta d'abord une dans la direction du maraudeur; celui-ci saisit la lance au vol et la tordit comme un fil; une

seconde eut le même sort. Wêkada risqua encore la troisième et le mangeur de poisson s'en servit comme d'un bâton pour franchir la rivière.

Emerveillé, Wêkada l'invita à venir manger du fuku chez lui. Il fut invité à se retirer dans une case vide pour passer la nuit, dans laquelle pendant qu'il mangeait du fuku, Wêkada avait creusé une fosse profonde dissimulée par des écorces d'arbres recouvertes par une natte sur laquelle un lit était préparé. Wêkada introduisit son hôte dans sa case et l'invita à profiter du lit qui lui avait été préparé. Le mystérieux personnage ne répondit pas, planta la lance saisie à Wêkada au milieu du lit et attira celui-ci en dehors de la fosse, le plaça sur le bord de la case et se coucha. Voyant cela, Wêkada s'écria : j'ai fait la connaissance aujourd'hui de Wêgbena; celui qu'on ne tue pas.

Le lendemain Wêkada donna une de ses filles à Wêgbena. Celui-ci l'accepta et vécut quelque temps avec Wêkada. Il eut bientôt un fils qu'il nomma Wêkpanu, celui qui a trouvé une terre, un coin pour s'établir. Après Wêkpanu suivirent Segenemo et Wedeya.

La descendance de Batinzabere-Wegbena comprend donc les Bogbena (ne ti yê) ligne directe, les Bokpanu, les Bogenemo, et les Bodiyea.

Wêgbena ne prolongea pas son séjour auprès de Wêkada, il vint retrouver Wembia. Nous trouvons les communautés des Bumbia et des Bogbena voisines les unes des autres et souvent complètement mélangées. Elles tiennent à maintenir la distinction entre elles surtout depuis que les enquêtes sont ouvertes sur l'identité des groupes.

Les communautés de Bumbia et Bogbena sont actuellement établies dans la même région du territoire. Nous pensons qu'il n'y a en cela qu'un concours de circonstances fortuites sans aucune volonté de s'organiser au point de vue politique. L'affirmation de leur volonté d'autonomie est aussi tranchée qu'ailleurs. Ces populations sont du reste parmi les plus frustes du territoire. Nous trouvons toutes ces communautés échelonnées actuellement sur la route Gemena-Bozene entre la Bari et la rivière Bindu (frontière Bozene). Elles sont donc espacées sur une ligne de plus de 50 km et intercallées entre des communautés de diverses dénominations; quelques unes de ces communautés sont venues de Budjala.

### **Situation administrative actuelle**

En 1920 fut constituée une chefferie dite des Bumbia composée pour une bonne moitié de Bogbena et à laquelle était annexée une communauté de Boyele. Le village de capita Mogali formé de Bumbia-Bowêngonda renseigné comme faisant partie de cette chefferie est situé très loin en dehors de la circonscription. Il est probable qu'au moment de la constitution de la chefferie Mogali promit de se déplacer. Mais promettre et tenir sont deux. On n'est pas encore prêt de voir un capita Bwaka se déplacer pour se rapprocher de son égal qui vient d'être gratifié de la médaille; si pour des raisons à lui personnelles il inclinait vers ce rapprochement, il serait incapable d'entraîner ses indigènes. Chez eux c'est la masse qui fait la loi.

En 1922 les ressortissants de cette chefferie vivaient encore en grande partie en forêt; on les voyait une fois ou deux par année au moment de la perception de l'impôt. Petit à petit des cases se sont édifiées sur la piste et un semblant d'agglomération se forma; elle se maintient avec peine. Rebâtir au même endroit quand la case est en ruines!

Cette chefferie fut placée sous l'autorité de Tandala qui est un Bogbena-Bokpanu. Quand Tandala fut investi, il venait d'arriver parmi ceux qui allaient devenir ses administrés. Dans sa jeunesse il avait d'abord été pistonnier de Kangyani; d'aucuns disent son boy. L'un n'empêche

pas l'autre. Il le quitta et résida près de Zongo (Kalasiko) mais pas avec la communauté dont il devint le chef. Il échoua parmi les Bodigia établis à la Nguya, essaya de s'imposer parmi eux grâce à son fusil. N'y réussissant pas il descendit plus au sud parmi ses frères dont il venait d'apprendre la présence. Il fut compromis avec eux dans une querelle avec des Banza de Budjala; il y resta quelque temps en détention. Libéré, il rejoignit les communautés dont il devint un peu après le chef. Comme il avait beaucoup voyagé, avait eu déjà des rapports avec les Blancs, connaissait la langue véhiculaire, il était le mieux qualifié aux yeux des indigènes pour remplir les fonctions de chef. Il fut mis en avant par eux. Le rapport d'enquête joint au dossier fait mention de son dévouement et de l'autorité sur ses sujets??? Depuis 1923 que nous le connaissons nous devons bien le considérer comme une nullité absolue.

Depuis quelque temps le triage des Bumbia et Bogbena s'est fait. Conséquence des enquêtes. Les Bumbia ont avec eux Wêmbia dit Bombi. Est-il convenable qu'il ne soit considéré que comme un capita de Tandala qui ne fut qu'un boy? Maintenant le besoin de lui ne se fait plus sentir. Mais les Bumbia seront-ils plus soumis à leur Wê qu'à Tandala? Ou de justifier le mépris dans lequel on tient son autorité.

Les Bumbia -Bogbena de Budjala eurent aussi leur chef. En 1920 fut constituée en territoire de Budjala une chefferie dite de Bonguya. C'est sous cette dénomination qu'étaient connus les Bumbia - Bogbena. Bonguya n'est qu'un terme géographique. Elle fut placée sous l'autorité d'un certain Tawe du groupe Bumbia-Bombamo. On le nommait en grande partie chef d'une chefferie à créer. On comptait sur Tawe pour glaner ses futurs administrés dans la forêt et les plantations. Il n'y réussit pas assez rapidement! Investi le 16/9/1921 il fut révoqué le 20 mai 1922! Suambi qualifié d'abord de notable puis de chef coutumier le remplaçait à la date du 20 mai 1922. Tawe et Suambe ne sont pas sur le même plan. Le premier appartient aux Bumbia-Bosembamo et le second est Bogbena, il paraît même qu'il est Wêgbena, mais ce n'est pas à cause de cela qu'il serait plus qualifié que Tawe pour commander aux Bumbia.

En fait quelles furent les conséquences? En 1923 nous passâmes par le village de Tawe, il était de très mauvaise humeur, il avait réuni un assez grand nombre d'indigènes ; en me les montrant il me dit : Bula Matari m'a donné la médaille puis me l'a enlevé peu après, il n'y a plus à compter sur moi ni sur mes gens pour l'impôt. Nous pûmes voir après le village de Suambe, une trentaine de cases! Suambe jeune et timide avait l'air assez gêné avec sa médaille.

Fin 1924 et début 1925 Bumbia de Tawe et Bogbena de Suambe remontèrent plus au nord pour s'installer plus à l'intérieur du territoire des Bwaka. Il va sans dire qu'ils choisirent chacun un emplacement différent. Heureusement que Suambe vint s'installer dans le voisinage d'une autre communauté de Bogbena (des Bodeya, Cap. Zako) et Tawe vint se fixer à la suite de deux autres communautés de Bumbia : des Bobagegbia (Cap. Zongoru) et les Bowêngonda (Cap. Mogali) Comme la chefferie de Suambe doit être de nouveau délimitée, il y aura lieu d'y annexer les Bodeya de Zako. En ce qui concerne l'organisation des Bumbia, la chose est moins simple : nous avons d'une part fixées à la suite les unes des autres les trois communautés de Zongoru, Tawe et Mogali, puis passées des communautés de Furu, de Bodigia, de Bobadono, de Bobakundu, nous retrouvons deux groupes de Bumbia officiellement compris dans la chefferie de Tandala et parmi lesquels se trouvent Wêmbia. De même que plus avant vers la Bari nous trouvons des Bogbena qui devraient être soit avec Suambe soit avec Tandala! Véritable jeu de puzzle.

Les Bumbia se plaignent disant qu'ils sont lésés : Voilà deux représentants des Bogbena qui sont médaillés et nous qui sommes les aînés (?) nous n'en avons pas une! Nous leur répondons : groupez-vous. Mais qui se déplacera pour se rapprocher des autres? Chacun prétend que son emplacement actuel est le meilleur et quand il en sera dégoûté ce n'est pas dans la direction des autres qu'il cherchera pour son nouvel établissement.

Au fond, dans leur idée, la médaille n'est qu'une sorte de distinction honorifique dont chacun en particulier peut se passer. Cependant quand la question est soulevée, ils ne voient pas en quoi les Bogbena valent plus qu'eux pour avoir eu de la sorte les préférences de l'Administration. Toujours la même idée, l'octroi de la médaille est bien plus la consécration du nouvel état de choses que de l'organisation du passé. Nous sommes certainement plus soucieux qu'ils ne le sont eux-mêmes de la conservation de la coutume.

Nous nous rendrons prochainement parmi eux pour examiner une dernière fois la situation et tirer des conclusions... définitives? Nous n'avons pas cet espoir; la crise d'adaptation par laquelle passe cette population est loin d'être terminée. Les modifications des conditions économiques et sociales ne feront que s'accroître et nous devanceront.

## 6. Les Bominenge

Les Bominenge sont répandus à travers tout le territoire; depuis la Kele, affluent de la Loko (50 km nord de Karawa) jusqu'à la Basse-Lua en aval de Pakila et jusqu'aux environs de la route auto Libenge-Bosobolo sur l'embranchement Bongji à Gemena Kete; jusqu'aux frontières sud du territoire dans la direction de Libanza.

Les communautés de plus de 100 contr. sont rares. En certains endroits nous nous trouvons en face de l'éparpillement complet en savane ou dans la forêt.

Les Bwaka englobés sous la dénomination de Bominenge comprennent d'abord les descendants directs de Seminenge, ensuite les apparentés, issus de ses frères immédiats.

### A. Descendants directs de Seminenge

1<sup>ère</sup> ligne : Bowêgbala - Bondio - Bodoromo

2<sup>ème</sup> ligne: Bokumu - Bombaliswe

### B. Apparentés: Botira - Bodetwa - Bokandu - Bokandzi

A la première question qui leur est posée concernant leur dénomination sociale, ceux de la première catégorie (A) répondent d'abord qu'ils sont Bominenge; à une question ultérieure : quels Bominenge? Ils se donnent pour Bonwêgbala, ou Bondio ou Bokumu. Si on pousse l'interrogation plus loin : d'où proviennent les Bominenge? Ils font tous mention de Wêse. Cette déclaration fut déjà faite jadis à Mr l'Administrateur de Karawa. Ceux de la catégorie (B) ne font mention de la dénomination de Bominenge qu'en second lieu. Ils sont d'abord Botira, Bodetwa etc... et ne se rattachent aux Bominenge que par une parenté en ligne collatérale.

**Les Bonwêgbala** : ils se trouvent principalement à 25 km à l'ouest de Karawa aux environs de la mission des pères de Scheut. Disons qu'ils se trouvent principalement en brousse. Nous trouvons près de la Mission le dirigeant Demba et son capita Yagbia; les liens entre ces deux communautés sont des plus lâches, et au sein de chacune règne la plus grande liberté d'allure. Nous retrouvons d'autres Bonwêgbala parmi les administrés de feu Gowe, capita Ngole. Il préfère rester où il est que de s'approcher de Demba. Il y en a d'autres parmi les

Bokode, mais isolés en forêt, d'autres sont dispersés en brousse dans la direction nord-est de Karawa. Le moyen de grouper ce troupeau? La force publique. (Gr Demba-Yagbia 84 contr.)

**Les Bondio** : la situation des Bondio est encore pire que celle des Bonwêgbala. Là aucune apparence d'agglomération; l'isolement complet en brousse.

**Les Bodoromo** : les Bodoromo sont plus dispersés encore. Nous en trouvons d'abord un groupe d'une trentaine de contr. aux environs des Bonwêgbala de Demba. Ils vivent par groupes de trois à quatre cases toujours situées à une bonne distance de la piste caravanière. Ils nous guettent à l'instant dans la brousse.

Un fragment de Bodoromo-Bokamasuru est installé depuis longtemps sur la route de Tembongo à 12 km environ au delà de Bwamanda. Dir. Kasa ; 67 contr. Un groupe plus important est fixé sur la rive de la Lua en aval de Pakila. Ces derniers ont perdu tout contact avec ceux de Karawa; ils savent qu'ils existent, rien de plus. Il y porte le nom de Bogazapara; dir. Dzumba ; 201 contr.

**Les Bokumu** : ils tiennent la brousse. On connaît deux capita : Dobisa et Nduni.

**Les Bombaliswe** : forment un village situé au sud de Furu. Vivent donc isolés des autres. On les voit du reste rarement, le village étant presque toujours désert quand on passe par là. Les indigènes ne s'y rendent que lorsqu' ils y sont formellement convoqués; autrement ils se tiennent dans leur plantation et en grande partie dans la galerie de la Banga-Melo. Dir. Kora; contr. 47.

**Les Botira** : les Botira ne sont donc des Bominenge que de seconde main si on peut dire. Sêwetere leur ancêtre serait le frère jumeau de Sêminenge. Les Botira forment pour le moment trois communautés bien distinctes .Deux d'entre elles quoiqu' voisines (situées sur la route Kuma-Bwamanda) maintiennent jalousement leur autonomie respective.

L'une a pour dirigeant Bata, l'autre Walawolo. Chacun prétend être le seul qualifié pour commander les Botira (Contr. 151 ; deux villages). Bata se dit le fils de Nafolo qui le premier s'est mis en avant pour regrouper les Botira et les mettre au travail. Walawolo excipe d'une vague généalogie qui par Wêbina le ferait remonter plus directement à Seminenge? Question de faire de l'obstruction; rien d'autre. Nous trouvons une troisième communauté de Botira sur la route Balo-Bongi près de Gemena-Kete, dir. Imati; contr. 97. Enfin on trouve un hameau de 33 contr. installé sur la piste Yembongo-Bozene parmi des communautés du groupe Bobase.

**Les Bodetoa** : forment en ce moment deux communautés bien distinctes et aussi assez éloignées l'une de l'autre.

La première est fixée sur la Nguya à 15 km environ de l'ancien poste de Kalo. En 1918 elle fut constituée en chefferie sous l'autorité du chef Dowa. Les titres de ce dernier se résumaient à son aisance à traiter avec les Blancs. Il avait vécu jadis dans l'entourage de Bundu et Kangyani. Il n'y a rien à dire de Dowa en bien ni en mal. Son autorité repose sur le nombre de ses pistonniers. Tant que ceux-ci sont satisfaits de la part qui leur est faite lors de la vente de l'ivoire tout va bien. C'est à dire aucune plainte ne se fait entendre. Cette communauté de Bodetoa n'a guère l'occasion de recevoir un ordre de Dowa. Elle est fixée à l'écart, ils n'ont qu'à payer l'impôt au moment fixé et tout est dit. L'an dernier cependant ils ont tous fourni quelques semaines de travail pour les travaux routiers et cela de leur plein gré. Ils ont de

nouveau fait une nouvelle apparation cette année pour perfectionner l'oeuvre de l'an dernier. Mais ce n'est pas pour donner satisfaction à leur chef qu'ils ont fourni cette prestation.

A la chefferie des Bodetoa ont été rattachées les S/chefferies des Bobaguma et des Bomalanga. Les Bobaguma sont des Bokonga et les Bomalanga des Bogilima, groupes qui n'ont pas d'affinité spéciale avec les Bodetoa. Bagaza S/chef de Bobaguma et Bala S/chef de Bomalanga vivent dans une indépendance absolue vis à vis de Dowa. Il est préférable de reconnaître officiellement leur autonomie. Ce n'est que justice; le traitement du chef Dowa est majoré de sa soi-disant intervention dans l'administration des Bobaguma et Bomalanga quand il n'y met jamais les pieds. Nous voudrions un peu savoir comment il y serait reçu s'il s'avisait jamais d'y faire acte de la moindre autorité.

Depuis la constitution de cette chefferie des Bodetoa, bon nombre d'indigènes ont émigré (clandestinement) pour aller rejoindre l'autre communauté de Bodetoa qui se trouve fixée à 50 km au nord de Karawa aux sources de la Kele ; dir. Bay; contr. 134. Il en reste chez Dowa 156, parmi lesquels il faut compter pas mal de Bokandu-Boyanuwa. Ces derniers étant venus de la communauté de Bokandu fixée aux abords de Karawa. C'est la vie des Bwaka; aller et venir au gré de leurs convenances personnelles et aussi de leurs caprices, leurs chefs et dirigeants n'ayant sur eux qu'une autorité éphémère. Il faudrait pour les maintenir en place un personnel territorial plus nombreux qui de suite perviendrait à terminer l'aménagement de voies de communication qui permettraient de circuler dans la majeure partie du territoire par des moyens mécaniques.

Dans la situation actuelle, il y a beaucoup de villages qui ne sont visités que deux fois par an. Quand on y arrive pour le recensement on y apprend qu'un tel est absent et en finit par avouer qu'il a émigré chez d'autres indigènes de la même dénomination, chez son beau frère ou ses oncles maternelles ou n'importe où. D'autres taches plus urgentes empêchant de rechercher les fuyards qui en général profitent de la complicité de beaucoup de monde. Que les chefs ou dirigeants se dérangent pour venir réclamer immédiatement après que leurs indigènes ont émigré c'est plutôt rare! C'est qu'alors ils ont un intérêt personnel à la clef. Inutile d'attendre la moindre intervention de ces chefs pour coopérer réellement à l'administration de leurs communautés, partant de leur initiative.

**Les Bokandu** : les Bokandu se disent les frères des Bodetoa. Ils prennent cependant femmes entre eux et se sont jadis battu, ce qui a amené leur séparation. A part ceux qui se trouvent avec les Bodetoa, ils forment deux communautés aux abords du poste de Karawa. Il n'y a plus à parler parmi eux de constitution indigène. Cette population ne vit que de portage et de travail peu régulier cependant dans les factoreries. Ils n'ont même plus de plantations de maïs; tandis que les hommes travaillent en dehors les femmes qui entretiennent des plantations de manioc préparent des chikwangués qu'elles écoulent parmi les travailleurs du poste. Les Bokandu reconnaissent deux dirigeants, ceux qui sont plus rapprochés de Karawa répondent aux appels d'un certain Mangada quand on réclame quelque part des porteurs; les autres indiquent comme leur chef un vieillard: Govene qu'on voit rarement.

A part ces deux dirigeants on y trouve deux autres capitas, Mwele et Zama, qui vivent pratiquement indépendants à la tête de leur petit groupe. Les Bokandu recensés se chiffrent au nombre de 143 contr. Les conditions sociales de ces sortes de villages ne sont guère différentes de ce que nous voyons parmi les éléments établis à côté des grands centres. Les Bokandu forment deux agglomérations séparées par les Bombakabo.

**Les Bokandzi** : ils forment un groupe (nominal) très important des Bominenge; ils sont tout aussi sauvages que leurs frères, si pas plus. Ils se répartissent en :

Bayesekandzi	Dir. Mbwa;	Contr. 126
Boyaswe	« Mbea	66
Boyaswe	« Nguba	19
Boyagbagia	« Fedore	18
Bogbando	« Mado	39
Boyagbayala	« Funga	14

Il est certain qu'on pourrait au moins doubler ce nombre s'ils consentaient à se laisser voir.

Ils sont également très dispersés. Nous trouvons trois communautés au sud-ouest de Karawa à la frontière du territoire aux environs du Centre Commercial de Bongo. Ce sont les Boyasekanzi de Mbwa, les Boyaswe de Mbea et les Boyagbagi de Fedore. En 1923 nous avons trouvé ces derniers parmi les Bobilisi; une partie s'est approchée de la Banga-Melo mais la masse est encore dispersée en forêt.

Ces trois communautés se trouvent donc à 50 km environ de Karawa S-O. A 15 km à l'ouest de Karawa nous trouvons d'autres Boyaswe qui se réfugient constamment vers les sources de la Libala; des Bogbando de Mado. Il n'y a guère que les cases de Mado à côté du gîte d'étape, le reste est disséminé dans les plantations.

Enfin à 20 km au sud de Karawa se trouvent les Boyagbayala de Funga dispersés parmi les Bobilisi. On voit quelques misérables huttes sur le bord de la route; c'est en forêt qu'il faut pénétrer pour les trouver. Des trois communautés qui se trouvent près de la Banga-Melo, celle de Mbwa est la plus importante; bien que ce dernier se dise Boyasekandzi, il serait inutile d'essayer de l'imposer aux deux autres communautés. Elles ne l'accepteront pas. Reléguer les récalcitrants, c'est à dire ceux qui feront de l'opposition plus ouverte, ce sera peine perdue. Les plus irréductibles ne sont pas ceux qui crient le plus fort.

## **Conclusion**

Les Bominenge nous donnent un nouvel exemple d'éparpillement à l'extrême. Nous ne pouvons pas plus parler de circonscription à leur sujet qu'en ce qui concerne ceux que nous avons déjà passé en revue. Quels liens peut-il y avoir entre des communautés éparses à de telles distances? Quand elles sont voisines, il n'y a souvent que des rapports de jalousie et de disputes entre elles. Pas plus au sujet des Bominenge que des autres nous ne pouvons garder le moindre espoir de les voir se déplacer pour se regrouper sur la base d'unités sociales hypothétiques de jadis. Nous avons la conviction que leurs conditions antérieures ont été très semblables à ce que nous voyons; des groupes se forment aux hasards des circonstances et se dissolvent de même. La configuration sociale de la peuplade étant aussi mouvante que les vagues de la mer.

C'est à se demander, si pour leur propre bien, il n'eut pas été préférable de ne pas leur faire tant d'honneur et de ne pas tant les questionner sur les règles de leur organisation sociale et politique préexistante. En fait de politique cette organisation n'est jamais sortie du néant. Et leur organisation sociale est des plus rudimentaires. Nous pensons cependant qu'il y a encore moyen de les sauver de cet état de pulvérisation et d'incohérence; mais ce n'est pas dans la voie de leur passé ni de traditions hypothétiques que nous devons le chercher. Aucun groupe ne possède dans son sein les éléments de salut social adéquats à ses besoins actuels. Nous

devons nous substituer à eux ou plutôt nous mettre au dessus des groupes; au moins là où ils sont tellement incohérents qu'en pratique ils n'existent plus et le cas est le plus fréquent. Le chef ne serait donc désigné qu'en faisant abstraction de la dénomination sociale à laquelle il appartient.

L'époque des chefs imposés valait bien le temps présent. C'est une chose que nous devons reconnaître. Mieux vaut un bon tyran que la carence du pouvoir. Nous regrettons que le système n'ait pas été maintenu tout en le perfectionnant. Naturellement il est facile de porter un jugement par après. Mais la politique est-elle autre chose que l'art d'apprécier les possibilités présentes?

## **7. Les Bomere**

Les Bomere se rattachent aux Bodigia, mais de très loin et n'entretiennent guère de rapports particuliers avec eux basés sur cet apparemment lointain. Parmi les Bwaka distinction est synonyme de séparation.

Les Bomere se partagent d'abord en deux branches principales : les Bomere proprement dits et les Bonwêngore, descendants de Sêmere et de Wêngoro, son frère cadet.

Les Bomere se répartissent de nouveau en deux groupes : les Botabili-Bokona et les Botoro.

Les Botabili se fractionnent de nouveau entre un grand nombre de dénominations dont nous ne citons que les principales : les Boyalulia, Boyangmê, Boyagomoduwa, Boyagbarafo, Boyasekado, Boyangaduwa, Boyagbazara, Bosere, Boyanzibodo, Bobatele ....

De leur côté les Botoro se distribuent entre les Boyasetoro, Boyaseberanga, Boyagolebia, Boyagbazudo, Boyagbafeta.

Les Botabili se trouvent répandus au sud et au sud-est de Karawa. Ils forment la chefferie de Kasa. En pratique chacune de ces dénominations se réclame d'un capita, souvent de deux qui sont absolument indépendants. Lorsque Kasa était plus jeune, il réussissait à s'imposer à ces turbulents Bomere. Maintenant qu'il est devenu vieux, infirme et presque aveugle, on le considère déjà comme enterré. Il est bien évident que son autorité, bien évanouie, ne reposait que sur les moyens matériels dont il disposait. Comment en aurait-il été autrement parmi une population de la mentalité aussi fruste que les Bwaka? Toutes leurs conceptions et leurs croyances ne sont orientées que vers un seul point : l'extension du groupe par la reproduction. Le Wê personnifie la souche, la source de vie. Les prescriptions et les prohibitions auxquelles ils se soumettent se ramènent en dernière analyse à ce souci unique : aviver la fécondité et éviter la stérilité. Telle est surtout la raison ultime des tabous auxquels se soumettent les femmes. Il n'y a pas de pire malheur que de ne pas avoir d'enfants!

Vu leurs conceptions égocentristes, ils méprisent autant la vie du groupe voisin qu'ils l'estiment pour eux-mêmes. Les Bwaka ne connaissent d'autre Dieu que leur Mère. Aucune autorité réelle ne s'exerce sur eux que dans le groupe familial. En dehors du père, ils ne se soumettent qu'à la force physique. L'horizon de leur vie traditionnelle se borne au cercle de la parenté. Peut-on vraiment sans être sujet à un perpétuel quiproquo parler de politique à leur sujet? Nous sommes maintenant persuadés qu'ils trouveront bien plus logique que celui qui sera chargé de commander à plusieurs de ces communautés se présente uniquement comme commissionné et délégué par l'Etat que muni de titres de soi-disant priorité de l'une vis-à-vis des autres. Ces titres, à tort ou à raison, seront toujours contestés. Comme ces titres se

présentent sous l'estampille de l'Etat, son prestige n'est nullement rehaussé par ces contestations.

Les Botoro sont répandus par minuscules communautés au nord de Karawa. La plus importante compte 500 contribuables ; il est certain que dans ce cas on y trouve encore des capitans qui ont leur bande chacun à part. On peut dire des Bomere la même chose que des Bokandu. La majeure partie de la population mâle est occupée au portage ou trouve du travail dans les factoreries. Ils répètent dans leurs chants : "bisu belsi"! Parmi la jeune génération mâle on n'entend plus parler guère Bwaka : c'est le lingala la langue véhiculaire du Fleuve qui est en honneur.

Ils se libèrent des tabous ancestraux. La viande du buffle est consommée même par les jeunes gens qui ont passé depuis peu par la circoncision. Ils sont maintenant les gens du Blanc, disent-ils (sous-entendu : ils ne sont plus tenus par les prohibitions des basendji). Même au sujet de la gaza! Nous avons déjà entendu faire la réflexion par plusieurs d'entre eux qu'il serait préférable de s'adresser au médecin de l'Etat, pour ne pas être astreints à séjourner si longtemps en forêt; en s'adressant au médecin, observent-ils, la guérison était plus rapide.

Les Botoro fournissent la majeure partie des travailleurs de la Mission Evangélique de l'Ubangi située dans leur voisinage. Les enfants fréquentent l'école. Ce ne sont pas ceux-là qui auront le plus de souci des coutumes et traditions.

A plus de 50 km de Karawa, sur la rive droite de la Banga nous trouvons des frères des Bomere : les Bonwêgoro, dirigeant : Ngado. Contr.? Ils sont encore incomplètement recensés. Ils sont entourés de Boyambi, n'ont plus de relations avec les Bomere de Karawa. Ils se contentent de payer leur impôt. L'an dernier ils ont cependant pris une part active aux travaux routiers.

A l'extrémité sud-ouest du territoire, nous retrouvons encore des Bomere mélangés aux Bozene, Bakpwa, Banza etc. Ils forment deux groupes d'une quarantaine de contr. chacun.

Le manque de cohésion est donc aussi prononcé parmi les Bomere que parmi les autres groupes passés en revue jusque maintenant. Rupture des relations entre groupes situés à de longues distances ; à l'intérieur des communautés liberté d'allure illimitée. On appartient à telle communauté parce qu'on est recensé à la suite d'un tel qualifié de chef ou capitain et qu'on acquitte son impôt où et quand il donne avis à ce sujet. Combien portent le nom de telle communauté parce qu'ils l'ont adoptée par convenances personnelles? Plus que jamais nous sommes convaincus que ces dénominations n'ont guère plus de valeur que celle d'éphémères étiquettes.

### **III. Les Bokonga**

#### **Légende**

A la différence de Bobase dont l'ancêtre (Base) est descendu du ciel, les Bokonga sont sortis des entrailles de la terre. Ils vivaient au fond d'une caverne et en sont sortis à la suite de l'intervention de Base. Base ayant vu une femme nommée Tokura, occupée à écraser du ngula à l'entrée de la caverne où vivaient ses frères, lui fit des propositions de la prendre pour épouse. Tokura lui répondit qu'il devait s'adresser à ses frères qui se trouvaient à l'intérieur et lui conseilla de se présenter le lendemain après qu'elle aurait elle-même mit ses frères au

courant de l'affaire. Le lendemain Base fit la connaissance des frères de Tokura; ils portaient leur sexe caché dans une demi calebasse; ils demandèrent à Base de leur donner en guise de dot pour Tokura chacun un pagne en écorce d'arbre (turu). Base promit de les satisfaire et leur procura les pagnes désirés; il les en revêtit lui-même après avoir mis leurs calebasse en morceaux d'un coup de bâton. Le frère aîné de Tokura suivit Base et l'accompagnait un jour à la chasse. Ayant trébuché un jour contre une souche il prononça le mot Digbina! Base prit occasion de cette exclamation et lui dit : maintenant on t'appellera Digbina.

Digbina prit femme; étant enceinte elle était allée chercher du bois à brûler et accoucha en forêt à un endroit où il y avait beaucoup d'arbres appelés "kongas". Son père lui donna le nom de Wêkonga. Etant devenu le père d'une nombreuse postérité, il reçut par après l'appellation plus élogieuse de Sewêkonga.

Les descendants de Sewêkonga sont nombreux; ils forment un groupe aussi important que les Bobase et les Bowêse. Nous donnons la liste des collectivités (nominales) suivant l'ordre des "nu pere" lignées pour autant qu'on puisse déduire quelque chose de plausible de leurs dires disparates et souvent contradictoires.

- a) Bodebe, Bumbala, Borâ, Bwazi, Bombauro;
- b) Bokimbi, Bodenge, Bodili, Bodeme;
- c) Buzoko, Bobanga;
- d) Bokode, Bobiengeri, Borenu;
- e) Bobaguma, Boday.

Nous donnerons un aperçu de la situation actuelle de chacune de ces collectivités qui n'ont guère de collectif que le nom. Ce serait le cas de le dire : société en nom collectif au sein de laquelle chacun garde la plus grande liberté d'allure. Ce n'est du reste que par ce côté que la comparaison est applicable. De solidarité? Néant. Le fait de se dire Bodenge, Buzoko etc. n'influe guère sur la vie de deux individus Bwaka. Une fois sorti du cercle familial proprement dit ces unités ne rencontrent plus en fait que l'Administration pour circonscrire leur activité, la limiter ou la stimuler.

### **1. Les Bodebe**

Les Bodebe sont reconnus comme les premiers rejetons de Sewêkonga; ils ne forment plus qu'une insignifiante communauté installée sur la rive droite de la Shua, dir. Mbanâ qui naturellement se donne le titre de mokonzi, ; contr. 24. On en rencontra une douzaine sur la route de Bwamanda à Yembongo recensés parmi les indigènes Bobarama (Bomandia-Bowêse) de Barangu. On en glanerait des unités isolées qui vivent aux abords de la galerie de la Bari, plus ou moins en face de Djambite, c.à.d. en aval de l'embouchure de la Tamba. En réalité les Bodebe de Mbanâ passent la majeure partie de leurs journées dans la galerie de la Shua et se contentent surtout de liquide et il en tombe pas mal chaque année.

### **2. Les Bumbala**

Les Bumbala sont devenus célèbres parmi les Bokonga à cause de Bwado qui appartient à cette dénomination. Son influence provenait-elle de son rang dans l'ordre indigène? Nullement. Il n'avait absolument rien de ce qui caractérise l'autorité coutumière et cependant son prestige fut très grand. Ses qualités personnelles et les circonstances firent sa fortune. Il sut incarner la résistance des Bwaka contre les Mongwandi (c.à.d. les Bwaka des rives de la

Bari). Il avait pu se procurer des armes à feu par la voie de la Lua. Par ce moyen il donna confiance aux Bwaka de toutes dénominations qui s'étaient groupés autour de lui et inspira un peu de réserve aux bandes de Kangayani et de ses émissaires. Les pistonniers de Bwado remontèrent jusqu'au delà de Kalo aux emplacements des Bomalanga actuels.

Bwado mourut en 1913 de la maladie du sommeil. Son prestige avait déjà pâli; les Mongwandi s'étaient retirés vers le nord. Les différents groupes qui s'étaient concentrés autour de lui avaient commencé à se disperser.

Son frère Banza, lui succéda. Il vécut sur les restes du prestige de Bwado, mais ce capital est consommé depuis longtemps. Son village réduit aux Bumbala fait maintenant triste figure. En dehors de ses propres pistonniers, il n'est personne dans le village qui se soucie de ce que Banza peut dire. Il ne se soucie pas non plus de leur donner la moindre manifestation d'autorité. Son horizon ne dépasse pas le cercle de son harem, au centre duquel est maintenue la jarre de piki. Tous les Bumbala ne sont pas avec Banza. Nous trouvons un village sur la rive droite de la Shua; capita Nabana. Officiellement il dépend de Banza; en fait, c'est l'autonomie complète.

Plus loin vers la Tamba, on remarque encore des cases très espacées occupées par quelques Bumbala qui végètent, anémiés par le piki. C'est là que nous avons connu le Wê des Bumbala en 1922. Il est mort en 1924 et n'a pas encore été remplacé. C'est le cas un peu partout : là où ils tardent à mourir, ils prennent le titre de Commissaire (!) essayant ainsi de redorer leur blason, mais en vain. Ils se rendent compte eux-mêmes que leur prestige (d'ailleurs d'ordre magico-patriarcal) est définitivement aboli. Ils doivent bien avouer que la poudre et les fusils valent tous leurs "ina" pour la chasse et que les quelques plumes de perroquets qui ornent leur bonnet en peau de n'importe quoi sont bien pâles en face des fez rutilants.

### **3. Les Borâ-Bwazi**

Ces deux groupes qui à l'origine n'en faisaient qu'un sous le nom de Bokombia forment chacun une communauté établie sur la route de Bwamanda à Yembongo. Elles furent même rassemblées jadis par l'intervention de Bwamanda qui servit d'auxiliaire à l'Administration pour constituer une grande partie des agglomérations qui existent sur la rive gauche de la Bari. En général les Bokonga sont restés sur la rive droite, occupant les bassins de la Shua et Maidoli (sauf les quelques communautés qu'on rencontre dans les parties excentriques du territoire). Borâ et Bwazi sont les Bokonga les plus avancés vers l'ouest. Ces communautés sont voisines et ont comme dirigeants : Borâ, Mopera (contr. 96) ; Bwazi, Soge (contr.60). Elles vivent dans une autonomie complète. Ces communautés de Bokonga vivent en assez bonne harmonie avec Bwamanda parce que leur yamba, sa mère étant une Bokonga; mais ce lien d'ordre personnel et privé ne peut en aucune façon conditionner un rattachement politique entre ces communautés si jalouses de leur autonomie et les Bosepwanga de Bwamanda qui sont eux des Bodangabo. Même entre elles, il est inutile de tenter d'établir un lien politique. Cependant ces communautés sont des plus dociles de tout le territoire. La route est toujours parfaitement entretenue, l'impôt acquitté dès le début de l'année et quand on parlera de coton, ils se plieront à cette nouvelle tâche.

Leurs dirigeants Mopera et Soge sont d'esprit progressiste. Nous ne voyons pas pourquoi nous ne pourrions pas consacrer cet embryon d'organisation. Mais il est évident qu'ils ne se présentent à leurs indigènes que comme les mandataires de l'Etat. Cette situation est

acceptée par les indigènes. Si on ne peut invoquer la coutume indigène; nous pouvons exploiter une habitude qui peut se fortifier.

#### **4. Les Bombauro**

Il y a peu de chose à en dire! Ils sont très peu nombreux. Un hameau de 15 contr. fixé depuis quelques années sur la rive de la Bari, en face de Djambite, vient de passer sur la route de Yembongo et se placer à la suite des Borâ de Mopera. On pourra les rattacher à ces derniers. Un autre hameau comprenant 23 contr. se trouve sur la route Balo-Bongi. Ils se trouvent entre des Bogilima et des Bogose. Comment parler d'organisation traditionnelle dans des conditions pareilles? Pulvérisation? Oui. Leurs querelles et la poussée Mongwandi et aussi leur esprit foncièrement particulariste sont là pour démentir tous les espoirs de retrouver aucune trace d'une situation tant soit peu ordonnée dans le passé que nous pouvons explorer. Les querelles étaient même en un certain sens éléments de cohésion. La pacification de la région, leur facilité de se déplacer, la liberté qui leur est accordée de se rechercher ne les amènent nullement à se rapprocher les uns des autres; au contraire. Les 15 Bombauro dont nous venons de parler qui se fixent à la suite des Borâ ne font pas exception. Ils n'ont pas eu souci de voisinage mais de l'emplacement, n'ont fait que franchir la Bari.

#### **5 Les Bokimbi**

Peu nombreux. Ils prétendent que jadis ils étaient beaucoup plus nombreux, qu'ils ont perdu beaucoup de monde dans les batailles avec les Mongwandi et d'autres disputes entre eux. Ils en perdent encore! La maladie de sommeil n'est pas inconnue parmi eux. Ils ne forment plus qu'une communauté de 30 contr.

Leur dirigeant M'Bonza, jadis chef investi, a été révoqué à la suite de sévices exercés par lui sur une de ses femmes. A part cette trentaine, on trouve des isolés dans plusieurs autres communautés de Bokonga, notamment chez les Bozoko de Dambwi, les Bokode de Sanza, les Bodili de Zanzu.

Les Bokimbi de M'Bonza sont fixés (en deux hameaux) sur la rive droite de la Shua. Leur travail le plus régulier est la récolte du piki. Parler de la circonscription territoriale à ces gens! Chacun a son arpent de maïs, chaque année, sans se soucier s'il trouvera un coin l'année suivante. Autant leur demander de cuber l'air qu'ils respirent. Leur vrai domaine c'est la galerie de la Shua.

Liens politiques entre ces Bokimbi et les autres communautés Bokonga? Néant. Intérêts sociaux ou économiques communs avec d'autres communautés? Même entre eux, il n'y a que des soucis d'ordre exclusivement individuel et privé; unités qui ont autant de cohésion qu'un tas de cailloux sur le bord de la route.

#### **6. Les Bodenge**

Les Bodenge sont plus nombreux. Denge signifie : celui qui a grandi. Autre explication : Dibina engendra deux enfants jumeaux (toujours). Il nomma l'un Wêbe et l'autre ne reçut pas de nom de Dibina. Wêbe prit femme qui était stérile. Il alla trouver son beau-frère pour lui exposer son infortune; celui-ci lui conseilla de planter le songa près de sa case (sorte de cactus). Le cactus grandit et Wêbe obtient une nombreuse postérité, d'où il prit le nom de Sedenge. Les Bodenge se répartissent entre les Boyasedenge, Bosele, Bobakuli, Bomangite,

Bolende. Ils forment deux agglomérations assez importantes et plusieurs hameaux, situées à des distances considérables les unes des autres. Nulle part on ne trouve l'homogénéité parfaite; ce sont des groupes comprenant en majorité telle ou telle dénomination avec un apport variable de représentants des autres dénominations.

La communauté la plus importante est celle qui se trouve fixée au mont Goronda (route - Bwado). Elle comprend le village dit de Yasene et les quelques hameaux qui suivent ; contr. 185. En réalité elle se compose de deux groupes juxtaposés qui vivent aussi divisés que s'ils étaient des étrangers les uns des autres, même plus. Ce n'est pas de l'indifférence mais de l'hostilité. Nous avons là un exemple de ce que produit le rapprochement de deux communautés précédemment éparses.

En 1922 nous avons trouvé à cet endroit le village des Bodenge qui avait pour dirigeant Yasene; à l'est de Kalo se trouvait un autre village de Bodenge qui avait pour dirigeant Bonduru. Ces derniers faisaient partie de la chefferie des Bodettoa (cfr Bominenge). Ils se plaignaient continuellement du chef Duwa et demandaient de se déplacer donnant comme raison que Bodettoa et Bodenge n'avaient aucune affinité. C'était au commencement que les enquêtes étaient ouvertes sur l'identité des groupes! Ils furent autorisés à se déplacer, à condition de rejoindre leurs frères du mont Goronda. Il était facile de voir que la condition ne leur agréait pas trop; mais enfin ils l'acceptaient. On rejoindrait Yasene parce qu'ainsi on se débarrasserait de Duwa. La mutation prit plus d'une année. Les indigènes n'étaient pas enthousiastes de suivre Bonduru; pour eux, lui ou Duwa ils n'en avaient cure. Enfin le mont Goronda se couvrit de cases. Yasene ne voyait pas la chose d'un très bon oeil. Il avait été seul, ils allaient maintenant être deux; Bonduru voulait faire valoir ses droits d'ainé pour prendre la direction du groupe reconstitué! Personne ne lui contesta sa qualité d'ainé; mais qu'en cette qualité il vienne commander au groupe de Yasene! Il ne fallait pas y penser. On s'était bien passé de lui jusqu'alors depuis qu'on s'était séparé jadis à la rivière Makwa (source Lua Vindu). Il n'avait que s'en tenir aux Bodenge qu'il avait amené avec lui (même quelques-uns passèrent au camp de Yasene). Le village était nettement divisé en deux quartiers bien distincts, chacun prenait sa part de ravitaillement des caravanes; pour les travaux chacun convoquait ses gens à part.

Yasene mourut fin 1924, son frère Worobala continua l'opposition. On soupçonna naturellement Bonduru de ne pas être étranger à la mort de Yasene. Mais voici que Worobala vient aussi de mourir; cette fois il n'y a pas de doute, c'est Bonduru la cause! Voilà, disent-ils, ce qu'il arrive aux Bwaka quand ils sont nombreux au même endroit; ils se mangent les uns les autres! Le jour de l'enterrement de Worobala, de nombreux coups de fusils furent déchargés pour escorter son esprit dans l'autre monde; Bonduru prétendait qu'ils avaient été tirés dans sa direction pour l'envoyer rejoindre Worobala pour du bon! L'émoi fut assez grand dans le village. Les gens de Bonduru gagnèrent leurs plantations. Si nous avions eu à faire aux Bwaka de la région de Karawa, le sang aurait coulé. Worobala mort, ses partisans ne sont que plus montés contre Bonduru. Et voilà où aboutit ce petit essai de regroupement. Le village tend déjà à se fragmenter en petits hameaux qui s'espacent le long de la route et ainsi, disent-ils, en assurent plus facilement l'entretien. Ceci, c'est le prétexte qu'ils font valoir! La raison, c'est qu'ils ont peur les uns des autres, se défient les uns des autres, même entre frères, et ainsi se défendent en se tenant à distance. La tendance n'est donc pas au rapprochement; c'est le contraire qui est conforme à leur mentalité! Elle ne changera pas de

si tôt! Nous nous sommes étendus sur ce cas particulier parce qu'il traduit assez bien la situation générale. On nous dira qu'il fallait appuyer Bonduru. C'est très bien s'il s'agissait d'appui. Mais il est tellement nul que c'est de substitution qu'il s'agit. Si nous multiplions les situations semblables à travers tout le territoire, qu'aurons nous gagné au change? Partout la mentalité des Bwaka à ce sujet est identique. Certes ce n'est pas d'ethnographie qu'il s'agit pour le moment; nous devons bien tenir compte des données que nous donne la psychologie élémentaire sur leurs dispositions actuelles, abstraction faite de ce qu'ils ont été dans le passé. C'est aux Bwaka du moment présent que nous avons à faire. La réunion des communautés aujourd'hui éparses en des unités politiques distinctes ne sera obtenue que par la force. Comment serait-elle maintenue?

Nous trouvons d'autres Bodenge sur la rive gauche de la Tamba route Bari-Bongi, dirigeant Todra; contr. 52, mélangés de différentes dénominations. Ils sont venus du territoire de Libenge, environs de Yembongo. N'ont pas jugé opportun de rejoindre ceux du mont Goronda; qu'ont-ils de commun avec eux? Le nom, c'est tout. Plus haut sur la Tamba est venu s'installer un hameau qui jadis se trouvait près de Dambwi.

Franchissons la Lua, près de Gemena Kete de nouveau des Bodenge! Ils forment deux hameaux, dirigeant Bapongo, contr. 87. Si on explorait les galeries des affluents de droite de la Malenge, il est probable qu'on augmenterait ce nombre. Ils ont perdu toute attache avec ceux de la Tamba.

Route Sere-Bokode, passé la Lua-Vindu de nouveau un hameau de Bodenge dont le dirigeant Songbo se dit Bokada parce qu'il est le yamba de ces derniers avec lesquels il a vécu; se trouvaient près de Bobanga avec Kangayani.

Pour compléter le tableau de leur dispersion passons en région de Karawa et nous en trouvons un autre groupe parmi les indigènes de feu Gowe, vivant donc avec Bogbulu, Bominenge, Furu, etc. Et ils ne tiennent nullement à rejoindre aucuns des autres groupes. Donc au point de vue territorial, nous ne voyons rien de circonscription dans cette situation. Intérêts communs sociaux ou économiques : néant.

## **7. Les Bodili**

Les Bodili se donnent parmi les premiers nés des Bokonga. Les mâles adultes recensés sont au nombre de 228. La population est répartie entre 4 communautés bien distinctes et jouissent d'une autonomie absolue. Elles ont du reste mis une certaine distance entre elles.

La plus importante est celle qui a pour dirigeant Zanzu (108). Mais ils ne sont pas tous groupés immédiatement autour de lui, il y a ceux de son soi-disant capita Saba qui s'est établi à bonne distance de Zanzu. Ils ont choisi tous les deux un coin bien tranquille à l'écart des grandes voies de communication dans la région marécageuse de la Bari. Là ils peuvent se livrer à leur aise à toutes leurs pratiques ancestrales; toute trace en aura disparu pour le moment de la visite du collecteur de l'impôt qui est toujours suffisamment claironnée à l'avance pour que tout soit rentré dans l'ordre pour le moment de son arrivée. Passé la Maidoli (sur la piste Bwado-Kalo) Dekamba groupe 42 contr. A 20 km de là (mais 20 km de marais!) Barase en compte 43. Piste Kalo-Balo à côté de lui Mberebana en rassemble 35. Ceux-ci se donnent le nom de Bosepana, ne sont déjà plus des Bodili de première main; c'est pourquoi tout en vivant à côté de Barase qui, lui, descend dit-on directement de Wédili, on se soucie autant de lui en pratique que s'il n'existait pas.

Dans chaque communauté chacun vaque à ses propres affaires sans avoir à compter avec l'un ou l'autre de ces dirigeants. On reste auprès d'eux par la force de l'habitude, tant qu'un motif de mécontentement assez grave ne surgit pas. Mais, ils ont tout intérêt à ne pas contenter leur monde.

Aucun autre lien que le nom entre les différentes communautés.

## **8. Les Bodeme**

Les Bodeme se réclament aussi de Dibina comme l'ancêtre au delà duquel ils ne connaissent plus rien. Ils se répartissent entre les dénominations suivantes : Bopari, Bowêkoli, Bowêbana, Bobuwe, Bovunda, Bovuruna.

Ce groupe comprend 263 contr. recensés répartis entre 5 communautés sans beaucoup tenir compte de leur dénomination. Nous trouvons d'abord deux de ces communautés aux abords de la Maidoli (rive droite piste Kalo-Bwado). Bien que voisines elles vivent dans une indépendance complète. Chacune a son dirigeant, aussi jaloux l'un que l'autre de son autonomie. Inutile d'agiter la question de priorité et de subordination. Naba qui amène 89 contr. à la caisse ne se soumettra jamais à Bata qui n'en présente que 52. Ce dernier qui est plus âgé, encore moins ne se soumettra à Naba. Les écarter tous les deux et trouver l'homme qui s'imposera aux deux communautés? On peut toujours chercher!

Ces deux communautés ne sont du reste constituées que depuis 1919. Il a fallu les faire sortir des bas-fonds de la Bari où ils vivaient cachés. En 1922 ils achevaient à peine de construire leurs cases aux emplacements actuels. Ils commencent du reste à les abandonner; remontant dans la direction de l'ancien village de Bembe et espaçant leurs cases ou groupes de cases comme c'est la tendance un peu partout, se mettant ainsi en garde mutuellement contre leur esprit querelleur.

A part ces deux communautés qui se trouvent donc au plein bassin de la Bari, nous trouvons les trois autres aux abords de la Libia sur le tronçon de la R.A. de la Paka. Bambwi est à la tête de la plus importante (61 contr.). Il prétend qu'il descend en ligne directe de Wêdeme! Qu'en sait-il? Cela n'empêche pas un autre, Kitambo, de faire bande à part à côté de lui avec 12 contr. Un peu plus loin nous trouvons Seremali qui en réunit 49. Ces derniers sont surtout des Bovuruna et font groupe à part depuis longtemps. Bambwi se trouvait avant 1924 sur la route Bosobolo-Zongo tandis que Seremali était établi vers les sources de la Libia. La séparation serait antérieure au passage de l'Ubangi. Le groupe de Naba-Bata serait passé le premier et s'est dirigé vers les sources de la Lua tandis que celui de Bambwi aurait évolué autour de la Libia et Bembe.

On peut maintenant se demander ce qu'ont gagné ces communautés des environs de la Libia à être soustraites à l'autorité de Kangayani? Nous devons bien avouer que pour notre part nous sommes embarrassés pour donner la réponse à cette question. Hélas la vie est-elle autre chose qu'une suite d'expériences? Quels qu'en soient les résultats! Il n'y a jamais rien à regretter quand on sait en profiter. C'est pourquoi nous ne voudrions pas la renouveler ailleurs même sur une plus petite échelle.

## 9. Les Buzoko et Bobanga

Les Buzoko et Bobanga sont assez étroitement apparentés tout en vivant nettement séparés.

A) Les Buzoko prétendent être les aînés des Bobanga, ce que ceux-ci nient bien étendu, revendiquant pour eux le droit d'aînesse. Qui a raison? Et après à quoi bon? Ils remontent à Dibina par Ngara frère de Wêdebe.

Les Buzoko se répartissent en plusieurs dénominations dont les principales sont : les Bomange, Bobanège, Bobandia, Bowêpe, Bodigende, Bokila etc...

Ils forment pour le moment quatre communautés dont trois sont fixées dans le bassin de la Bari sur la rive droite de la Maidoli sur la route Gemena-Bwado et la quatrième au delà de la Lua sur la route Balo-Bongi. Soit éloignées, soit voisines elles vivent parfaitement indépendantes l'une de l'autre. Leur séparation date de longtemps.

Au delà de la Lua-Vindu nous trouvons Dambwi qui compte autour de lui 143 contr. On peut toujours en soustraire 38 qui ne reconnaissent que son soi-disant capita Babere. Dambwi s'est fait remarquer jadis par sa résistance contre Kangayani. Il a aussi joui d'un certain prestige, précisément à cause de cette résistance à l'égard de Kangayani et il faut reconnaître qu'il est encore en ce moment le seul élément qui, s'il était soutenu, pourrait être utilisé pour mettre un semblant d'organisation parmi les minuscules communautés échelonnées sur la route Balo-Bongi, à partir de Balo qui est Bogilima-Bogura-Bobakutu, jusque Gemena. La plupart de ces communautés sont Bokonga.

Sur la rive de la Maidoli nous avons le village de Lembwele : 75 contr. Celui de Dimba 44 contr., Borona 34. Ce dernier se trouvait jusque maintenant dans les bas-fonds de la Bari, vient d'en sortir pour se fixer sur la route Gemena-Bwado. Il est chef investi depuis 1911. A ce moment Lembwele fit une vive opposition à Borona et groupa une partie des Buzoko à part. Lembwele fut ensuite déporté dans l'Uele. En 1918 le Commissaire de District adjoint Fouquet reconstitua la chefferie notant que Lembwele avait la primauté sur Borona mais maintint ce dernier dans les fonctions de chef, assurant que la déportation de Lembwele avait tout arrangé. Il faisait seulement remarquer que son retour pourrait être l'origine de nouvelles palabres. La déportation de Lembwele n'avait rien arrangé du tout. Lembwele déporté dans l'Uele, son groupe n'en resta pas moins séparé de la chefferie de Borona (et nous pouvons affirmer que chez les Bwaka cette mesure ne sera non seulement inopérante dans des cas semblables mais ne fera qu'élargir le fossé entre deux groupes qui prétendent garder leur autonomie).

Quand Lembwele est revenu de l'Uele en 1924, il a retrouvé son groupe dont une partie avait vécu dispersé dans la forêt. Mr Fouquet attribue ce schisme à une erreur dans l'enquête faite en 1911, vu que suivant le tableau généalogique dressé par lui "un simple coup d'oeil permet de se rendre compte que Lembwele était le vrai chef des Buzoko et non Borona".

Nous ne partageons plus cette foi dans la valeur des tableaux généalogiques dont les Bwaka nous fournissent les éléments pour légitimer l'investiture d'une personne comme chef. Il est plus probable que si sur la foi d'un tableau généalogique Lembwele avait été investi en 1911 à la place de Borona, c'est ce dernier qui serait passé à l'opposition; il y aurait peut-être persévéré moins longtemps parce que Lembwele était de taille alors pour le réduire. Une seule chose compte chez eux : la crainte.

La loi de leur vie sociale semble être la segmentation, la diffusion, dès que le groupe a atteint une certaine masse. Quand il y a matière pour des fragments pour se constituer en éléments séparés il n'y a personne pour empêcher la scission quel que soit son rang généalogique.

Nous constatons qu'en 1918 Borona figure avec 161 contr. Le village Zambi, capita Bimba s'était déjà éloigné de Borona en 1922, ses gens figurent cependant toujours parmi les recensés de Borona; celui-ci se garde bien de faire jamais une apparition chez Dimba en qualité de chef. Il n'est du reste qu'une loque humaine! En 1920 à la suite d'une dispute avec Borona pour une question de femme, Mbwi de Fedamo se sépare de Borona et vint s'installer chez les Bogose de Sere (ses yamba). Il est mort en 1923. Ses indigènes sont redescendus parmi ceux de Lembwele et Dimba. Il est probable que Lembwele au moment de se démêler avec Borona comptait plus d'une centaine de mâles avec lui. La population des Buzoko est donc loin d'avoir augmenté. La maladie du sommeil doit faire des victimes parmi eux! Et les autres affections également! Les Buzoko sont aussi des fervents de piki.

Où est l'autorité capable de s'imposer à ces trois groupes? Elle n'apparaît nulle part. Lembwele ne vivra plus longtemps, Dimba se fait vieux aussi, Borona ne fait plus que végéter. Si on veut les soumettre à une seule autorité, il n'y aura qu'à invoquer un seul principe : notre volonté.

**B)** Les Bobanga ne forment qu'une communauté qui est fixée près de la Lua-Dekere sur la piste Sere-Bokode ; dirigeant : Yakawa, contr. 98. On trouve naturellement des Buzoko parmi eux comme il y a des Bobanga qui figurent comme Buzoko chez Dambwi.

C'est peu pour former une chefferie! Ils sont voisins des Bokode de Sanza ancien S/chef de Kangayani. Y aurait-il possibilité de fondre Bokode et Bobanga parce que Bokonga? Qui prendra l'autorité sur l'ensemble alors? Sanza, parce qu'il est déjà médaillé posera sa candidature. Il est douteux que Yakawa consentira à être considéré comme subordonné de Sanza avec qui il entretient de bons rapports d'amitié. Ce serait susciter des querelles entre ces deux communautés qui jusque maintenant vivent en paix.

#### **10. Les Bokode-Bobiengeri-Borenu**

Les Bokode forment un groupe assez important mais combien dissocié! La masse se trouve entre Karawa et Gemena. Nous comptons 346 mâles adultes recensés; il est plus que probable qu'on en trouverait encore au moins un bon tiers autant si on pouvait explorer la région dans laquelle ils ne vivent qu'en petits groupes de quelques cases. Ils n'ont commencé à payer l'impôt d'une façon un peu appréciable que depuis 1923. En 1920 ils reçurent à coups de flèches l'Administrateur de Kalo qui s'était avancé à proximité de leurs villages. Ils se répartissent en un nombre de dénominations : Boyangulu, Bombawilidua, Boyasekode, Boyadodo, Boyatundagi, Boyamanga, Boyagboko, Bobwamili.

Chaque groupe se présente avec son dirigeant; aucun ne dépasse la cinquantaine. Inutile de s'enquérir de la priorité entre eux. Il est du reste entendu que les Boyasekode sont les aînés, ce qui ne signifie nullement que ceux qui reconnaissent en théorie cette priorité vont accepter son autorité. Distinction à leurs yeux signifie séparation, autonomie! Au cours de l'année 1925 à '26 on ne les voyait guère dans les rares villages établis sur la route Karawa-Gemena. L'an dernier ils ont changé d'attitude; le Chef de poste de Karawa parvint à les décider à prendre part aux travaux routiers, et une part très considérable au moins à considérer leurs anciennes dispositions. Il ne faut pas nous fier à eux; ces Bwaka de l'est sont déconcertants; aujourd'hui

ils sont pleins d'entrain, se livrent aux démonstrations les plus bruyantes et tout paraît pour le mieux des mondes! Vingt-quatre heures après, ils ont fait le vide complet et il n'y a plus moyen de les approcher; une rumeur vague a circulé et les voilà sur le qui vive. Il suffit qu'on ait fait une arrestation ou deux dans les environs et ils se croient menacés.

Sur quelle base organiser des éléments aussi mouvants? Il suffit que l'un ou l'autre veuille prendre un peu d'ascendant et à tort ou à raison s'immiscer dans les affaires de la communauté pour qu'on s'insurge contre lui! De quoi se mêle-t-il celui-là? Et de suite on porte la main à son couteau ou à la lance. Au nom de quel principe un Bwaka commanderait-il à un autre Bwaka?

Nous trouvons d'autres petites communautés de Bokode à plus de 80 km de là, 56 contr. Ils sont à quatre pour se les partager. Elles végètent sur la rive droite de la Shua, sont mélangées de Bobiengeri et de Boronu. Elles étaient sans doute beaucoup plus nombreuses jadis. Chipa, le père de Sedufa, dirigeant actuel ayant été investi chef puis révoqué pour cause de querelles avec ses voisins.

Enfin nous trouvons les derniers sur la Lua Dekere près du centre commercial de ce nom. Cette communauté de 93 contr. est placée sous l'autorité de Sanza ex-S/chef de Kangayani. La séparation de ceux de Karawa remonte au delà de leurs souvenirs avec Sedufa, date de l'arrivée de Kangayani parmi les Bwaka.

### **11. Les Bobaguma-Boday**

**A)** Les Bobaguma : s'inscrivent aussi parmi les Bokonga. Ils sont très catégoriques dans leur affirmation; se rattachent à eux par les Bokode, non pas qu'ils soient issus des Bokode, mais font mention des Bokode et des Bodenge comme étant leurs frères. Ils ignorent cependant Dibina, l'ancêtre dont font mention tous les autres Bokonga.

Les Bobaguma donnent Magi comme leur origine première. Magi donna naissance à Sebaguma et Seday. Les Bobaguma se répartissent entre les dénominations suivantes : Bonguna, Bogbalo, Boyasemo; Boyandukusi.

En 1922 ils étaient très dispersés en forêt dans la région est de Kalo. Bagaza des Bonguna venait d'être investi S/chef de Duwa. On rattachait ainsi les Bobaguma aux Bodetoa qui sont des Bominenge. La sous-chefferie n'est pas de mise chez les Bwaka chez qui le sens de hiérarchie fait tellement défaut.

Il semblait donc logique de ne pas ennuyer Bagaza quant aux hommages à rendre au chef Duwa; il put donc agir en toute liberté et est parvenu à augmenter son troupeau. Mais à la suite de quelles circonstances? Il eut de la chance d'abattre quelques éléphants aux défenses de bonnes dimensions. Le voilà un richard! Il ne se montra pas trop avare de ses patas, ses pistonniers furent assez proprement habillés, il intervint largement pour assurer à chacun de ses indigènes son acquit métallique, les jeunes gens qui avaient découvert leur trésor pouvaient s'adresser à lui. Et voilà Bagaza devenu un chef qui fait bonne figure parmi les Bwaka! Est-il issu en ligne directe de Magi? On ne pose même pas la question. Il a pu même s'imposer à un groupe de Bobaguma qui jadis dépendait de Karawa en théorie mais qui jusque 1923 n'avait pas été recensé. Nous sommes passés à cette date dans la région où vivaient dispersés ces Bobaguma; nous avons réussi à voir leur chef: Zotiyê. Ses indigènes? On voyait par-ci par-là quelques cases mais vides. Dans le courant de 1925 Bagaza parvint à

se fixer sur la piste Karawa-Gemena. Depuis lors Zotiyê s'est apprivoisé et ses indigènes également.

D'autres Bobaguma dispersés plus à l'intérieur encore de la région Karawa sur la rive gauche de la Kungu consentent à se rapprocher de Bagaza. Leur dirigeant Kabere deviendrait aussi client de Bagaza. Nous avons donc de ce côté une apparence de cristallisation de populations qui jusque maintenant étaient insaisissables. Certes ce n'est nullement le principe coutumier qui est en cause. On s'est décidé à renoncer précisément à l'ancien ordre de choses pour adopter une vie plus régulière et on s'approche de celui qui a réussi dans cette voie. Nous croyons que le moment est venu de consacrer l'indépendance de Bagaza vis à vis de Duwa qui ne s'inquiète du reste pas de lui et de consolider l'ouvrage, modeste il est vrai, de Bagaza mais non méprisable. Des propositions seront faites à ce sujet.

**B)** Les Boday sont beaucoup moins disposés que leurs frères les Bobaguma. On en compte 157 de recensés (mâles adultes). Nous pensons qu'on pourrait presque doubler ce nombre. Ils se répartissent entre quatre groupes: Boyaseday, Boyasebambili, Boyangonda et Bobaga.

a) Les Boyaseday ont jadis fait partie de la chefferie de Gowe, c.à.d. qu'ils étaient compris dans la sphère d'action de Gowe au temps de C.T.C. Leurs hameaux se trouvent disséminés sur la piste Furu-Bominenge, apparence de hameaux, une misérable hutte de temps en temps le long de la piste toujours abandonnée quand on passe. La population se tient dans le massif accidenté plus au nord. Ils semblent cependant vouloir changer de régime; leur dirigeant Baduwa qui fait son possible réussit à amener pas mal de monde pour les travaux routiers l'année dernière et il nous annonce que les indigènes (une partie sans doute) désirent se transporter sur la voie carrossable en construction Gemena-Karawa.

b) Les Boyasebambili : ceux-ci ne sont guère connus que de nom. Nous avons pu en voir deux douzaines. C'est l'étude du tracé de la route Gemena-Karawa qui nous a donné l'occasion de prendre un premier contact avec eux. On nous a affirmé que jusque là ils n'avaient pas encore vu de Blancs. Ils vivent dispersés par petites groupes de 10 à 15 cases d'aspect très misérable dans le massif forestier assez dense et accidenté au sud de Bokode. Nous avons pu voir quelques-uns de leurs établissements ; nous nous figurons que cet état représente assez bien la façon ancienne de vivre des Bwaka. Le chef? Bangamo est toujours invisible. Un certain Samba s'était mis en avant et s'employait à décider les autres à sortir de leurs retraites et à s'installer le long de la route. Il est mort pour ainsi dire subitement. Malveillance ou non, il est certain que c'est ainsi que les autres envisageront la chose.

c) Les Boyangonda et Bobaga se trouvent dans la région de Bongo voisins des Kalanda. Ils ont comme dirigeants Govo et Boso. Encore très frustes également. Après avoir sondé les dispositions de Govo qui donne le mot d'ordre, nous avons compris qu'il est inutile de leur proposer de rejoindre Boyaseday. Govo se donne le titre de Mokonzi et il entend le garder; ce qui ne veut pas dire en Bwaka qu'on fait acte de commandement, mais qu'on ne veut pas reconnaître de maître. On a vécu jusque là libre et indépendant et jamais on ne renoncera de bon gré à son autonomie.

La question est donc de savoir s'il est opportun de leur imposer un regroupement sur la base de l'identité de dénomination sociale et si, l'opportunité étant démontrée, nous avons les moyens de l'imposer et de le maintenir. Nous ne l'obtiendrons pas sans violenter leurs

résistances, et à supposer que nous l'obtenions, sommes nous certains de pouvoir le maintenir? Il est permis d'en douter. Si ce cas était isolé! Mais il se répète à travers tout le territoire. Plus nous examinons la situation et plus nous prètons l'oreille à leurs observations et réflexions et sondons leurs dispositions, plus nos appréhensions se confirment. On nous pardonnera d'insister!

## Conclusion

Les Bokonga valent les Bobase et les Bowêse au point de vue de la dissémination des éléments qui appartiennent à cette dénomination. Ce fait, pas plus que celui d'appartenir aux sous-groupes n'offre pas la base stable, nécessaire pour organiser une chefferie. Les liens sociaux entre ces communautés qui se trouvent séparées par des distances souvent considérables sont totalement et définitivement rompus. Même quand elles sont voisines, les dissensions à l'état latent creusent entre elles un fossé moral infranchissable. Nous avons en particulier le cas des Buzoko et des Bodeme et aussi des Bodenge.

Si on les constitue en chefferies sur la base de l'identité de dénomination et de la priorité généalogique toujours contestable et même pas contestée de tel ou tel pour être promu à la dignité de chef, on sèmera entre elles des germes de querelles qui ne s'apaiseront pas de si tôt. Il importe de respecter autant que possible l'autonomie actuelle de ces petites communautés tout en les dotant d'un statut légal.

Nous ne voyons que cette alternative :

- ou investir purement et simplement les dirigeants actuels qui partout sont acceptés sans contestation aucune ;
- ou faire un choix parmi un groupe de dirigeants, et autant que possible en tenant compte de leurs préférences, mettre à leur tête celui que nous désignerons.

Dans ce cas il faut englober le plus grand nombre de communautés possibles et qu'elles comportent une grande variété de dénominations dans une circonscription. Nous croyons que ce serait une chance de succès au moins relatif, si on pouvait profiter d'une chefferie déjà existante comme noyau, on ne ferait que lui annexer des éléments voisins, le titulaire de cette chefferie déjà existante aurait au moins à leurs yeux le bénéfice du principe : "melior est conditio possidentis". Par exemple : j'annexerais à la chefferie de Bwamanda toutes les petites communautés qui se trouvent de chaque côté de lui sur la route de la Bari à Yembongo. Ou des chefferies minuscules ou des grandes circonscriptions? Dans le premier cas nous arriverons au nombre de 300 (en arrondissant le chiffre) une petite armée! Mais l'inconvénient de cette voie, c'est que nous ruinons le prestige de cette institution aux yeux des indigènes et ce n'est pas le moindre, il y aura souvent des chefferies sans titulaire!. Sur ce nombre la mort fera aussi bien quelque chose chaque année. Nous ne cachons pas que nous sommes partisan de la seconde voie.

En suivant la première nous lâchons la bride à l'esprit particulariste des Bwaka! Nous diviserons plus facilement à l'avenir les grandes chefferies si l'opportunité en est démontrée que de fusionner ensemble deux petites et ainsi nous poursuivons le programme qui a présidé à la formation du territoire: regroupement.

Marchons-nous ainsi à l'encontre du Décret sur les Chefferies? Le Décret pose comme principe la conformité à la coutume dans la détermination de la circonscription territoriale et la désignation du chef. Notre rôle doit se borner à consacrer une organisation traditionnelle

préexistante. Mais là où la coutume est muette concernant la détermination d'une circonscription territoriale quelconque et où nous ne trouvons comme dépositaires d'un semblant d'autorité que des chefs improvisés qui ne doivent leur situation qu'à notre présence dans la région et au moment où les derniers prestiges d'un patriarcat à forme magico-mystique, objet d'un culte gérontolatrique très sanguinaire ont presque partout disparu, que faire? En fait d'organisation nous ne trouvons que la fragmentation à outrance des collectivités, la pulvérisation de la matière sociale. Ce n'est pas d'une organisation entièrement différente de celles jusqu'ici reconnues parmi les autres peuplades de la colonie qu'il s'agit, mais de l'absence d'organisation. Car après tout là où cette organisation existe, on y reconnaît bientôt l'un ou l'autre type déjà connu; mais nous ne pensons pas qu'il y ait encore des découvertes à faire dans ce domaine.

Si on insiste dans l'affirmation à priori que ces populations comme les autres doivent posséder une organisation propre et traditionnelle et que la négation que nous y opposons n'est que l'aveu de notre échec dans nos recherches, nous ferons seulement remarquer que si les lignes de cette organisation sont tellement voilées, nous avons affaire à des sociétés secrètes. Ce n'est pas ce que le Décret a pour but de consacrer que nous sachions.

Donc nous sommes devant le néant au point de vue coutumier en ce qui concerne la délimitation de circonscriptions territoriales et la désignation de ceux qui ont à exercer l'autorité sur des collectivités qui dépassent le simple agrégat de quelques familles. Il n'y a actuellement à la tête de nos minuscules communautés que des dirigeants d'occasion que l'habitude conserve. Si nous n'avons pas la coutume avec nous dans la voie que nous proposons nous ne sommes pas non plus en contradiction avec elle. D'autre part les vues du Décret tendent au regroupement des populations (page171).

Enfin il existe des communautés ... Il faudra chercher s'il n'y a pas de liens de rattachement ... Les liens communs économiques ou autres ... Pour le moment ces liens sont peu visibles, liens internes! Mais nous pouvons y suppléer par le lien externe d'abord, puis l'habitude ensuite et le développement économique feront le reste. Seule l'association en communautés importantes mettra les indigènes à même d'effectuer dans une mesure bienfaisante les divers travaux que la loi impose aux chefferies dans l'intérêt propre de leurs membres ... Nous avons à bâtir avec des grains de sable ; pour avoir une construction qui ressemble à quelque chose, il nous en faut une bonne quantité à la fois.

C'est l'importance même de la chefferie qui lui donnera sa stabilité et maintiendra la soumission des capitans des villages et hameaux qui y seront englobés. Cette soumission sera le résultat précisément de leur manque d'union. Il en ira de même pour chacune de ces chefferies comme il en est du territoire dans son ensemble.

D'où dépend la soumission des Bwaka? De leur manque d'union. Nous ne sommes forts que par leur faiblesse, et celle-ci résulte purement et simplement de leur esprit particulariste. Du jour où ils s'entendraient et se ligueraient contre nous, ce n'est pas avec nos 25 soldats que nous pourrions tenir contre eux. Mais ce jour n'est pas près de se lever. Mais alors nous objectera-t-on, les chefferies si étendues ne seront-elles pas un danger, un acheminement vers la coalition dont nous pourrions un jour nous repentir? NULLEMENT!

Le titulaire de ces chefferies nous devant en grande partie sa situation pour tenter une rébellion contre notre autorité; ces chefferies manqueront encore d'ici longtemps de la cohésion nécessaire pour avoir même l'idée de s'insurger en masse contre nous. Elles

garderont encore longtemps leur caractère originel: la variété des éléments constitutifs qui d'une part assurera leur stabilité interne mais les tiendra d'une part contre toute manifestation d'hostilité au dehors, ces mouvements étant conditionnés par une unité morale complète. Voyons en Europe et partout; ce n'est que lorsque les nations ont acquis cette unité morale qu'elles deviennent agressives.

L'esprit particulariste est tellement inné aux Bwaka que nous n'avons pas à craindre de ce côté. Tout ce que nous ferons pour sonder ensemble les éléments si incohérents avec lesquels nous avons à traiter en ce moment ne portera des fruits bien évidents que dans plusieurs années, et encore si nous ne sommes pas trop impatients. Dans la vie, il ne sert absolument à rien de prendre ses désirs pour la réalité.

Il est facile de remarquer que cette proposition diffère de celle que nous avons présentée jadis, c.à.d. dans sa forme. Ce n'est au fond que la même chose, mais affectée de la mise au point nécessaire. Nous avons eu le tort, pensant donner plus de relief à notre idée, de mettre à l'avant-plan et comme base de procédé ce qui n'est pas la résultante. Notre procédé ne consisterait pas dans un simple morcellement territorial du pays Bwaka. Nous tablons sur des regroupements et tenant compte des liens qui résultent (ténus il est vrai) de l'identité de dénominations, du voisinage déjà ancien, des relations d'affinité par les échanges des femmes, de l'identité des conditions économiques, nos efforts tendraient vers la cristallisation de ces éléments autour d'un point central, en prenant, quand la chose est possible, une chefferie déjà existante. Il peut en être sur terre comme cela se passe dans le ciel! La poussière des nébuleuses se concentrant autour d'un noyau qui a déjà acquis une certaine masse.

De la sorte nous utilisons ce qui existe, non pas comme produit de la coutume, mais comme résultat des efforts précédents d'organisation. Ce n'est donc que par voie de conséquence que nous procédons ensuite à une délimitation de circonscription territoriale et dans ce cas elle a un sens plus traditionnel. Si tel ou tel groupement est venu dans la région depuis peu de temps, on pourrait au moins en tablant sur l'ensemble reconnaître certains droits acquis; la délimitation se ferait d'une façon plus nette et partant mieux adaptée aux exigences administratives en ce qui concerne l'imposition des travaux d'ordre économique. La délimitation de la circonscription s'il s'agissait des minuscules chefferies ne serait guère qu'un document de plus dont les indigènes ne tiendront pas compte... Les lignes idéales : de telle source à telle embouchure ne disent pas grand chose à leur esprit. De plus ces grandes chefferies ne seront pas exposées à s'éteindre comme les petites ou à changer d'emplacement et dépasser leur circonscription. Qu'il y ait un mouvement à l'intérieur, la chose est moins grave, du moment qu'on ne voit pas une tendance à se cacher dans les endroits écartés. Ces chefferies plus étendues donneront plus d'aisance aux Bwaka dans leurs mouvements tout en les contrôlant suffisamment; en Afrique il n'est pas d'usage de mettre les enfants en maillot.

Les esprits qui par leur tournure naturelle sont portés aux solutions moyennes, nous concéderons que la chefferie ne comprenant qu'une communauté de 50 à 80 contribuables, n'est pas viable, mais nous objecterons que celles qui engloberaient plusieurs communautés comportant une diversité de dénominations sociales, ne sont pas réalisables. Il n'y a de pratique et de possible que, nous diront-ils, de contraindre ici et là deux ou trois communautés de même dénomination à accepter l'autorité prise dans leur sein et munie de

titres homologués par la coutume, sur la foi d'un arbre généalogique dressé avec la certitude possible d'objectivité:

- 1) Il faudra qu'on trouve partout et toujours deux ou trois communautés de même dénomination à joindre ensemble!
- 2) Toutes les généalogies que nous donnent les Bwaka ne signifient absolument rien. Pure fantaisie, ou mieux, domaine de la fiction!
- 3) Tous ces noms ne représentent que de personnages de légende!
- 4) La sociologie de ces populations répond à leur psychologie. Comme ils se dédoublent dans la vie individuelle, il en est de même dans l'existence collective. Il y a le réel et l'imaginaire qui pour eux est en quelque sorte le surréel. De là découle ce que nous appelons leurs mensonges! Agir et penser sont deux rouages qui n'engrènent pas ou nous ne voyons pas bien comment. Ces généalogies qu'on dénombre sont des choses qu'on traite quand, faisant trêve aux préoccupations du moment, on fait ce que nous appellerions de la littérature (au sens large??).
- 5) Quelle que soit la valeur de la généalogie, ses données sont inopérantes pour empêcher la communauté qui doit se soumettre, c.à.d. à laquelle n'appartient pas le chef désigné par la coutume (?) conformément à cette généalogie, de s'insurger contre cette désignation. Nous avons mêlé ici deux ordres de choses totalement disparates. Nous tablons sur la confusion entre deux domaines pourtant bien distincts.
- 6) Comme nous n'avons en face que des groupes de moindre importance qui se connaissent par leurs vrais noms, ces adversaires ne sont que plus acharnés dans la lutte. La querelle d'ordre, dirions-nous, politique se corse la plupart du temps de petites rancunes familiales et personnelles d'ordre passionnel pour nous en tenir au langage du jour et on arrive à discuter sur de perpétuel qui-proquo.
- 7) L'éloignement du chef de l'opposition, par la relégation par exemple, ne désarmera pas les autres membres de la communauté, au contraire. Cette mesure a pour unique résultat de décapiter cette communauté qui ne vit plus que sur un pied de provisoire en attendant le retour de leur chef. L'exemple de Buzoko est instructif.
- 8) Comme cette chefferie d'importance moyenne comptait sur tous les éléments qu'on voulait y faire entrer pour vivre, étant privée soit de la moitié ou du tiers, elle retombe dans la catégorie de celles qui ne sont pas viables par suite du nombre restreint de ses éléments.
- 9) Dans une composition où il doit entrer un plus grand nombre d'éléments, l'opposition d'une minorité (et ce sera le cas, vu le manque de cohésion native des Bwaka et leur esprit particulariste) ne met pas en péril la vitalité de la chefferie.
- 10) Des chefferies aussi réduites que la plupart des communautés Bwaka n'étant pas viables, nous devons essayer de les grouper, mais pas uniquement sur la base de la dénomination sociale à laquelle elles appartiennent. D'autres circonstances de fait doivent être prises en considération. Ce n'est qu'en traitant de différents cas in concreto qu'on pourra utilement discuter la chose.

En attendant nous continuons à passer la situation générale en revue. Il nous reste à traiter des 9 grands groupes ou dénominations génériques. Quelques uns étant d'importance moindre, se prêteront à moins de développements.

Cette conclusion dépasse l'étude sur les Bokonga; mais nous avons pensé qu'après avoir exposé la situation des Bobase, Bowêse et Bokonga, on peut déjà se faire une idée des conditions dans lesquelles l'organisation de ces minuscules communautés en chefferies est possible. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on peut modifier radicalement leurs conditions d'existence.

#### **IV. Les Bogboso**

Dans ce groupe sont compris : les Bokenge, les Bogose et les Boyambi.

L'ancêtre serait Bogboso, quelques-uns disent Daraboso

##### **A) Les Bokenge**

Les Bokenge ont comme cadets les Bozagba. Ceux-ci font bande à part. Les Bokenge se distribuent entre : Bokengesuwe, Bozabarata, Bodongbèbara d'une part et Bogeremba, Bogwaka, Botutua d'autre part.

Venus comme tous les autres Bwaka du nord de l'Ubangi, passèrent aux sources de la Lua Vindu, s'arrêtèrent sur la Libala, se trouvent actuellement dans le bassin de la Banga-Melo (rive droite). Ils sont donc assez bien ramassés. Ils ne forment que des hameaux de peu d'importance dispersés à leur guise dans la région boisée qu'ils occupent. Ils sont constitués en chefferie depuis 1908. Naturellement l'autorité de leur chef Mombere n'est que nominale. En particulier les Botutua vivent complètement à l'écart surtout depuis qu'en 1919 un double meurtre eut lieu entre eux et le chef Mombere. Celui-ci voulut venger sur un Botutua la mort de son père et fut condamné à deux ans de servitude pénale qu'il purgea à Lisala, ce qui lui permit de se perfectionner en lingala qu'il parle et écrit. Mombere est cependant très dévoué et mérite d'être soutenu. Il va sans dire qu'il ne peut être question pour lui que de représenter l'autorité de l'Etat. Les Botutua vivent complètement dispersés dans les galeries des affluents de la Banga; leur capita Ngatwa ne fait rien pour remédier à cette situation. L'application du Décret du 13 février 1917 se justifierait très bien de ce côté; mais l'exécution suppose le personnel.

Pour ne pas faire exception les Bokenge ont laissé un petit groupe des leurs au nord du territoire. Nous l'avons trouvé en 1923 aux sources de la Libia; il est maintenant descendu sur le tronçon Paka-Libia de la route auto. Ils savent qu'ils ont des frères au sud mais toutes les relations sont rompues depuis longtemps. Il n'est personne de la génération actuelle qui se souvienne de la séparation.

Les Bozagba sont les cadets des Bokenge, se trouvent en grande partie dispersés en hameaux de peu d'importance au nord de Karawa; nous en trouvons qui sont avancés jusque parmi les Boyambe dans le bassin de la Dongo affluent de droite de la Banga-Melo. Une chefferie de Bozagba fut constituée aux abords du poste de Karawa pour assurer son ravitaillement. Les indigènes qui en firent partie avaient été amenés par l'Administration à descendre de la région de la Ida. Ne trouvant plus de terrain propice pour leurs plantations de maïs, ils sont remontés au nord sans cependant se regrouper, ce qui est du reste le dernier souci des Bwaka. Toujours la même politique; on se met à distance; si on a quelque fois quelque chose à traiter ensemble, on fait le voyage nécessaire.

Des Bozagba sont issus les Bowara; quatre hameaux indépendants au nord de Karawa.

## B) Les Bogose

Les Bogose forment un groupe nominal (toujours) numériquement important. Nous pouvons les distinguer en deux catégories :

Les affiliés proprement dits, ceux qui se disent issus plus immédiatement de Segosê.

Les apparentés, ceux qui se rattachent à eux par des liens plus éloignés.

Les premiers répondent immédiatement à la question concernant leur identité au point de vue dénomination en se déclarant Bogose. Les autres n'en font mention qu'en second lieu.

1) Les affiliés se distinguent entre les Boyasegosê, les Bosefio, les Bogabi. Ils font encore mention des nominations plus restreintes suivantes : Bowêbisi, Bosebanganza, Bosekura, Bosediya, Bohaha, Bowêkumu, Bobawiya.

Comment tout cela s'agence-t-il? Rien de clair à ce sujet. Tot capita tot sensus. Les deux premiers groupes, Boyasegosê et Bosefio appartenaient déjà à l'ancien territoire de Bwado. Les Boyasegosê firent d'abord parti du groupe massé autour de Bwado, puis à la mort de ce dernier remontèrent au nord et ouest de Kalo. Ils avaient pour dirigeant Pumbutu qui vit toujours.

Le groupe Bosefio venant des sources de la Lua Vindu en appuyant au nord fut mêlé aux Bogilima, s'en dégagèrent peu à peu et vint s'installer sur la rive gauche de la Nguya sur son affluent la Makaso. En 1918 le dirigeant de ce groupe c.à.d. comme toujours, celui qui se présenta le premier au blanc pour mettre ses frères au travail, le nommé Sere, fut investi S/chef de Gagaya (Bogilima). Les Bogose n'avaient avec les Bogilima que des relations d'occasion. Il est temps de reconnaître en droit l'indépendance de fait de Sere vis à vis de Gagaya. Nous en traiterons ailleurs.

Les Bogabi se trouvaient en 1923 vers les sources de la Libia, ils sont descendus au sud du tronçon Paka-Libia de la route auto sur la piste Pombo-Sanza. Ils forment deux hameaux ayant chacun son dirigeant : Kidjiforo et Boyforo.

2) Les apparentés comprennent les Bokada, Bodurumba, Boyawe, Boyase.

Les Bokada forment deux agglomérations. La première et la plus importante a pour dirigeant Lambwi et est fixée au sud du village de Sere. Il vécut jadis dans les environs des Buzoko avec Borona qui lui aussi vivait dans la sphère d'attraction de Bwado. Après la mort de ce dernier, il remonta vers le nord. Naturellement Lambwi accepte sans enthousiasme d'être maintenu sous l'autorité de Sere. Mais si on les écoutait on devrait donner une médaille de chef à chaque père de famille. Une autre petite communauté de Bokada venus de Bosobolo est fixée au nord de Sere sur la piste Bokode. Il est incontestable que les Bokada sont apparentés aux Bogose. Par quels liens? Ils n'en savent rien de précis eux-mêmes.

Les Bobambi sont venus de Bosobolo et se sont installés à proximité de Sere. Les rapports de Babere leur capita avec Sere sont bons.

Les Bodurumba forment quatre communautés de 25 à 30 contr. chacune, vivant complètement indépendantes l'une de l'autre. Deux sont venues de Bosobolo, une de Bongo et sont maintenant fixées sur la piste Sere-Bokode; l'autre appartenant jadis au territoire de Libenge a franchi la Lua et s'est fixée en face de Balo (rive gauche).

Les Boyawe nous ramènent en région de Karawa. On les trouve très dispersés au nord du poste à 20 km environ. Ils comptent 170 contr. que se partagent deux dirigeants : Kalanda et Windia.

Il n'est pas rare que Windia vienne chercher chez Sere de quoi compléter ce qu'il manque pour payer l'impôt. Il ne faudrait pas leur suggérer de venir se mettre sous son autorité par exemple. Du reste ce n'est pas parce qu'on est parent ensemble qu'on doit subir l'autorité politique de l'autre; passe encore de s'entraider. Il est bien plus logique de s'assujettir des étrangers que des frères.

Les Boyase ne sont plus très nombreux et sont mélangés soit aux Boyawe et quelques-uns sont venus s'installer parmi les Bogose de Sere. Il est donc facile de voir que Bogose et leurs apparentés sont aussi dispersés que ceux que nous avons étudiés jusqu'ici.

### **C) Les Boyambi**

Les Boyambi ont pour ancêtre Sembi qui descend directement de Bogboso. On ne remonte pas plus haut puisque, disent-ils, Bogboso est le Parawere, le principal des hommes. Sembi donna naissance à deux lignées :

A la première appartiennent les Borumbe, les Bosewana, les Bogoro.

A la seconde : les Bodiyeuwa, les Boketa.

a) Borumbe ont donné naissance aux Bodaru, Bogeze, Bogazama, Bonguru.

Bosengwene aux Bogerebara, Bogamana, Bobaguruwe, Bowêgbako.

Bogoro aux Bodoguwa, Bondaboro, Bombete, Bobatongo, Bowologolo, Bowagolo (tous à Bogolo).

b) Bodiyeuwa ont comme sous groupe les Boburuti.

Boketa les Bobangiro.

Ils sont répandus depuis la Banga-Melo jusque près des sources de la Maidoli en s'étendant également vers les sources de la Bari. En ne regardant que la carte on peut dire qu'ils ont gardé la continuité territoriale! mais les communautés sont tellement minces, la population est tellement diluée sur cette étendue qu'en fait socialement ils sont aussi distants que s'ils étaient à des centaines de lieux les uns des autres. Les amener à se rapprocher! Pourquoi, diront-ils, pour nous donner l'occasion de nous quereller et nous tuer?

A l'époque où il y avait toujours à craindre une attaque de la part de l'un ou l'autre voisin, ils étaient plus tassés les uns près des autres. Chaque dénomination et sous-dénomination bâtissant cependant ses huttes à part. Ils se trouvaient alors à la rivière Tona affluent de la Banga-Melo; ils venaient comme les autres du nord en suivant l'itinéraire suivant : Karambali (affluent Ubangi), Karakenze (aff. Lua) Budu, Zuluba (af. Lua). Dahô se battent avec les Bodigia, Ligili (Bagaza actuel), Banga, Tona.

Sembi, l'ancêtre vénéré des Boyambi existe toujours, dans la personne d'un indigène connu par ailleurs sous le nom de Bagaza. Il réside dans un misérable hameau, enfoui dans un coin de la forêt. Il faut croire que la vénération dont il est l'objet est d'ordre tout à fait platonique, puisque un jour, il vint nous demander une attestation reconnaissant sa dignité de Wê de tous les Boyambi. Lui ayant posé la question : quel usage il comptait faire de ce papier, il nous répondit que c'était pour le montrer à ses enfants (les Boyambi) afin qu'ils lui donnent à manger! et aussi à boire sans doute. Les plumes de perroquet, insigne de sa dignité qu'il porte à son bonnet de peau de belette n'en n'imposent plus guère aux Boyambi. La 'mbeti' du blanc, pense-t-il, pourrait y suppléer avantageusement. Il est plus que probable qu'il est le dernier de sa dynastie et qu'après sa mort, comme partout ailleurs on ne lui donnera pas de succession. Ses prédécesseurs ont présidé bien des cérémonies de la gaza, à cette occasion

planté la Mberfanda qui préserve contre les querelles et les rixes à l'occasion des réjouissances rituelles, arrosé les lances de ceux qui s'en allaient surprendre le village voisin pour venger l'enlèvement ou le viol d'une femme avec le sang de la poule rituelle; dégusté la cervelle de ceux qu'on a ramenés après un heureux coup de main; donné le signal de l'immolation du captif pour obtenir la guérison de l'enfant malade; autorisé l'enfouissement vivant du malheureux qui par le mauvais sort qu'il portait en lui et qu'il a semé sans le savoir a causé la mort d'un membre important du groupe.

On se rend compte que toutes ces fonctions étant suspendues, l'organe qui les remplissait devient inutile. Si quelques pratiques comme la Gaza survivront encore un peu, l'intervention du Wê n'est pas indispensable pour s'y soumettre. On considérerait comme une plaisanterie de notre part de proposer Bagaza comme chef des Boyambi. Du coup concluraient tous les indigènes du groupe Boyambi, l'État veut maintenant honorer ceux qui jusque maintenant, n'ont rien fait pour nous entraîner dans la voie de travail et de progrès dans laquelle il veut nous faire entrer. En dehors de Sembi à qui il n'est pas permis de penser sous peine de jeter le désarroi le plus profond dans les esprits et causer un véritable scandale moral, il n'est personne dans toute la tribu des Boyambi (si tribu il y a en l'occurrence) qui soit qualifié d'une façon ou de l'autre pour remplir les fonctions de chef du groupe tout entier. Il importe cependant qu'ils entrent comme les autres dans les cadres de cette institution. Il s'agira alors de les y faire entrer indirectement. Nous espérons pouvoir y parvenir et faire des propositions concrètes à ce sujet avant peu de temps.

## V. Les Bogilima

Les Bogilima forment un groupe (nominal) important; peut-être un peu moins dissimulé que les autres, sans cependant posséder plus de cohésion que ce qu'on voit partout parmi les Bwaka. Ils font remonter leur origine jusqu'à Baswe.

### Légende

Baswe avait placé une nasse pour prendre du poisson. Seto avec sa femme Nabo venaient journellement de grand matin pendant qu'il y avait encore du brouillard sur la terre et faisaient un choix parmi le fretin qui remplissait la nasse de Baswe. Un jour ils y trouvèrent deux grands poissons qui avaient figure d'homme. Seto et Nabo les mirent à part; ils grandirent et c'était justement un homme et une femme et ils donnèrent naissance à un fils qui fut appelé Bakutu. Kutu: brouillard; Swe: Soleil ; Baswe, Bakutu?

Bakutu prit femme et reçut de ses masê (beaux-frères) le nom de Segilima. Gili : terre à poterie! Il paraît que Bakutu apprit à sa femme l'art de mouler des pôtis d'argile.

Parmi les communautés qui se réclament de Segilima nous distinguons les affiliés proprement dits et les apparentés : ceux qui descendent directement de lui et les autres par voie collatérale, car on lui attribue aussi des frères.

### A. Les affiliés

Se répartissent entre trois lignées :

- a) les Bayeseganu, les Boyasambo, les Boyawaza, les Bogura.
- b) les Bowéfio, les Bongimi, les Boyaratwa, les Bobameya, les Bodokola.
- c) Les Botakambia, les Bodina, les Botwara, les Boyagbara, les Boyasebego.

Nulle part on ne trouve un village ou hameau comprenant intégralement et exclusivement telle ou telle dénomination. Partout c'est une majorité de ceci ou cela avec un mélange variable de l'une ou l'autre dénomination. Grosso modo les Bogilima sont disséminés dans les savanes du nord et nord-ouest de Karawa jusqu'à environ 25 km à l'est de l'ancien poste de Kalo s'étendant au nord jusqu'aux sources de la Dekere. On en trouve cependant à la périphérie ouest et sud-ouest du territoire. Passons les en revue rapidement.

**Les Boyaseganu** composent en partie la chefferie de Gagaya 25 km à l'est de Kalo, les autres sont dispersés au milieu d'autres communautés au nord-ouest de Karawa.

**Les Boyasambo** : très peu nombreux, mêlés aux autres communautés.

**Les Boyawaza** : forment un vague groupe autour d'un nommé Bale qui ne connaît guère d'autre souci que de chasser l'éléphant. Le village se trouve sur la route Karawa-Bundu aux abords de la Lua.

**Les Bogura** : forment deux hameaux éloignés l'un de l'autre. Nous en trouvons un à l'extrême nord-ouest de Karawa non loin de la Dekambati ; dirigeant Yora. L'autre sur la route Gemena-Bongi sur la rive droite de la Lua-Vindu a pour dirigeant Balo, un vieil ivrogne dont les indigènes ne font aucun cas. Les Bogura sont séparés depuis longtemps et il ne peut être question de leur parler de se réunir en une seule communauté. Ceux de Balo ont contracté de nombreuses alliances avec les Banza de Kogba.

**Les Bowêfio** : forment également deux communautés séparées, peu éloignées l'une de l'autre mais vivant complètement autonomes. Le dirigeant de l'une d'elles, Korowe, a reçu l'investiture, ce qui passe inaperçu dans la vie des indigènes. Bwaza, le dirigeant de l'autre fragment, ignore totalement Korowe. Parmi les Bowêfio on trouve les Bongimi et les Boyaratwa.

**Les Bobameya** : quoique de la même lignée que les Bowêfio sont établis à plus de 50 km de ces derniers à proximité des Bodangabo.

**Les Botakambia** : montrent un peu plus de cohésion; Godzo leur chef investi jouit d'une certaine influence, mais combien précaire encore! Avec les Botakambia sont fondus les Bodina.

**Les Botuwara**. Une communauté se trouve parmi les Boyaseganu de Gagea; les autres sont mélangés à différentes autres communautés de Karawa.

**Les Boyagbara** : dispersés vers les sources de la Lua surtout vers son affluent la Zuluba. Ils ont cependant un chef investi. Sa médaille dort sans doute au fond de son sac. Il fait pitié quand on le voit s'évertuer à obtenir quelque chose de ses indigènes pour le ravitaillement de la caravane. Pourtant on passe rarement dans ses parrages et les vivres ne peuvent leur faire défaut; il a le nom Tumbutu, alias: mokondzi gbihô tulu, le chef qui ne veut pas d'étoffe.

On trouve enfin une groupe de Bogilima sur la Lua Vindu en aval de l'embouchure de la Pakila; d'autres encore sur la rivière Guvonga affluent de la Debe à 30 km de Bozene.

## **B. Les apparentés**

Ils se ramènent à deux dénominations : les Bomalanga et les Bobani. D'après eux Semalanga et Sebani seraient frères de Bakutu-Segilima; ils ignorent la légende des poissons. C'est Baswe qui les a engendrés directement tous les trois.

**Les Bomalanga** : ils forment un groupe relativement important; territorialement assez ramassés ensemble; socialement, tout aussi particularistes que tous les autres; moralement, très frustes.

On compte 338 contr; on pourrait porter ce chiffre à 400 au minimum si on pouvait passer quelques jours au milieu d'eux. En 1923 on les voyait à peine quand on se rendait chez eux. Maintenant s'ils ne sont pas encore groupés en agglomérations importantes (ce qui ne semble pas dans la mentalité des Bwaka) ils établissent leurs hameaux et groupes de quelques cases le long de la piste fréquentée. Cependant les isolés et les dissimulés en forêt sont encore nombreux.

Les Bomalanga feraient exception si sur ce nombre ils ne se distinguaient pas en un certain nombre de sous-dénominations. Ils se partagent d'abord en deux branches et, chose curieuse, l'une se dit Bomalanga-Gbaya et l'autre Bomalanga-Ngbaka. Que signifie alors cette distinction en Ngbaka et Gbaya si une même dénomination comprenant des individus qui affirment qu'ils descendent de la même souche! Nous sommes de plus en plus persuadés que la plus grande fantaisie préside à l'adoption de telle ou telle dénomination.

Les Bomalanga Gbaya se distinguent de nouveau entre les : Boyamalanga, les Bombasi, les Bozade, les Botimburuse, les Boyasemawi.

Les Bomalanga Ngbaka comprennent : les Bovula, les Bogbofana, les Bondogodoa, les Boyakole, les Bombala, les Boyabadati.

Les Bomalanga vivent en ce moment sous l'autorité de Bala investi S/chef de Duwa de Bodetoa (Bominenge). Bala appartient aux Bomalanga-Gbaya; Kore qui se dit le chef du groupe opposé fait donc peu d'attention à Bala. Comme Bomalanga et Bominenge constituent deux dénominations tout à fait disparates et comme Duwa se déintéresse absolument des Bomalanga, il serait opportun de consacrer officiellement l'autonomie des Bomalanga vis à vis des Bodetoa. Il serait cependant inopportun de satisfaire Kore en lui octroyant aussi l'investiture. Bala doit être maintenu à la tête de tous les Bomalanga; si on concède une médaille à Kore à cause de la distinction qu'ils établissent entre eux il se formera bientôt une nouvelle division qui réclamera à son tour l'autonomie.

**Les Bobani** : Ils sont donc les frères des Bomalanga, mais ils s'en trouvent trop éloignés pour que nous puissions envisager la perspective de les réunir ensemble. Les Bobani sont fixés dans le bassin de la Bari sur la rivière Guvonga affluent de la Debe, région très riche en copal. Ils ne se souviennent pas de l'époque de la séparation d'avec les Bomalanga. Au point de vue organisation en chefferie ils devront entrer dans une combinaison avec d'autres groupes.

## VI. Les Bodangabo

Les Bodangabo ne seraient que les seconds d'une lignée qui aurait pour ancêtre Sembilisê. Sa descendance devrait se répartir comme suit: Bogbese, Bodangabo, Bodambule, Bonudana.

C'est l'ordre donné par les Bogbese, Bodambule et Bonudana.

Par contre les Bodangabo réclament la prééminence; ils sont aussi les plus nombreux. Plusieurs Bogilima veulent faire rentrer les Bodangabo dans la série de leurs générations; nous pensons qu'il n'y a entre les Bodangabo et certains Bogilima que des résultants de l'échange de femmes.

### 1. Les Bogbese

Sont peu nombreux. Il est vrai qu'il y en a plus que ceux que nous connaissons; la majorité tient encore la brousse tant au nord qu'au sud de Karawa. On compte 74 recensés et il y a trois capitans pour se les partager.

### 2. Les Bodangabo

Il n'y a pas longtemps qu'ils ont renoncé à leur vie de sauvages non plus; ce n'est guère que depuis 1923 qu'ils ont consenti à se laisser recenser. Ils furent pendant assez longtemps un objet de contestation entre les deux Districts de l'Ubangi et des Bangala; ils profitèrent sans doute de la situation pour se soumettre à l'influence de l'un et de l'autre.

Depuis longtemps des Bodangabo se trouvaient mêlés aux Bogilima de Burungu, prédécesseur de Gagaya, dont la mère est une Bodangabo. Il y avait un mouvement entre ce groupe et leurs frères qui se trouvaient vers les sources de la Kele et sources de la Lua Vindu. Il y eut même un certain Gondulu qui fut investi chef de Bodangabo et S/chef de Gagaya; entretemps d'autres Bodangabo regagnaient aussi la Kele. C'est à dire qu'on ne savait pas de ce côté où se trouvaient exactement les Bodangabo. En 1921 Gondulu avait pris la fuite vers ceux de la Kele. Ramené et dépossédé de sa médaille, il fut remis à Gagaya. En 1923 nous fîmes une reconnaissance dans cette direction en compagnie du Cpt de Compagnie Stensbach; nous avions 25 soldats et nous pûmes pénétrer sans difficulté dans leur village encore muni de barricades à la façon Bwaka; naturellement nous ne pûmes apercevoir personne, c'était en mars. En septembre nous fîmes une nouvelle tentation pour les voir, mais en nous annonçant et leur faisant savoir que notre escorte se réduisait à 5 soldats ; nous réussîmes à voir au moins la population mâle à causer. Ils eurent facile à nous convaincre que les Bodangabo n'avaient rien de particulier avec les Bogilima si non que quelques Bodangabo vivaient chez les Bogilima où se trouvent leurs soeurs. Ils furent donc tranquilles et dès qu'ils eurent la garantie de ne plus être inquiétés pour se joindre aux Bogilima, ils abandonnèrent le village fortifié en fût pour établir leurs cases dans la plaine. Fin 1924, ils avaient construit un beau village.

Malheureusement comme partout il manque d'unité. Ils arrivent en ce moment au chiffre de 236 contr. recensés. Ils sont à quatre chefs pour se les partager. Il paraît que le village tend déjà à se disloquer; c'est la vie des Bwaka : faire et défaire. C'est ça, dira-t-on : il aurait fallu de suite décider qui doit avoir prééminence parmi les quatre qui se disent chef, donner une tête au groupe. Sur quoi justifier cette décision? Sur l'ordre de priorité des dénominations auxquelles appartiennent ces dirigeants-capita-mokondzi? On ne peut rien savoir de plausible

sur la matière. Même le fait de la priorité établi ne comporterait aucun droit à cette prééminence de commandement. Il n'y a rien dans leur passé qui prépare l'acceptation de cette situation nouvelle. Oui, on aurait pu prendre cette décision, mais sans s'incliner devant eux pour lui chercher une justification à leurs yeux; n'avons-nous pas trop l'air de leur demander la permission de leur donner des chefs?

Nous avons cependant la conviction que la dislocation de l'agglomération n'a qu'une cause exclusivement économique; c'est le seul point qui en général conditionne la vie des Bwaka. Il en est un peu de même n'importe où.

Les galeries forestières deviennent de plus en plus étroites dans la région des Bodangabo; une grande agglomération ne trouvera pas à proximité assez de terres utilement boisées pour la semence de maïs. Il y en a qui devront aller très loin pour s'assurer une bonne récolte, il faut aussi la surveiller; quand on rentre au village après un séjour assez long dans les plantations, on retrouve la case du village en mauvais état, les alentours envahis par les herbes, et puis on est dépaysé; il faisait si bon vivre seul dans son coin tranquille! Pas de querelles avec personne. C'est par esprit pacifique que les Bwaka se retirent à l'écart pour éviter les disputes; ce n'est pas le cas de tous, pour quelques-uns c'est pour se soustraire aux diverses obligations que nous leur imposons. Mais il y en a qui sont sincères, qui veulent la paix.

Dans bien des cas en se réunissant, les hommes additionnent leurs qualités, mais multiplient leurs défauts. Car réunion n'est pas toujours société! En groupant on peut n'arriver qu'à une simple juxtaposition sans atteindre la subordination. La constitution d'une société suppose un élément d'ordre moral qu'il n'est au pouvoir de personne en ce monde d'infuser dans les éléments qui doivent former cette société s'ils ne l'ont déjà d'avance.

Les Bodangabo se répartissent entre plusieurs sous-dénominations: Les Bobabitiko, les Bozaranda, les Bodambaranda, les Bobagi, les Boparanganda, les Boyangima, les Bokafara, les Bobanzere et enfin les Bosepwanga.

Quatre de ces groupes posent d'avantage à l'individualisme: les Bobabitiko, les Bozaranda, les Bodambaranda, les Bobagi. Le dernier, celui des Bosepwanga s'est séparé de la masse des Bodangabo depuis longtemps. Il se trouve à une étape de Yembongo, donc à une belle distance des autres. Leur chef Bwamanda a beaucoup évolué si on compare la mentalité actuelle de ceux qui sont restés au nord de Karawa.

Il a accueilli très favorablement l'installation de la mission catholique des Pères Capucins, s'est intéressé pratiquement à l'exécution des constructions, ne leur a pas ménagé sa coopération et il manifeste de la fierté du résultat. Quand quelqu'un vient le visiter (il jouit d'un prestige assez notable dans la région) il ne manque pas de le conduire à la Mission pour passer de revue tous les travaux réalisés et on voit qu'il a un peu l'air de dire que c'est un peu à lui tout cela. Toute la jeunesse masculine fréquente assidument l'école ouverte depuis moins d'une année. A la façon qu'ils ont pris la chose on peut augurer d'heureux résultats.

Les Bodangabo de Karawa se disent Bwaka. Bwamanda se proclame Gbaya. Que signifie cette distinction? Bien peu de chose. Bwamanda au fond s'est dépouillé de la mentalité du Bwaka courant, il n'en parle plus guère la langue, utilise continuellement le Sango.

### 3. Les Bodambule

Les Bodambule sont un peu dans le même cas que les Bogbese, sont recensés en plus grand nombre (118), forment une vague agglomération au nord-est de Karawa, se partagent en quatre sous-dénominations qui comptent de 17 à 38 contr.

### 4. Les Bonudana

Les Bonudana possèdent un chef investi mais qui ne parvient pas à les grouper tous. Le chef est fixé à 25 km au nord de Karawa. Un capita dissident préfère rester aux abords du poste. Il ne s'agit pas d'une scission proprement dite; l'investiture fut donnée à Butu, le chef en question, dans l'espoir qu'il parviendrait à rassembler son troupeau. Ceux qui sont habitués à vivre dans le voisinage du poste de Karawa n'accepteront plus facilement de rentrer plus à l'intérieur.

La parenté entre les quatre groupes n'offre pas encore la base requise pour provoquer un regroupement de ces communautés éparses. Chacun est attiré par ses petits intérêts immédiats sans se soucier le moins du monde de ce que les autres deviennent. Il ne reste de commun entre eux qu'un nom. C'est peu. Et encore, tout en affirmant qu'ils sont frères ils ne sont pas d'accord concernant le nom de la souche commune. Les Bodangabo font tomber Sedangabo du ciel! C'est commode. Même Bwamanda en est encore à cette théorie.

## VII. Les Bomego

Les Bomego forment un groupe (nominal) donts les représentants se trouvent en grande partie au nord-ouest de Karawa. Pour ne pas déroger à la règle de dissémination, on en trouve à l'est de Karawa jusque près de Gemena et même au sud-ouest de Gemena aux sources de la Debe (à 30 km de Bozene). Ils se répartissent en une foule de sous-dénominations et celles-ci se divisent de nouveau en d'autres à n'en pas finir. Ils ne voient que ce qui les divise et nullement ce qui les unifie. Quand on les interroge, leur plus grand soin est de faire remarquer que parmi ceux d'une dénomination commune il y a encore des différences! Le régime de l'agglomération un peu importante est particulièrement inconnu parmi les Bomego.

Citons les principales sous-dénominations : les Boyasemego, les Bobutu, les Bokonzala, les Botorofio, les Bosamba, les Bogwebe, les Bobito, les Bobagarawa, les Bogbakole.

**Les Boyasemego** se partagent en quatre groupes qui comptent chacun de 30 à 50 contr. Duwa, dirigeant des Bokalagoto a reçu l'investiture de chef. Nul.

**Les Bobutu.** Aux Bobutu se rattachent les Bodubu qui à leur tour se partagent en Bokorowa, Boyasesamalo, Bobwamele.

Sur le même plan que les Bodubu se trouvent les Boyawuko, Boyawolosê, les Bofurukole. Tout ce monde est dispersé en hameaux où chacun vit sans s'occuper du reste du groupe. Nzombi des Boyawuko a reçu l'investiture; c'est chez lui que le collecteur d'impôt s'arrête et il ne voit guère ses administrés que ce jour là.

**Les Bokonzala** comprennent les Boyagbayola, les Boyasebô, Boyakindi, Bongewâ. En tout 161 contr. Sont constitués en chefferie! Gosamba le titulaire est décédé. Fuku son frère fait les

fonctions (?) de toucher son traitement et primes I.C. A part cela il ne se distingue en rien de ses administrés.

**Les Botorofio:** population dispersée dans les plantations à 35 km au nord de Karawa. 232 contr. Chef investi Nzala! Misérable vieillard impuissant à rien obtenir de ses administrés.

**Les Bosamba** sont un peu mieux groupés. 271 contr. Leur chef Zambo plus jeune jouit d'une certaine influence, surtout quand nous sommes dans le voisinage.

**Les Bogwebe** sont dispersés dans la région des Bodangabo et vers les sources de la Lua Vindu; vivant en groupes de 5 à 6 cases.

**Les Bobagarawa:** 119 contr. Aussi dispersés vers les sources de la Lua Vindu. La région étant peu boisée, la population est habituée à la dispersion aux abords des galeries forestières.

**Les Bobito** forment un fragment important des Bomego; ils prétendent même que Sebito est l'ancêtre de tous qui actuellement portent la dénomination de Bomego. Semego serait le fils de Sebito et que celui-ci le prit sur ses épaules au passage de l'Ubangi. Qui pourrait élucider ce problème? De toute façon se rattachent aux Bobito : les Bokangadoa, les Bodango, les Bondoro, les Bondama, les Bogbakole.

Les Bobito sont en partie au nord-ouest de Karawa, en partie à l'ouest à 17 km de Gemena. Les Bokangadoa mêlés aux Bobito près de Karawa.

Les Bondoro et les Bodango forment chacun un hameau sur la nouvelle route Gemena-Karawa. On retrouva ensuite des Bondoro au S.O. de Gemena près de la Debe.

Les Bondama sont les plus avancés vers le S.O., sont fixés pour le moment aux sources de la Debe et forment une chefferie ; contr. 125. Le chef Eduma ressemble à tous les autres.

**Les Bogbakole** nous ramènent en région de Karawa. Forment une agglomération importante, 164 contr. Naturellement ils établissent des séparations bien marquées entre eux: Bongoronga, Boyagbakala etc. Nous disons agglomération! C'est beaucoup dire! Cela doit s'entendre de petits groupes de cases dispersés en forêt, mais cependant pas très éloignés les uns des autres. Le dirigeant Tore n'est qu'un pauvre vieillard lépreux ou quelque chose qui est aussi incurable. C'est chez lui qu'on a bâti le gîte ou s'arrête le collecteur de l'impôt; on lui fait honneur de venir payer chez lui. C'est à cela uniquement que se résume sa souveraineté sur les autres capitas.

On trouve aussi des Bogbakole parmi les Bondoro et les Bondama de la Debe, de même qu'il y a des Bodango parmi les Bogbakole. Nulle part on trouve une communauté homogène.

Brassage infernal! La dénomination de Bomego ne dépasse donc non plus la portée d'une pure étiquette qui nous permet de grouper un certain nombre de communautés dans le catalogue général des collectivités Bwaka. Ce n'est certainement pas non plus sur cette base qu'on pourrait espérer voir s'opérer un rapprochement territorial. Ils tendent bien plus à s'éparpiller qu'à se grouper.

Ce n'est pas le moment non plus de parler de circonscription territoriale. Le tenter pour chaque communauté! Mais en fait où commence et où finit la communauté? Il y en a qui sont réduites à quelques douzaines d'individus, même deux douzaines de contr. Quelle communauté d'intérêt économique peut-il y avoir entre des êtres qui en sont encore au stade de la ceuillotte? Intérêt social? Quand leur sens moral se dégagera des limbes de la sensivité, on

pourra parler de société; avant il n'y aura jamais que l'aggrégat en troupeaux sous la pression d'agents externes selon les différentes combinaisons des circonstances de temps et de lieux. Pour le moment ils ne sont guère qu'en puissance de la vie morale et il faudra autre chose que des mesures de rigueur pour les amener au stade des Actes Humains, les seuls qui constituent la matière de la morale. Il faudra d'abord les débarasser des conceptions puériles, incohérentes, basses et fausses qu'ils ont sur la vie humaine et sur le monde en général et les remplacer par???

### **VIII. Les Bogeze**

Les Bogeze forment un groupe nominal relativement peu dispersé. Ils se répandent en une suite de hameaux au N.E. de Karawa jusque vers la Loko. Cependant quelques éléments viennent d'être découverts au S.O. de Karawa plus propice pour leurs semailles de maïs. Se classent parmi les Bogeze : les Boyasegeze, les Bogbafala, les Bondagi, les Boyasezeremo, les Boyazamo, les Bomasi, les Bokurubi.

Ce sont les dénominations capitales qui se fragmentent de nouveau en une multitude de groupes familiales qui ont chacun leur dénomination et vivent autonomes. Par ex. les Bomasi se distinguent en Bobaya, Bozeyaka, Boyasezo, Boyaborongana. Le groupe entier compte environ 670 contr. Il y a des subdivisions qui en comptent une vingtaine.

Les Boyasezeremo sont constitués en chefferie sous l'autorité d'Okomo, et les Boyazamo et Bomasi-Boyaborongana en sous-chefferie. Cette dernière sous l'autorité de Wambala qu'on accuse d'être Banza! Peut-on jamais savoir ce qu'ils sont. Nous n'avons jamais eu l'occasion de les voir qu'une seule fois.

Nous ferons une mention spéciale des Bokurubi qui sont devenus presque célèbres par les faits et gestes de l'un d'entre-eux, feu Nengo. Un frère aîné de Nengo, Nguluma, avait d'abord rendu des services à l'Etat Indépendant en entraînant les populations des environs de Karawa et cela dans un rayon assez large à la récolte de C.T.C. Nengo travailla d'abord sous la direction de son frère, mais bientôt il préféra travailler pour son propre compte et versa dans le brigandage ; arrêté, puis évadé, puis arrêté de nouveau, il fut condamné à 15 ans de S.P. Libéré conditionnellement et donnant des marques d'assagissement, on crut opportun d'utiliser son influence qui était incontestable d'abord sur les Bokurubi, sur les Bogeze et un peu parmi les chefs ses voisins. Bientôt il négligea complètement ce qu'on attendait de lui pour se consacrer exclusivement à la chasse à l'éléphant. Convoqué au poste pour y recevoir les observations utiles, il jugea de ne venir que lorsqu'il serait fatigué de ses cynégétiques. Il fallait alors l'arrêter! Ses pistonniers voulurent d'abord s'opposer à son arrestation, firent feu sur les soldats qui exécutaient l'ordre de l'arrêter, mais atteignirent Nengo à mort en blessant le soldat. Il n'y eut aucun mouvement de la part des Bokurubi soi-disant pour le venger. Les Bwaka manquent totalement de l'esprit de solidarité pour ce genre de manifestations. Du reste Nengo n'était qu'un chef de bande. Au fond il ne peut y avoir que cela quand un Bwaka sort de l'ordinaire et s'élève en dehors de notre intervention. Ils en sont à un stade si peu évolué qu'ils sont incapables de se donner des vrais chefs; nous devons d'abord les désigner. Dans la suite on verra bien ce qu'il en résulte.

Les Bokurubi se partagent en deux branches: d'une part, les Boyangoro et Boyanduburu; d'autre part les Boyakobere et Boyanangere. Nengo appartenait aux Boyabangoro qui sont les cadets, paraît-il. Sele qui essaya de rassembler les Bokurubi est de l'autre branche. On verra ailleurs la question chefferie.

## IX. Les Bokarawa

Les Bokarawa forment un groupe nominal excessivement dispersé et désuni quand ils sont voisins. Nous en trouvons au N. et N.E. de Karawa, les autres se trouvent au S.E. de Karawa actuellement sur la route de Likimi. Il va sans dire qu'ils prennent plaisir à faire grand état des distinctions nominales entre lesquelles ils se répartissent. Citons les principales:

- Au N. et N.E.: Boyasekarawa, Boyagbena, Botetenzza, Boyawere, Bobatu, Bosebia Botumba, Bombwalo, Boyabaswe, Boyasewelemo, Boyawozo, Boyagbwawala, Bodokoni, Bobeakolo, Bokuruwa, Bokilimbere, Bobaranda;
- Au S.E.: Boyasewebwago, Boyangabo, Boyakwaya, Bobazima, Bonyanzula, Boyanzenge, Bosedua, Bodango, Boduwadoro, Bombazere, Boyakoko, Bogbalademonna, Bogbakusa, Botigbo.

Chacune de ces dénominations se fragmente de nouveau en deux ou trois, et cela va ainsi à n'en pas finir. Il va sans dire que la fantaisie se donne libre cours dans l'attribution de tous ces noms qui ne sont souvent que des sobriquets. En réalité les indigènes tiennent très peu compte eux-mêmes de ces distinctions. Nulle part, ils ne disposent leurs établissements conformément à ces différences de dénominations. Nulle part on ne trouve une communauté complètement homogène quand elle est un peu étendue. On trouve des représentants d'une même dénomination tant au nord qu'au sud et vice versa. Il n'y a qu'une règle qui guide, leurs convenances personnelles.

Est-il possible d'établir un ordre hiérarchique, une distinction de prééminence entre ces différentes dénominations? Nous ne pensons pas; impossible de trouver de concordant! Chacun prêche pour sa chapelle. Quelle utilité cette découverte aurait-elle? Le mélange et la confusion en sont arrivés à une telle extrémité qu'il serait impossible d'en tirer aucune conclusion pratique. Au fond ils s'en soucient très peu eux-mêmes.

Quelle est l'origine des Bokarawa? Les uns se réclament aussi Base! Ce sont les Boyasekarawa, qui, se disent Bogindi! Aux Bogindi sont apparentés les Bowêkara dont nous avons parlé plus haut. Ils affirment même que Bokarawa et Bonwêkara ne serait qu'une seule dénomination qui aurait subi une déformation de prononciation! C'est possible.

D'autres se réclament de Baswe! Est-ce aussi une déformation de Base? Que pouvons-nous savoir de plausible, quand nous avons à faire à des natures qui n'ont aucun souci d'objectivité et dont la vie intellectuelle a tout au plus la consistance des rêves chez nous?

Dans ces enquêtes, nous sommes aussi beaucoup dans la dépendance des caprices de la phonétique. Des noms qui à notre oreille sonnent identiquement et cependant comportent une différence pour eux; d'autres qui nous paraissent comme différents ne sont que des répétitions affectées d'une variante phonétique! Qui fera la part de la réalité et de la fantaisie, de l'histoire et de la légende? Y a-t-il beaucoup autre chose que de la fantaisie et de la légende? Ce n'est pas avec ces nuages que nous pouvons bâtir un monde.

### Situation au point de vue administratif

#### A) Communautés du N. et N.E de Karawa.

Il fut un temps, antérieurement à 1915, que la plus grande partie de ces communautés reconnaissaient l'autorité de Bundu, jadis au service des Mongwandi dont il a appris les méthodes. Prévenu de diverses infractions prévues par le C.P. il fit un séjour à Libenge, en

prison. Un nommé Wokoro le remplaça pendant cette absence et sans doute se figura qu'il avait acquis un peu d'importance. Au retour de Bundu, une querelle s'éleva entre eux. Wokoro fit schisme et se dirigea vers la Loko avec quelques autres mécontents et ainsi passait dans le bassin de la Mongala; Bundu se trouvant sur le District de l'Ubangi, la séparation se trouva consommée. Dans la suite tous ceux qui avaient à se plaindre de Bundu se dirigeaient vers Wokoro.

En 1918 Bundu fut investi chef; le P.V. mentionne qu'il est confirmé chef de Karawa, Kolongo, Bassabea, et de la région en dépendant. En fait dans cette région il y avait avec des Bokarawa, des Bogilima, des Bombakabo, des Bodettoa et quoi encore? En 1924 Bundu dont le village se trouvait sur la piste Bosobolo-Banzville à 12 km environ au nord de la Lua Dekere-Dekambati, vint s'établir au sud de cette rivière à 30 km environ.

A la suite des enquêtes entamées, plusieurs communautés qui n'étaient pas Bokarawa firent valoir cette différence, en prirent prétexte pour s'éloigner de Bundu et se rapprocher soi-disant de leurs frères. Ce rapprochement n'entraînait pas la fusion avec leurs soi-disant frères, ils profitaient de l'occasion pour se dégager de Bundu. Même Kolongo, dirigeant de Boyasewelemo, se rapprocha de Wokolo. Ne restent avec Bundu que des indigènes des dénominations des N° 3 à 8 incl. Notons qu'il ne possède pas tous les indigènes de ces dénominations; ainsi lui-même est Botetenza, il n'a pas tous les Botetenza chez lui, il y en a aussi chez Wokolo.

Il paraît que Bundu n'a plus rien du vaste village qu'il avait bâti sur la route de Banzville; chacun s'est installé cette fois à la coutume Bwaka; en gardant les distances suffisantes pour se considérer qu'on est chez soi. 'Pauvre homme en sa maison est roi. Trouverait-on un remède à la situation en remplaçant Bundu par quelqu'un qui serait qualifié au point de vue indigène pour remettre un peu de cohésion entre ces éléments disjoints? Cet essai serait la dernière étape pour jeter le désarroi complet parmi ces derniers éléments. Bundu vit encore sur une habitude. Que ne peut-on remettre sous son autorité les communautés qui jadis dépendaient de lui et qui n'ont rien fait pour se reconstituer sur la base de l'identité de dénomination. Il est bien évident que les Bwaka ne possèdent pas de leur constitution sociale un seul élément d'ordre interne qui les incline à s'organiser et se constituer en collectivité dont le cercle dépasse la vie familiale proprement dite. Ce n'est pas à nous à suppléer à ce défaut en les rassemblant sous la contrainte de liens externes et le temps aidant, ainsi que l'évolution économique générale, ils en arriveront petit à petit au stade civique qui dépasse l'horizon purement domestique dans lequel ils restent jusque maintenant enfermés.

Sont dispersés aux environs de Wokolo des indigènes des dénominations du nr 9 à 17, mais comme toujours ces dénominations ont aussi des représentants ailleurs. Contr.301.

Nous trouvons une autre chefferie qui comprend des représentants des dénominations 1 à 2. Chef Lukumu. Il fut investi du temps où il dépendait du poste de Businga.

#### **B) Communautés du S.E. (route Karawa-Likimi)**

En partant de la frontière du territoire, nous trouvons à la suite du dirigeant Zozo une suite de hameaux appartenant à des individus des dénominations 1 à 5. Il n'y a pas longtemps que ces Bokarawa se trouvaient en pleine forêt à l'est des Bobilisi; c'est à la suite de leurs démêlés sanglants avec ces derniers qu'ils furent obligés de se fixer à ces emplacements (1923). Depuis qu'il n'est plus question de se battre, ils vivent chacun pour soi sans beaucoup se soucier de leur dirigeant. D'aucuns affirment qu'ils ne sont pas Bwaka mais Banza, affirmation

contre laquelle ils se lèvent avec force! Savent-ils eux-mêmes ce qu'ils sont? Cont. 253. Suivent deux communautés constituées en chefferie depuis 1919. Ce sont des Bogbakusa et des Botigbo. Appartiennent au groupe Bodua séparés des autres Bokarawa depuis longtemps. En avançant d'avantage vers Karawa s'échelonne une suite de hameaux appartenant à des communautés Bodua également; du n°7 à 12, représentant un ensemble de 575 contr. Bien qu'ils se trouvent à proximité de Karawa ils sont encore très querelleurs. La population mâle réside surtout dans les plantations et aussi dans les affluents de la Libala. Les Bosedua ont beau prétendre représenter la souche du groupe, ce n'est pas ce titre qui les ferait accepter plus que d'autres. Il n'y a qu'une chose en honneur chez eux; la lance et le couteau! Ils se livrent aux jeux de hasard et sont grands buveurs de piki.

## X. Les Bobilisi

La réputation des Bobilisi n'est plus à faire. Elle est peut-être un peu surfaite. Ils ne sont certainement pas si terribles qu'on se plaît à les représenter. Ils sont dispersés pour le moment dans la forêt assez dense qui s'étend au S. et S.O. de Karawa. Il n'y a sans doute guère plus de 30 ans qu'ils sont émigrés des régions de la Gelingu où d'après leurs dires ils ont résidé longtemps; ils ont laissé un fragment de leurs frères aux sources de la Libala. Au cours de leurs déplacements antérieurs d'autres scissions se sont opérées; d'après leurs dires ils auraient également des frères sur la rive droite de la Lua Vindu dans le voisinage de Yembongo, parmi les Banza du Chef Dwasi. Nous avons questionné ces derniers qui effectivement portent le nom de Bilisi, mais ils se défendent énergiquement d'avoir rien de commun avec les Bobilisi de Karawa! Nous croyons que ces derniers rejettent cette parenté dans la crainte qu'on leur demande d'aller rejoindre ses parents (?) avec lesquels naturellement ils n'ont plus rien de commun. Nous ne voyons pas pourquoi ceux de Karawa en feraient mention. C'est même curieux que dans leurs forêts ils s'en souviennent encore!

Il va sans dire que le régime de l'agglomération tant peu importante est absolument inconnu aux Bobilisi. On ne rencontre que des misérables huttes qui rarement dépassent la dizaine, le long des pistes. La principale est celle qui part de Bobadi, descend vers le sud dans la direction de Likimi. Une autre qui part de Bobadi vers l'ouest. Le gros de la population se trouve dispersé dans l'angle formé par ces deux sentiers. Nous avons pu les décider à traverser cette région par une nouvelle piste qui aboutit aux Bokandzi et de là à Bongo. Elle pourrait ainsi faciliter la pénétration commerciale parmi cette population qui vit trop repliée sur elle-même.

Le nombre de recensés s'élève actuellement à 922. Ce chiffre pourrait être sans doute doublé ou à peu près. Pour cela, il faudrait qu'on s'occupe d'eux d'une façon suivie au moins pendant six mois et avec beaucoup de patience! Car avec de la violence on n'obtiendra qu'un résultat : les apeurer d'avantage. S'il faut les traquer dans leurs retraites, on doit alors compter sur plus de six mois et avec plus de frais, les résultats ne seront que plus éphémères.

Comme tous les Bwaka, les Bobilisi se répartissent en un grand nombre de dénominations dont nous ne citons que les principales; elles se groupent suivant trois lignées :

- 1) Bobadi, Boyaboso, Bongama, Boyakia, Boyatudi
- 2) Bobisi, Boyaturugu
- 3) Bokusubu, Bodo, Boyagbwokoto, Boyabwati

Il y en a comme les Boyatudi qui ne sont guère connus que de nom; ils vivent presque tous dispersés en forêt. Aucune des autres dénominations ne se trouve suffisamment groupée en ce moment pour que l'on pense à sa constitution en chefferie. Il y a un travail de reconnaissance préalable à faire dans cette région mais reconnaissance aussi pacifique que possible.

Quel est l'ordre à établir entre ces différentes dénominations? Les Bobadi viennent en premier lieu, ensuite tot capita tot sensus. En fait elles traitent entre elles sur le pied d'une égalité parfaite.

## **XI. Les Boyangonda**

Nous classons sous cette étiquette un ensemble de dénominations particulières qui apparemment sont apparentées entre elles et dont les principales se donnent cette appellation de Boyangonda, ce qui signifie : ceux qui parlent Yango. Le Yango est parlé aussi par les Bwanziri, les Modjobo, les Mbagga (Mabo). Les communautés Bwaka qui se donnent ce qualificatif de Boyangonda sont principalement les Bomboka, les Bozene, les Bumba et les Bonduru. Comme à ces communautés, nous devons en rattacher d'autres qui leur sont apparentées et qui, parce qu'elles ne sont arrivées que tard dans le voisinage des Yango ne parlent pas leur idiome, nous donnons à l'ensemble un nom qui ne concerne objectivement que la majeure partie de ces communautés. Pourquoi ce nom d'emprunt? Parce que malgré la parenté qui existe entre elles, elles ne parviennent pas à nous révéler le nom collectif qui révèle leur origine commune.

Nous rangeons parmi les Boyangonda les dénominations suivantes :

Bumba, Botili, Bomboka, Bonduru, Bodara, Bobito.

On prévoit déjà qu'elles sont loin de se trouver dans la même partie du territoire; il nous faudra faire un petit voyage circulaire pour les visiter. La masse se trouve aux environs du poste de Bozene, le centre près de Bwamanda, une aile sur la route Libenge-Bosobolo, des fragments sur la Lua (rive droite) en aval de Yembongo, d'autres près de Karawa (route Likimi).

Ils se donnent comme ancêtre Gbedema. Il survit toujours dans la personne d'un nommé Nzarambo qui certainement est le dernier à prendre cette fable au sérieux. Car il y a déjà bien des endroits où cette tradition est perdue! Nous ne pouvons la reconstituer bien souvent qu'indirectement.

### **1. Les Bumba**

Les Bumba sont les aînés, paraît-il, parmi les rejetons de Gbedema. Ils ont donné à leur tour naissance à deux rameaux qui se sont détachés du tronc commun : les Bomanga et les Bomotu. Ils forment deux communautés, combien incohérentes (!) fixées si on peut dire sur la route auto, tronçon Mogalo-Peke, à la tête desquelles se trouvent les capitales Fataki et Bongji. Qui est l'aîné entre Bomanga et Bomotu? Chacun tient pour son côté. Qui a raison? Même le représentant de Gbedema n'en sait rien.

Les Bomanga de Fataki ont des frères près de Karawa, sur la route de Likimi où ils portent le nom de Bobungula (communauté de 60 contr.) et d'autres parmi les Bozene aux environs du poste. Les Bozene affirment même que Langadze leur chef n'est en réalité qu'un Bomanga-Bodungula qui a échoué chez eux et s'est jadis distingué et s'est mis en avant pour assurer la récolte du C.T.C. vers les sources de la Pakila. Il est incontestable que les Bodungula de

Karawa rendent visite à Langadze et en reçoivent des cadeaux importants. Langadze ne nie pas qu'il est étroitement apparenté avec les Bomanga de Fataki et les Bodungula de Nzia (en même temps il se proclame Bozene).

Les Bumba authentiques (ne ti yê), ceux qui descendent directement de la souche forment une communauté assez importante (215 cont.) fixée sur la route Bari-Yembongo. De nouveau, ils sont ou Bowênduni, ou Bowêngonda ou Bopakara. Chaque dénomination a son représentant, le plus en vue est Borongo des Bowêngonda. C'est parmi eux que réside Nzarambo qui incarne Gbedema. Il a encore l'air convaincu de sa dignité! Il ne semble pas qu'autour de lui on en fasse encore grand cas. Il circule à son aise sans appareil et il n'est plus personne qui prenne la fuite à son apparition. Il s'est donné le titre de commissaire! D'autres personnages de sa catégorie l'ont imité. Curieux essai d'assimilation aux formes de notre administration de ce qu'il y avait de plus spécifiquement indigène parmi les Bwaka. Il n'y a guère plus d'une année que cette assimilation leur est venue à l'idée pour redorer leur blason! Nous voyageons sur la route Bari-Yembongo, l'attention occupée par la lecture de quelques pages intéressantes pour tromper la longueur de l'étape. Soudain un clequetis de ferraille nous fait lever la tête; un porte-fez proprement habillé est en arrêt. Regard interrogateur. Je suis le messenger du commissaire! Comment, le Commissaire est dans les environs? Messenger de Nzarambo. Ah c'est autre chose... Nzarambo-Gbedema, wê de tous les Bumba, Botili, Bozene etc. se modernise, fait présenter ses hommages à Bula-Matari par un messenger porteur d'un fusil qui n'est déjà plus à silex. Il n'y a pas longtemps encore que tous les gens de son espèce se cachaient dans les coins ignorés et voici un des plus importants d'entre eux (dans son idée) qui s'établit ostensiblement sur la grande route. Mais le voici, il est porteur de deux poules et d'une douzaine d'oeufs supposés frais. Il s'est mis en frais; les chefs ordinaires ne présentent que la moitié. Son escorte se réduit à son unique messenger et nous ne voyons pas que les indigènes du village s'intéressent beaucoup à sa démarche. Il porte au côté, soutenue par un baudrier en peau d'antilope rayée, une machette achetée à la factorerie voisine, en guise du glaive de la justice. Nous doutons qu'il sorte jamais du fourreau sauf pour des usages plus terre à terre. Et Nzarambo va reprendre sa place sur sa chaise-longue qui a remplacé le tabouret de jadis attendant l'heure ...

Peu de temps après, au cours d'une enquête dans un village de Bobabili et divers, on nous présente le commissaire. Il n'a plus l'air très solide. Alors, leur dis-je, puisque vous n'êtes pas d'accord entre vous au sujet du chef, que celui-ci soit chargé de ces fonctions et reçoive la médaille de chef. Il ne la veut pas; et l'intéressé ou plutôt le déintéressé confirme la chose d'un signe non équivoque. Alors, leur demandons-nous, puisqu'il est un personnage important, quelle est son occupation parmi vous? C'est lui qui garde les enfants quand nous allons dans les plantations! Que celui qui rentre en enfance se charge de garder les enfants, c'est assez logique! D'autre, chez les Bwaka, ce n'est pas encore une sinécure! Mais c'est surtout pour garder les grands qu'il nous faudrait quelqu'un. Ce n'est pas des Wê que viendra le salut des Bwaka. Nous avons perdu tout espoir de pouvoir les utiliser en rien.

## **2. Les Botili**

Les Botili sont partagés en deux communautés principales, dont l'une se trouve sur la route Bari-Yembongo à la suite des Bumba et l'autre vers le km 50 de la route Libenge-Bosobolo. Il

y a donc une distance appréciable entre elles, une bonne centaine de km. La séparation est antérieure à leurs souvenirs.

De plus la communauté de la route Yembongo est formée en réalité de deux groupes qui reconnaissent chacun leur dirigeant. Il n'y a pas longtemps que le groupe le moins important est venu de Mogalo se juxtaposer à l'autre sur notre invitation. Il s'agit des dirigeants Wele (centre d'une zone cotonnière) et Fanando. La communauté de la route Libenge-Bosobolo a comme dirigeant Bangandimbo. Ces derniers se trouvant à la périphérie du territoire vivent plus dans les galeries des affluents de la Malenge que dans leur village.

Des Botili sont issus les Boyakana et Bobadono. Ils forment chacun une communauté d'une quarantaine de contr, fixée à la suite des Botili de Bangandimbo. Il va sans dire que chacune vit complètement autonome. Bangandimbo ne parvient déjà pas à s'imposer tant soit peu à ses Botili; bien loin de pouvoir intervenir auprès des autres.

Il n'est donc pas permis d'espérer jamais un déplacement de l'une ou l'autre de ces communautés pour les constituer en chefferie sur la base de l'identité de dénomination. Cette identité n'a plus guère la portée que d'une pure étiquette; tous les liens d'ordre social et économique sont rompus entre elles depuis longtemps! D'abord les éléments qui les composent actuellement n'ont jamais vécu ensemble. Les uns sont adaptés à la savanne, les autres aux terres marécageuses du bassin de la Bari; chacun s'est fait des relations dans son voisinage. Il faudrait rompre bien trop de liens pour se rapprocher sur le simple bénéfice d'un nom commun.

### **3. Les Bomboka**

Les Bomboka représentent à proprement parler les Boyangonda, c'est à cause d'eux que nous donnons cette appellation à tous ceux qui leur sont apparentés. Ils composent le centre du groupe entier et la grande majorité. Nous trouvons les plus avancés jusqu'aux abords de l'esobe et autour des sources de la Pakila.

Les Bomboka ont d'abord donné naissance à deux groupes qui se sont peu développés : les Bowébili et les Bonganda. Le principal rejeton des Bomboka sont les Bozene. A leur tour les Bozene ont donné naissance aux Bosebia, Botutu, Bozara et Bonduni. Ces derniers qui sont les plus nombreux ont donné naissance aux Bozade. Chacune de ces dénominations se répartit de nouveau en un grand nombre de minuscules collectivités qui rempliraient une liste interminable.

Les Bwaka sont très féconds en cette matière de distinctions sociales; plus attentifs à ce qui sépare qu'à ce qui unit. Ces populations ne sont pas encore les plus soumises parmi les Bwaka. Avant 1924, une partie seulement relevait du territoire des Bwaka, les autres dépendaient de Budjala et de Dongo. Se sont-elles amalgamées depuis que les frontières qui les séparaient ont été abolies, depuis qu'elles dépendent d'un seul centre administratif, qu'un poste auxiliaire a été établi dans leur voisinage? Elles vivent relativement en paix, les routes de la région sont mieux entretenues; mais au point de vue social et politique elles n'ont pas encore progressé d'un iota.

Yambi, chef des Bozene-Botutu (jadis de Budjala) est en perpétuel désaccord avec Langadze; entre celui-ci et Ndobase chef non investi (de Dongo) les rapports sont meilleurs, simplement parce qu'il y a une femme entre eux! Langadze ayant pris la fille de Ndobase. Avec les autres capitas ou dirigeants et communautés les rapports ne sont pas différents de ce qu'ils seraient

avec des Bwaka quelconques. En principe chacun reste le plus possible chez soi! Au sein des différentes chefferies et communautés autonomes, la situation est la même que partout ailleurs.

Le chef investi ou non ne s'avise jamais à donner un ordre que lorsque nous sommes présents. Quand ils sont laissés complètement à eux-mêmes chacun vaque à ses affaires, le chef sans se soucier de ses administrés et ceux-ci sans se soucier d'avantage de lui. En ce qui concerne la chefferie de Langadze, même quand nous sommes présents, il n'ose pas donner un ordre à ses capitas des communautés des Bonduni, Bozade ou Bosebia; son autorité ne dépasse pas le cercle familial qui relève de lui. La chefferie des Botutu de Yambi étant beaucoup moins conséquente et ne comprenant qu'une communauté, l'autorité du chef (?) atteint plus facilement la totalité. Il reste plusieurs communautés qui vivent autonomes ou vaguement, très vaguement reconnaissent l'autorité de Ndobase qui, lui, est Bomboka.

Il va toujours sans dire que lorsque nous parlons d'autorité reconnue, il s'agit d'une question de fait. Ndobase n'est pas plus qualifié qu'un autre en se plaçant au point de vue purement indigène pour commander à personne; ce n'est comme tous les autres du reste qu'à la suite d'un concours plus ou moins heureux de circonstances que tels ou tels ont été choisis par nous plutôt que d'autres. Langadze lui-même n'est là que par hasard; son groupe se trouvant en majorité à Karawa. C'est du reste ce que lui reprochent les capitas des Bondani qui relèvent officiellement de lui.

Mais ces remarques ils ne les faisaient pas tant qu'on n'avait pas fait d'enquêtes sur l'identité des collectivités, les subdivisions et leur dispersion. Nous devons avouer bien franchement que les enquêtes au sujet de leurs distinctions sociales n'ont pas consolidé la cohésion des collectivités. Dès qu'ils ont soupçonné que nous attachions de l'importance à cette identité ou à leurs distinctions poussées à l'extrême, ils n'ont pas manqué d'exploiter la situation en faveur de leur penchant si marqué pour le particularisme. Il nous semble que nous pourrions profiter de la leçon et de ne pas pousser plus loin l'expérience comme aussi de ne pas tenir exclusivement compte de l'identité ou non pour l'organisation des collectivités en chefferies.

En ce qui concerne les Bomboka-Bozene-Botutu, nous ne voyons pas d'autre solution pratique que de proposer Ndobase pour l'investiture afin de maintenir sous son autorité les communautés qui de fait le reconnaissent déjà tant soit peu ...?... l'importance qui dans le voisinage vivent dans l'isolement. Maintenir Langadze malgré les observations des capitas Bonduni et d'autres; leur faire droit ce serait consacrer officiellement l'inorganisation naturelle des Bwaka; Langadze n'a rien de coutumier c'est entendu! C'est le cas de tous les chefs qui sont investis actuellement sans exception aucune et il ne peut pas en être autrement. Au sujet de Yambi, il n'y a pas de contestation, ce n'est au fond qu'un dirigeant de village médaillé.

#### **4. Les Bonduru**

Les Bonduru justifient aussi en grande partie l'appellation de Bayangonda, ils parlent autant les dialectes de leurs voisins que leur idiome.

La masse des Bonduru est restée en territoire de Libenge sur la rive droite de la Lua, en aval de Yembongo; ils ont comme chef investi Kamba. C'est le seul qui n'a pas trouvé de son goût de repasser la Lua; au fond il n'avait pas tort, il occupe un emplacement riche en palmiers, il a noué des relations avec les différentes communautés qui l'entourent. Que pouvait-il gagner au change? Au point de vue économique, rien. Au point de vue politique, pas d'avantage. Il est médaillé et ne peut rien attendre de plus.

Il existe une autre communauté de Bonduru fixée sur la route Balo-Bongi, beaucoup moins importante que celle de Kamba; elle en est séparée depuis longtemps. Personne ne se souvient de la date de la séparation.

Nous trouvons de nouveau une poignée de Bonduru dans le voisinage des Bozene, des individus isolés parmi les Bomboka et quelques familles parmi les Botuzu.

Les Botuzu sont issus des Bonduru, mais s'étant multipliés font bande à part. En 1924, ils se trouvaient fixés sur la route Yembongo-Libenge, constitués en sous-chefferie sous l'autorité de Ayuma qui relevait de Kamba. Cette subordination n'était naturellement que fictive.

Ayuma consentit à franchir la Lua et s'annexer au territoire des Bwaka; il n'avait pas tant d'intérêt que Kamba à rester à son emplacement en territoire de Libenge. Il choisit son nouvel emplacement non loin des Bumba et Botili auxquels les Botuzu sont apparentés. Nous pensons cependant que cette circonstance ne fut que très secondaire dans la détermination de son choix. Il s'enquit d'un endroit inoccupé, pas très loin de Yembongo pour diminuer le travail du déménagement. Il le rencontra dans la courbe décrite par la Bari, un peu en retrait de la route à 7 km environ de Bwamanda.

La situation de Ayuma doit être régularisée; il ne peut plus être considéré comme le sous-chef de Kamba qui est resté dans le territoire de Libenge. Quel titre a-t-il à l'investiture comme chef des Botuzu? De par la coutume, aucun. Il n'y a qu'une situation de fait à régulariser.

Les Botuzu comme les autres Bwaka se répartissent en plusieurs groupes familiaux à la tête desquels se trouve un capita. Le groupe de Ayuma n'est pas le premier; mais l'habitude établie de le voir présider à la vie de la communauté constitue le seul motif qui justifie son maintien. Cette présidence se réduit à bien peu de chose il est vrai, mais n'importe qui lui succéderait, ce peu serait mis en danger! (Contr. 212.)

#### **5. Les Bodara**

Les Bodara nous ramènent des régions de la Bari sur la route Libenge-Bosobolo. Ils forment une communauté fixée à proximité du lac Mogalo; dirigeant Wakaya-Tuli; cont.71. Leur principale raison d'être à cet endroit est l'entretien de la route auto. Ils ont du mal à s'y maintenir. On trouve un hameau de Bodara aux environs de Bokode, mais sur la rive droite de la Dekere. Ils s'y trouvent depuis quelques années et ne sont nullement d'avis d'abandonner cet endroit pour venir rejoindre le gros du troupeau. Les communautés voisines des Bodara de Wakaya, les Bobasiko et Boketa ne sont que des fragments des Bodara qui, ayant prospéré, vivent maintenant complètement indépendantes. Les Botumeya de Benga sont également apparentés aux Bodara. Dans quelle mesure? Il n'est pas facile de rien savoir de

plausible. Ce n'est pas Benga qui se souciera de nous renseigner. Ses administrés vieux et jeunes n'ont qu'une préoccupation, vivre en paix dans la galerie de la Mazepwe, mais nullement dans la sobriété. Benga est le porteur de la médaille de chef sans avoir jamais été régulièrement investi que nous sachions. Régulariser sa situation? Il n'en est guère digne. Il est du reste continuellement malade; il ne peut guère durer plus longtemps. Le remplacer? Par qui? Ils sont tous semblables et égaux en ivrognerie. C'est l'unique lien social qui existe entre eux : la calebasse de piki.

## **6. Les Bobito**

Dénomination qui ne compte plus guère de représentants; constituent encore un hameau à la suite de Bongji. D'autres éléments sont dispersés parmi les Bogilima de Balo, d'autres parmi les Bokokore de Bangunda.

Sauf les Bomboka-Bozene ...?...les communautés classées sous la dénomination de Boyangonda, faute d'une appellation commune déduite du nom de la souche commune comme c'est le fait pour d'autres régions, les Bomboka-Bozene sont tout aussi dépourvus d'organisation interne. Chaque groupe familial vit sa vie propre dans une indépendance absolue vis à vis de n'importe qui que se soit. Il n'y a guère de rapports sociaux que sur la base de l'échange des femmes; car parmi les Bwaka l'exogamie ne s'étend pas loin. L'échange ne se faisant guère de femme contre femme, mais contre sa valeur dotale.

Malgré leur groupement au point de vue territorial, la vie politique n'est pas plus développée parmi les Bomboka-Bozene que parmi les autres dénominations. Si nous voulons obtenir quelque chose d'eux nous devons nous adresser directement à chaque capita de groupe familial. Il faut bien avouer que nous en sommes là comme ailleurs, au régime de l'administration directe dans toute sa crudité. Quelle est la cause principale de cet état de choses? Elle gît dans la peur que ceux qui se disent chefs, ont de commander. Cette peur découle uniquement de ce qu'ils redoutent des représailles d'ordre magique de la part de leurs subordonnés. Tant que la superstition, la croyance aux jettatore subsistera il n'y a pas d'espoir d'amélioration dans ce domaine. Tout dans la vie dépend des idées.

## **XII. Les Furu**

Se rangent sous cette dénomination, un assez grand nombre de communautés qui ont adopté une légende identique pour mettre un peu de merveilleux à leur origine. D'après eux une femme avait mis un enfant au monde encore enclos dans l'arrière-faix; le tout fut jeté en forêt, lorsqu'une voisine vint à passer et conseilla d'ouvrir le colis. On en retira un enfant encore vivant. De cet être voué à la perdition ils sont tous nés. Les communautés qui ont adopté cette légende ont-elles une origine commune? Il est peu probable. Sont-elles Bwaka? Pour le moment elles leur sont complètement aculturées; elles en parlent l'idiome suivant la région ou elles se trouvent, en ont adopté les usages et les techniques et se proclament toutes Bwaka, c.à.d. Bwaka ou Gbaya suivant l'endroit.

En effet elles sont loin d'être groupées territorialement. Nous en trouvons depuis les sources de la Libala, jusqu'à la rive de la Lua en aval de Pakila. Entre ces deux extrêmes, on trouve un jalon à la Banga-Melo, un autre à la Debe et aussi pour ne pas faire exception à la règle des fragments un peu de tout côté, jusque vers la Libia. Sous ce rapport ils sont bien Bwaka.

Comme eux aussi ils se répartissent en une multitude de dénominations particulières et sont émiettés par petits groupes de 50 cont. au très grand maximum sous un seul dirigeant.

### **1. Ceux de la Lua (en aval de Pakila)**

Nous ne pouvons pas en dire grand chose; n'ayant pas encore été visiter leurs villages. Nous savons seulement qu'ils se répartissent en une douzaine de dénominations formant comme partout de minuscules communautés autonomes ne comptant jamais plus d'une cinquantaine de contr. Ils sont en tout 324.

### **2. Ceux de la Debe**

Nous y trouvons un groupe un peu important de Bobalia auxquels sont mélangés des éléments de différentes autres dénominations. Ils sont constitués en chefferie, appartenaient jadis à Budjala ; contr.159, chef Daba (nullement coutumier). Règle d'ailleurs générale qui ne peut permettre d'exception. A côté des Bobalia, nous trouvons une communauté de Bogurunu et Bondoro ; dirigeant Nzoko, 70 contr. Nous disons : à côté des Bobalia, c.à.d. aux environs; ils en sont séparés par les Bodigia. Il n'y a pas à songer qu'ils se déplaceront jamais pour se joindre aux autres. Ce n'est pas le fait de s'appeler Furu qui crée entre eux une attraction suffisante pour celà; ils sont du reste séparés depuis quand?

### **3. Ceux de la Banga-Melo**

Il s'agit de ceux qui ont donné leur nom au centre commercial situé près du village de feu Gowe. Nous savons que des individus de différentes dénominations : Bobandu, Bogbara, Bongebe, Bomberenda, Bopani, Bozombali, Bozamara et quoi encore sont disséminés aux environs de ce centre commercial vivant par petits groupes de quatre à cinq cases. Ils relèvent officiellement de la chefferie qui portait leur nom et comprenait, avec les Furu, des Bogbulu, des Boday, des Bodango, des Bolende, des Bominenge, parmi lesquels Gowe a su maintenir jadis une certaine cohésion que les enquêtes ouvertes déjà depuis avant 1923 en vue de découvrir l'autorité coutumière n'ont certainement pas consolidée.

Il faut maintenant donner un successeur à Gowe. L'ancienne combinaison ne peut pas être maintenue. L'espoir que les enquêtes leur ont donné serait difficilement déçu. Les Furu doivent être organisés séparément! Mais où est l'autorité à mettre à leur tête? Il y a autant de distance morale entre chaque dénomination particulière qu'entre Furu et Bogbulu.

Un peu plus au nord, en remontant un affluent de la Banga, la Kungu, se trouvent de nouveau des Furu, principalement des Bozamara, totalement dispersés en forêt. On nous affirme qu'ils sont nombreux. Cette situation date d'avant 1923. Le tracé de la route (nouvelle) Gemena-Karawa passe assez près de leur aire de dispersion; quelques individus se sont approchés, mais nous disent que leurs frères ne veulent pas les suivre.

### **4. Ceux de la Libala**

Même situation. Nous n'y sommes jamais passés, éparpillés sans ordre dans ces galeries où le palmier vinifère est abondant. Ils appartiennent aux mêmes dénominations que ceux du groupe Gowe. Ils sont recensés au nombre de 186, que se partagent quatre capitans. Où trouver l'autorité qui s'imposerait à l'ensemble?

## Conclusion (Furu-Bwaka)

Nous ignorons si ces Furu sont réellement Bwaka. Ils leur ressemblent en tout et, au point de vue social ils se trouvent absolument dans les mêmes conditions que toutes les dénominations Bwaka.

D'après les renseignements que nous possédons, il semblerait que ceux qui sont installés sur la rive de la Lua en aval de Pakila sont dans une situation un peu meilleure. Comme nous n'avons jamais eu jusque maintenant l'occasion de passer par leurs villages nous ferons notre possible pour nous y rendre avant peu. A la Debe, ceux du capita Nzoko seront plus facilement rattachés à leurs voisins immédiats, soit Bodigia, soit Bobani qu'à leurs frères (?) les Bobalia dont ils sont séparés par les Bodigia.

A la Banga-Melo, aucune apparence de village! Des cases isolées un peu de tout côté dans les plantations et sur les deux rives! Vers son affluent la Kungu même situation! Quelques-uns se décident à s'installer sur la nouvelle route Gemena-Karawa, ils viennent d'être rejoints par quelques autres qui viennent des sources de la Libala; il conviendrait de les amener tous, ce qui peuplerait utilement les abords de la route, la région est assez riche en palmiers et éléphants.

## CONCLUSION

Nous venons de passer en revue toutes les dénominations Bwaka. La liste est longue et bien monotone. Il ne résulte de cette inspection qu'une impression très pénible, une sensation de vide, un aperçu de misère sociale, une constatation du néant de toute vie politique. Quelle que soit la dénomination que l'on examine, on ne fait que palper de la poussière; il ne reste entre les doigts que des grains de sable.

Tout compte fait, quand on jette un coup d'oeil d'ensemble sur tout le territoire, c.à.d. sur la masse de la population, on se demande avec anxiété où commence et où finit la collectivité Bwaka qui réellement peut constituer une unité sociale et politique bien distincte; nous parlons de cette collectivité qui dépasse la communauté familiale pure et simple.

A quels signes pouvons nous l'identifier? Nous sommes toujours très embarrassés pour répondre à la question : 'nombre de groupements à organiser?' Cela dépend de savoir où ils commencent et où ils finissent de l'amplitude qu'il convient de leur donner et sur quelle base déterminer le groupement. Nous sommes dans la situation de quelqu'un qui, se trouvant devant un tas de galets uniformes ou à peu de chose près, doit opérer un triage entre eux. Quelle base va-t-il adopter pour procéder? La teinte, la grosseur, les aspérités? Nous sommes aussi en présence d'une masse amorphe dont les éléments ne sont guère plus différenciés et n'ont guère plus de cohésion que des pierres entassées sur un chantier de construction, ne possédant de leur nature aucun principe d'adhérence ; on leur applique un élément externe et le monceau de pierres devient un édifice.

Il est facile de constater que la collectivité Bwaka dépasse à peine la communauté familiale ne possédant pas de principe bien déterminé d'identification et qu'il est impossible de la délimiter d'une façon nette et précise. Franchissez la frontière; vous trouvez un premier hameau; demandez à ces gens ce qu'ils sont. Ce sont des Bo-y, quelques cases plus loin, des Bo-K et puis des Bo-X. Après deux jours de marche, il vous faut dresser une liste avec répertoire alphabétique pour vous y trouver. Naturellement la distinction à établir entre ces

dénominations n'a pas toujours la même valeur. Elles peuvent rentrer les unes dans les autres par télescopage comme les différents morceaux d'un longue-vue ou comme la nomenclature des naturalistes : variétés, espèces, genres etc. Prenons un exemple : je trouve un hameau; qu'êtes vous? Des Bobaburungu. Je les compte; ils forment 5 ménages. Mais les Bobaburungu sont des Bodumbili, les Bodumbili sont des Botiënaga; les Botiënaga sont des Bodigia; les Bodigia sont des Bonwêse. Ne pouvant me contenter de Bobaburungu pour constituer une collectivité sociale et politique, je m'adresse à l'étage supérieur, aux Bodumbili ; ils sont plus nombreux, mais j'apprends qu'ils sont dispersés en trois, quatre endroits différents, éloignés les uns des autres et en pratique constituent déjà autant de communautés.

Plus je monte d'étages, plus je trouve de monde; en théorie! Plus la distinction s'étend également. En fait je n'ai guère à faire qu'à des individus isolés. Qu'ont-ils commun entre eux? Des noms! Faute d'autres liens ils possèdent des appellations identiques, ce qui permet de distinguer les groupes sur le papier. Mais sur le terrain c'est autre chose. Il y a autant d'uniformité entre eux qu'entre les anneaux d'une chaîne. Ils sont loin de tenir l'un à l'autre de la même manière, mais il s'agit de partager une chaîne, il faut établir des points de repaire et il y aura bien des façons de faire ce partage.

Concurremment à cet amorphisme social, dans l'espace, on ne constate que le manque de continuité dans le temps sous ce même rapport. Prenons la population Bwaka telle qu'elle se présente à nous à l'heure actuelle; de quoi est-elle la suite? Où sont ses antécédents? Sa figure générale ne répond pas à ce qu'elle présentait, il y a 20 à 30 ans.

Prenons chaque dénomination à part ; la plupart possédait aussi il n'y a pas longtemps une autre composition; des communautés qui jadis vivaient ensemble se sont scindées, d'autres qui vivaient séparées se sont rapprochées. A cause de leur extrême mobilité, l'état présent n'est pas la suite de la situation passée. Ils sont continuellement en proie des nouvelles combinaisons. Il est facile de se faire une idée de leur vie de jadis après les avoir observé pendant bientôt 6 ans.

La mobilité de cette masse amorphe (mobile précisément à cause de son amorphisme) était certainement bien plus intense jadis que maintenant. La menace perpétuelle de la part de leurs voisins aux attaques desquels ils n'opposaient que la fuite, leurs querelles incessantes étaient suivies de perpétuels déplacements et faisaient subir à la population un remaniement éternel. Comment identifier la collectivité qui peut constituer une unité poitique distincte et lui attribuer tous les éléments que requière son intégrité? Autant vouloir préparer le lotissement des vagues de la mer. Cette identification n'est pas possible si on ne parvient pas à la situer et dans l'espace et dans le temps. Elle doit être attachée à une portion déterminée du sol et posséder une histoire qui remonte au moins à quelques années. Sans cela nous n'avons ni groupement naturel, ni traditionnel. Nous ne trouvons parmi les Bwaka que des unités et subdivisions nominales; toute cohésion a disparu et le fil de la tradition est rompu.

Nous avons écrit jadis que nous avions à faire à du protoplasme social; hélas la situation est bien plus désespérée encore. Nous n'avons plus en mains que des débris poussiéreux et misérables résidus qui nous restent après un cataclysme qui pour eux a été quelque chose de décisif. Le protoplasme est déjà doué de vie. Les cendres ne peuvent être réanimées que par

le souffle de l'Esprit de vie. Est-ce dépasser la portée de cette situation que de se demander si ce que le Décret sur les Chefferies prévoit au point de vue principe coutumier n'est pas sans objet chez les Bwaka, soit en ce qui concerne la délimitation des circonscriptions territoriales soit en ce qui concerne la désignation des autorités à mettre à la tête des collectivités? Où commencent et où finissent les collectivités dont il faut délimiter le territoire et auxquelles il faut adopter une tête?

Si je fais pour cela appel à la coutume pour me renseigner au sujet de cette double opération, ma voix se perd dans le désert et je ne reçois aucune réponse. Certes, nous trouvons par-ci par-là des collectivités qui vaguement déterminées, obéissent faiblement, très faiblement à l'autorité placée à leur tête, les unes notées comme chefferies, d'autres simples villages autonomes. Cette cristallisation est due à notre intervention et elle ne se maintient que par elle ; dès qu'elle se relâche, la dissémination recommence. Rien de coutumier dans leur statut.

Là où notre intervention a fait totalement défaut on ne trouve guère que des cases isolées, tout au plus des groupes d'une dizaine! Un mélange des dénominations sans aucun souci d'organisation; il n'y a qu'à voir les Bobilisi, les Bodai et d'autres. Nous avons là une survivance de leur vie d'antan. Aucune apparence d'organisme politique. La guerre qui est la première manifestation d'un embryon de vie politique leur était inconnue, ils n'ont jamais pratiqué que le brigandage individuel ou de la bande très réduite. Ils ne sortaient jamais de leur isolement que lorsqu'il y avait une vengeance à exercer ou à redouter.

En réalité nous sommes en présence de 150.000 individus des deux sexes, grands et petits qui n'ont pas d'autres liens entre eux que ceux qui résultent des relations de famille, consanguinité, affinité, d'amitié, de voisinage; et ceux que nous leur avons forcés. Dans le gouvernement des peuples et des individus, il est aussi néfaste de surestimer ceux qu'on a à diriger que de les sous-évaluer. Cela nous conduit à réclamer de ceux qui nous sont soumis, un effort qui dépasse leur potentiel ou à se placer dans des conditions pour lesquelles ils ne sont pas préparés. Nous pouvons nous rendre le témoignage que nous avons toujours été animé d'une très grande bienveillance à l'égard de ces pauvres Bwaka et malgré tous nos désirs d'en dire le plus de bien possible, nous devons avouer que nous avons épuisé toute la matière de notre panégyrique quand nous avons dit qu'ils représentent une race encore très prolifique.

Nous pouvons déjà inaugurer de là qu'ils ne sont pas éloignés de l'homme 'nature'. C'est un fait, qu'au fur et à mesure que l'homme s'éloigne de cet état, pour se polir et se civiliser, l'instinct de la conservation de la race s'oblitére. Ce devoir s'est repris d'une façon plus consciente et volontaire que sous l'influence des principes de régénération du surnaturel-chrétien.

Pour en revenir aux Bwaka, il nous faut bien admettre que leur nombre et les espérances qu'ils nous donnent de se multiplier (les justifieront-ils?) font leur unique valeur pour le moment. Mais comme nous le faisons pressentir, nous ne devons pas être trop optimistes sur cette matière non plus. Il est permis de se demander si la population augmente réellement et si elle augmente dans les mêmes proportions que du temps où ils vivaient leur vie, antérieurement à notre présence parmi eux, leur vie coutumière telle qu'elle était, marquée par des querelles sanglantes continues, par les épreuves du poison journalières qui alors

entraînaient très souvent la mort, ou même l'enfouissement vivant de celui qui en faisait l'objet sur le cadavre de sa victime présumée. Faits admis et courants pour satisfaire la justice! Ajoutons à cela, le mépris des règles de l'hygiène, souvent une alimentation de fortune. C'est à se demander par quel miracle ils se multiplient.

Cependant si leurs affirmations ont quelque valeur, nous devons admettre qu'ils étaient plus nombreux antérieurement à notre occupation que maintenant. Après bientôt six ans que nous vivons parmi eux, nous avons l'impression que la population est au plus stationnaire. Pourtant les morts violentes sont rares : les victimes de l'épreuve du poison sont maintenant inconnues. Par contre l'hygiène n'a guère fait de progrès, leur régime alimentaire est toujours aussi défectueux et grossier. Ils n'ont jamais qu'une agriculture de sauvages dont le résultat le plus net est de déboiser la région; cela aggravé par des séjours en forêt pour la récolte de produits de cueillette, la fréquentation des galeries à tsétsé pour s'y abreuver du produit du palmier vinifère.

Ils ne sont donc pas indemnes de la maladie du sommeil, les affections vénériennes ont fait leur apparition. L'usage du chanvre s'introduit graduellement; nous savions que la frontière NE et SO était franchie par le stupéfiant et nous apprenons qu'il s'étale au centre de la région la plus soumise. Le moment n'est peut-être pas éloigné où les Bwaka n'auront déjà plus leur faveur du nombre. Certes les enfants y sont encore nombreux, mais combien arriveront à l'âge adulte?

Comparativement à leur aspect physique, ils sont peu résistants à la fatigue; ils manquent surtout de courage. C'est l'élément moral qui chez eux fait surtout défaut. Il n'y a donc guère qu'au point de vue physiologique que les Bwaka manifestent une certaine vitalité. A part cet unique aspect du domaine de la vie végétative, nous sommes en présence d'une misère économique extrême : agriculture, élevage, industrie, chasse, pêche, néant ou peu s'en faut! Pas l'ombre de l'esprit d'association pour obtenir un meilleur rendement. C'est toujours le sauvage qui ne s'impose isolément que l'effort strictement indispensable pour subvenir à ses besoins individuels les plus élémentaires et ceux de sa progéniture. A ces conditions économiques et précaires ne peut répondre qu'un état social amorphe et sans consistance.

En fait leur bagage de traditions ancestrales se réduit à peu près à zéro. Ils en ont hérité la pratique de l'excision et de la circoncision, mais elles ne leur sont pas particulières et dans leur esprit elles n'ont qu'une portée domestique. Dans leur idée l'excision rend la femme plus longtemps féconde. Le circoncis trouve plus facilement une femme que celui qui ne l'est pas. Toujours chez eux cette unique préoccupation : la reproduction! Traditions concernant une vie plus large que celle qui se passe autour du foyer ou au fond de l'alcove? Rien de consistant. Dès qu'on remonte au delà de l'époque contemporaine on tombe dans le domaine de la légende.

Leur niveau moral! Ils sont tout en bas de l'échelle. Toute leur vie n'est guère commandée que par une seule émotion et la plus basse, la plus purement animale: la peur. La fuite, voilà tout ce qu'ils connaissent. Il serait de beaucoup préférable qu'ils nous résistent en face, il y aurait alors bien plus d'espoir d'en faire quelque chose. Comme tous les peureux, ils sont fanfarons, mais aussi poltrons à l'excès; et dans la même mesure, ils sont menteurs, même sans mesure. Leur témoignage n'a plus à nos yeux aucune valeur. Dans la partie de Karawa,

ils se révèlent voleurs par dessus le marché; ils n'attendent pas d'être frottés d'un vernis de notre civilisation pour se spécialiser dans ce genre de sports.

Pour le moment nous avons sous les yeux un triste spécimen d'humanité dégénérée. Il est classé dans le groupe soudanais. Il résulte que cette étiquette ne nous permet pas de rien préjuger, pas plus que celle de Bantou. Dans quelle mesure des conditions semblables sont-elles compatibles avec une vie politique, même embryonnaire? Sans professer un respect exagéré à l'égard du sens des mots, il n'est cependant pas permis d'en faire un jeu. On nous dira que nous ne faisons ici que le tableau du présent. Que pouvons-nous savoir de leur passé quand ils en ignorent tout eux-mêmes? Il nous importe pratiquement peu de savoir si jadis dans un passé déjà lointain, ils ont joui d'une vie politique soumise à un régime coutumier tant soit peu défini. A priori cela est peu probable; en tout cas, à ne juger que par ce que nous voyons, il devait comporter une forte dose de sauvagerie. De plus pour remonter à un régime coutumier théorique en vigueur dans le passé sur lequel nous voudrions greffer leur organisation future, nous devrions pouvoir retracer les antécédents réels des communautés et savoir de quoi elles sont la continuation. Or la plupart n'ont été formées que récemment, sans beaucoup de spontanéité, en grande partie par notre intervention, par un agrégat d'éléments divers, tous Bwaka apparemment et encore?

Pratiquement, la peuplade des Bwaka c.à.d. l'ensemble des populations ainsi dénommées, à tort ou à raison (ce nom leur appartient-il vraiment? ils sont tellement peu de chose qu'ils n'ont probablement qu'un nom d'emprunt) englobées dans les limites actuelles du territoire n'ont pas de passé. La combinaison de ses éléments a subi tant de modifications au cours de ces derniers temps qu'il est impossible d'identifier la collectivité qui servirait de point de départ. Au delà de leur séjour aux sources de la Lua Vindu, Dekere, Libia, Bembe, c'est la nuit impénétrable. De vagues souvenirs d'un passage de l'Ubangi, mais *jamais* la mention du nom d'un chef sous la conduite duquel le passage s'est effectué.

Rien que des récits légendaires quant aux moyens employés : un animal qui leur prête complaisamment son échine pour les passer d'une rive à l'autre; on le prend pour un tronc d'arbre, lorsqu'un enfant (l'enfant terrible) fait remarquer qu'il a un oeil et que c'est une bête; alors le jeu se gâte, elle s'enfonce, les derniers qui ont pris place sur son dos coulent à pic et, moins heureux que les Hébreux, la communauté doit abandonner sur la rive une partie de ses membres. D'autres plus réalistes parlent d'un pont en lianes qui se brise. En fait il ne s'agit pas d'un passage effectué, mais d'un passage interrompu qui donne lieu à une scission. Mais nous n'avons pas à faire l'exégèse de leurs légendes.

Si nous nous contentons de la période historique, elle se résume à bien peu de chose. Dans le premier habitat dont ils font mention, sources de la Lua, les dénominations apparaissent déjà très mélangées et les luttes sont incessantes entre eux, même au sein d'une même dénomination. Les incursions des Bangwandi jettent l'épouvante au sein de cette masse en remous. Ils ne doivent leur salut qu'à la souplesse de leurs jarrets. Les Banza aussi les mettaient en fuite : Otto Banza au nord, Mbialo au S.O. étaient très redoutés par eux. Au S.E. ils rebroussaient chemin devant Eparanga (Ngombe). Ainsi ils se replient sur eux-mêmes comme un troupeau affolé. S'ils sont restés ensemble, ils le doivent au hasard des circonstances, que les attaques les prirent de différentes côtés à la fois et que faute de chefs, ils ne purent jamais se faire une trouée nulle part.

Les incursions des Bangwandi et les attaques des Banza battaient leur plein quand survint notre apparition. Il suffit d'avoir observé tant soit peu, combien le Bwaka est excessivement timide et peureux, ce qui dénote une race ancestralement aux prises avec le malheur, pour se faire une idée de la panique que notre apparition a dû produire parmi eux. Ils nous racontent comment l'annonce d'une caravane de blancs, toujours accompagnée d'une escorte nombreuse, les dispersait dans tous les sens et leur faisait franchir des distances de 50 à 100 km. Nous avons pu nous faire une idée de ce tableau de terreur et d'épouvante, fin 1926 encore.

L'apparition des premiers soldats, les détonations des armes à feu, tout l'attirail de notre matériel de campement produisirent une impression qui, grossie, décuplée, centuplée par les légendes qui se créèrent instantanément, firent pendant longtemps le vide complet devant nous. Il n'y a qu'à voir ce qui se passe encore à l'heure actuelle! Ce n'est pas par mauvaise volonté que la population et même les capita désertent leur village à l'annonce de l'arrivée d'une caravane un peu importante. C'est surtout par timidité, crainte excessive. C'est cet état vraiment pathologique chez eux, combiné avec le manque de chefs, qui a permis ce brassage infernal de la population; s'ils avaient des chefs, c'était sans doute pour suivre ce troupeau affolé. Il y eut quelques exceptions mais tellement rares qu'elles donnent à la règle une évidence aveuglante. On ne fera jamais rien des Bwaka si on ne tient pas largement compte de cette mentalité; la peur malade qui les domine est le plus grand obstacle à leur civilisation. Nous n'avons qu'une foi très douteuse dans l'efficacité des répressions multipliées de faits érigés par nous en infractions, ceci dit entre parenthèses.

Mais il n'y eut pas que notre apparition pour accentuer le bouleversement de la population Bwaka; ce qui suivit immédiatement n'atténua pas les effets du début : réquisitions de vivres aux abords des centres d'occupation, imposition de la corvée de la récolte du C.T.C. Ce travail nouveau, à exécuter en forêt constituait pour les Bwaka un véritable fléau. Il n'y a qu'à les observer à l'heure actuelle et les entendre quand ils évoquent ce passé. Ils furent alors de nouveau en butte à leurs premiers ennemis qui, servant d'auxiliaires à l'Etat et se sentant appuyés, devinrent plus arrogants; les abus étaient inévitables. Ces auxiliaires abhorrés trouvèrent cependant parmi la population elle-même des collaborateurs qui ne pouvaient que faire figure de traîtres; c'est le choc le plus mortel qu'elle pouvait recevoir. Toutes ces circonstances étaient plus que suffisantes pour anéantir définitivement le peu d'organisation coutumière qu'ils ont pu avoir. Voyons un peu comment en Europe des institutions séculaires, autrement charpentées que celles des Bwaka et cimentées dans un appareil administratif formidable, se sont écroulées en un rien de temps.

Quand après la première période de l'occupation on tenta un premier essai d'organisation, on ne rencontra qu'une multitude d'individus apeurés. Ils apparurent d'abord sous l'aspect commun de contribuables éventuels; la caisse du collecteur d'impôt devait servir de rendez-vous. Pour les y amener plus sûrement et plus rapidement, il convenait de les grouper, de former des centres de perception. Sous la pression administrative, des agglomérations furent constituées. Nous pûmes trouver comme intermédiaires par-ci par-là des individus un peu moins timides et plus entreprenants que le commun des Bwaka. La population leur savait gré de se risquer auprès des Blancs, de servir d'interprètes, ne demandant en général qu'à savoir à quoi s'en tenir au sujet de nos exigences.

Naturellement les démarches de ces intermédiaires avaient pour mobile principal leur intérêt personnel; il leur arriva souvent de jouer double jeu. Dans la suite plusieurs nous servirent loyalement et même certains payèrent de leur vie les services qu'ils nous rendirent. Ils furent tous qualifiés de Mbatî : traîtres. Quelques unes des agglomérations ainsi formées évoluèrent vers la chefferie lorsque le mokonzi (c'est le titre que la population octroya à ces intermédiaires) parvint à s'imposer sur un certain nombre de contribuables. Ils appartenaient à des hameaux différents c.à.d. qui comprenaient des représentants de dénominations diverses. A ce moment *personne*, pas plus les indigènes que nous, ne se souciait de cette hétérogénéité. On était tous Bwaka et l'identité de culture et de misères communes passées leur servait de liens. D'autres chefs d'agglomérations, rassemblées aussi à notre intervention, se contentèrent d'un nombre plus restreint de contribuables : soit parce qu'il n'avait pas de voisins immédiats, soit parce que son voisin, tout aussi désireux que lui d'avoir son petit troupeau, ne consentait pas à se laisser absorber et tenait tout autant que lui au titre de mokonzi et aux petits avantages qui en résultèrent. Dans ce cas de deux petits chefs voisins traitant à pied d'égalité, se produisait souvent le phénomène inverse au premier cas.

Si la diversité des dénominations auxquelles appartenaient des hameaux voisins n'empêcha pas leur constitution en chefferies, cette identité de dénomination fut la cause du maintien de l'autonomie de deux villages voisins. La jalousie qui se déclara entre deux frères empêcha la fusion de deux communautés homogènes. Deux ou trois! Cette organisation connut un temps de vitalité relative; au moins c'était un immense progrès réalisé sur l'état d'éparpillement dans lequel on avait trouvé la population. En fait chef médaillé ou chef non médaillé (dirigeant d'un simple village) rendaient les mêmes services, chacun suivant l'étendue du champ sur lequel il opérait et même dans le second cas avec un minimum d'abus. Il est évident que pas plus les uns que les autres n'étaient le moins du monde qualifiés par la coutume pour remplir leurs fonctions. Leurs qualités personnelles, prises comparativement à la masse des Bwaka, ne fut ce qu'un brin d'ambition, leur courage relative, les services réels qu'ils rendaient aux deux parties en servant d'intermédiaires entre eux, légitimaient amplement leur intervention dans le nouvel ordre de choses qui surgissait pour la population Bwaka.

"Si magna cum parvis comparari licet" on peut dire qu'ils inauguraient une dynastie, pas nouvelle, vu qu'ils n'usurpaient la place de personne, dans les collectivités, constituées sous la pression administrative, sans beaucoup de souci de l'identité des groupes naturels ou traditionnels. Qui aurait pu se targuer de titre de chef coutumier? De par leur composition, la combinaison d'éléments venus de différentes directions qui avaient passé par des péripéties très diverses, ces collectivités (ut sic) n'avaient pas de passé. Elles vivaient tout au plus un passé de la même manière que l'eau a préexisté dans l'hydrogène et l'oxygène qui sont entrés dans sa composition. Mais entre l'état de ces gaz et celui du liquide et son utilisation, il y a pratiquement une différence appréciable. Ces éléments qui donnèrent lieu à la formation des collectivités qui prenaient date au moment où notre intervention sortissait ses effets, n'apparaissaient que sous l'unique dénomination de Bwaka. Les chefferies étaient désignées par un accident géographique ou le plus souvent par le nom du premier titulaire : chefferie de la Vene, Burungu, Bwamanda, Bwado. Les indigènes se rendirent eux-mêmes compte (instinctivement mais sûrement) qu'une ère s'ouvrait pour eux. C'est pour cela que *logiquement*, ceux qui avaient jadis joué un rôle social parmi les Bwaka, placés dans des circonstances tout autres (car quels changements n'étaient pas intervenus!) les Wê,

s'enfoncèrent dans l'ombre. Ce n'était pas tant un parti pris, raisonné, de bouder et faire la grève, c'était instinctif. Leur geste était commandé par la simple logique des événements. A celle-là on ne résiste pas! Dans leur bon sens d'hommes voisins de la nature, touchant ce qui regardait l'existence propre, *ils sentirent*, sans se livrer à des réflexions compliquées, qu'ils étaient de tous les moins qualifiés pour intervenir utilement dans l'édification du nouvel ordre de choses qu'ils pressentaient. Comment n'auraient ils pas eu la sensation que tout était fini pour eux?

C'est pourquoi aussi, tous ceux qui se sont mis en avant, pour faire ensuite figure de chefs, n'étaient tous sans exception aucune que des "tara be", ceux qui de par leur situation sociale sur le plan indigène, se trouvaient à l'opposé du Wê; ceux que nous pourrions qualifier de cadets et de l'arrière-ban, pour utiliser une correspondance dans notre langage (ce n'est jamais qu'une correspondance d'une exactitude relative). C'était ceux qui de par la force des choses se mettaient en avant, se sacrifiaient dans les circonstances critiques; c'est naturel aussi de sacrifier une branche avant le tronc. Ils se sont mis en avant! Et voilà que, juste retour des choses, de derniers qu'ils étaient, ils sont devenus les premiers!

Dans la rénovation périodique des choses de ce monde les derniers seront les premiers. C'est une loi d'une universalité absolue dans les destinées de l'humanité. L'évangile qui l'a proclamé n'a fait au fond que la tirer de l'oubli dans lequel elle était tombée, vu qu'il n'est que la restauration de l'humanité sur le plan primitif élargi. Ce serait donc la contrarier que de vouloir revenir, ou de repêcher ces guenilles tombées hors d'usage pour y adapter le manteau nouveau dont nous prétendons les revêtir, ou de vouloir verser le vin nouveau de la civilisation dans des outres tombées en décomposition. Les peuples ne reviennent jamais en arrière. Ce qui fut, et que nous ignorons, a été définitivement aboli et il n'est au pouvoir de personne de le ressusciter. Cette puissance de résurrection n'est donnée à personne ici bas. Il n'y a que Celui qui est la vie par essence, qui a pu dire sans mentir : « Ego sum resurrectio et vita »; le premier parce que le second. Que nos inventeurs de mécanique donnent un jour naissance à un brin d'herbe!

Si le principe de chef coutumier est essentiel et de rigueur absolue pour assurer à la peuplade des Bwaka une organisation politique conforme au Décret sur la matière, il faut commencer par congédier tous les chefs investis actuellement en fonction, sans aucune exception, et enlever à tous les dirigeants de villages même importants, aspirants à l'investiture, tout espoir de la recevoir jamais. Mais par qui les remplacerait-on? Nulle part on ne voit surgir ni l'ombre d'un compétiteur. La population de son côté ne souhaite nullement un changement de ce côté; en fait, elle témoigne de l'indifférence la plus absolue au sujet de cette question. A leurs yeux, que ce soit Pierre ou Paul qui commande, cela leur importe peu, du moment qu'il faudra continuer à travailler et à payer comme auparavant.

Si pour des raisons d'ordre supérieur, on peut justifier le maintien des chefs investis actuellement en fonction, quoique non coutumiers, pourquoi ne pas en tenir compte dans des situations identiques ailleurs? A la mort du chef investi faudra-t-il écarter ses héritiers naturels c.à.d. ceux qui l'auront aidé dans l'administration de la chefferie, et faire appel toujours à l'hypothétique coutumier, qui chez les Bwaka n'est plus qu'un mythe? Ce principe selon lequel c'est la coutume qui détermine quels sont les chefs des circonscriptions indigènes est-il d'une rigueur si absolue? Il va sans dire que lorsque la coutume subsiste et intervient dans la

matière de la délimitation de la circonscription indigène et de la désignation du chef, il n'y a pas à hésiter. Mais s'il n'y a plus de possibilité de faire appel au témoignage de la coutume, parce qu'elle a disparu, ou parce qu'elle est pratiquement inexistante à cause de la nouveauté des conditions dans lesquelles se trouve la population, faut-il laisser la population dans le vide? L'alinéa 2 art. 9 du Décret ne nous permet-il pas d'octroyer aux Bwaka un statut conforme à leur situation actuelle? L'avenir ne peut être que la continuation du présent; notre persistance dans la recherche des bases de leur ancienne organisation pour dresser l'édifice de leur reconstruction future n'aura pour résultat que de prolonger d'avantage leur prostration sociale actuelle. Tout essai de retour à un passé renié par eux-mêmes ne fera que les précipiter dans un désarroi irrémédiable.

Nous ne sommes pas les derniers à formuler des regrets sur les conséquences occasionnées par l'essai de regroupement. Est-il sage de pousser l'espérance plus à fond et n'est-il pas plus prudent de profiter des éléments que nous pouvons utiliser conformément au plan qui avait été établi?

On admettra que pour formuler ces vues nous devons imposer silence à tout souci d'amour propre et que si nous sommes dans l'erreur, notre sincérité et loyauté ne seront pas mises en doute.

Gemena le 23 avril 1928

L'Administrateur terr. princ.

PECHEUR